

UNIVERSITE DU QUEBEC

THESE PRESENTEE A
UNIVERSITE DU QUEBEC A TROIS-RIVIERES

COMME EXIGENCE PARTIELLE
DU DOCTORAT EN PHILOSOPHIE

PAR
DIANE LEMAY

DÉFENSE DE LA PSYCHOLOGIE DU SENS COMMUN

JUIN 1991

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

RESUME

Le but de notre thèse est de défendre la psychologie du sens commun contre une certaine interprétation qui vise à l'intégrer à la constitution d'une psychologie scientifique et contre son élimination d'une recherche de ce que sont les états psychologiques intentionnels. Notre thèse consiste essentiellement en un travail de clarification des concepts et des stratégies de recherche utilisés par les différentes disciplines engagées dans ce que nous pouvons appeler du terme général de "problématique de l'esprit". L'argumentation repose sur les deux aspects suivants: à savoir une analyse des postulats philosophiques de la psychologie scientifique et une analyse de la nature et du rôle de la psychologie du sens commun. Le travail de clarification des méthodes expérimentales et de la confusion conceptuelle dont souffre actuellement la psychologie nécessitait que nous fassions une présentation générale de l'historique de la problématique, d'une part, afin de montrer que les principaux problèmes actuellement débattus dans les différents domaines de recherche sont des problèmes à caractère philosophique, à savoir principalement le problème de la représentation et le problème du réductionnisme scientifique et, d'autre part, afin de situer les différentes approches conceptuelles et empiriques de la nature des états psychologiques intentionnels. Comme l'objectif primordial de la psychologie est actuellement de se constituer comme science autonome, nous avons, pour cerner comment la psychologie cognitive peut se constituer comme science, analysé ses prétentions à composer avec les critères de la recherche scientifique qui, d'une part, excluent l'appel aux

notions sémantiques et, d'autre part, exigent que l'on puisse fournir une détermination physique à la caractérisation intentionnelle des états psychologiques. Pour cerner sa possible autonomie, nous avons aussi analysé en quoi consiste le réductionnisme scientifique pour finalement montrer qu'une psychologie qui se veut scientifique sera ultimement réductible aux sciences biologiques. En effet, la seule façon de tenir compte de la caractéristique intentionnelle des états psychologiques est de faire appel au contenu de ces états. La stratégie de la psychologie scientifique consiste alors à utiliser les concepts de la psychologie du sens commun en donnant de celle-ci une interprétation réaliste, au sens où il s'agirait d'une "théorie" naturaliste, empirique et descriptive. Nous avons donc comparé cette interprétation qui suppose une conception internaliste de la représentation avec contenu à la conception externaliste de la représentation avec contenu du sens commun, pour en conclure que la psychologie du sens commun n'a pas une notion internaliste du contenu de représentation et s'avère en conséquence réfractaire à une utilisation à caractère scientifique. Nous avons finalement présenté, à partir du questionnement wittgensteinien sur les notions de signification et principalement de règles, notre analyse de la nature et du rôle de la psychologie du sens commun pour soutenir que l'interprétation réaliste de la psychologie du sens commun visant à l'intégrer à la constitution d'une psychologie scientifique est inadéquate et qu'il faut plutôt considérer que la psychologie du sens commun, de par les multiples fonctions, autres que théorique, qu'elle remplit consiste en une pratique normative permettant l'élaboration socio-culturelle de l'objet intentionnel et l'exercice de la rationalité humaine pragmatique.

REMERCIEMENTS

Un cheminement intellectuel et d'autant plus philosophique est toujours un phénomène complexe mais sans doute plus constant que le parcours ne le laisse présumer. Nous avons été mise en contact avec l'oeuvre de Wittgenstein, il y a maintenant vingt ans, par l'entremise de Jacques Plamondon sous la direction duquel nous avons travaillé à notre mémoire de maîtrise, à une époque où les mésinterprétations de l'oeuvre de Wittgenstein étaient encore fréquentes en ce qui concerne son analyse du langage. Nous avions alors tenté de cerner le rapport entre les mots et les choses, rapport que la méthode d'analyse wittgensteinienne nous avait permis d'interpréter comme celui d'une construction de la réalité par le langage.

Nous avions alors intuitionné que cette méthode d'analyse des problèmes de nature philosophique est une méthode sans doute complexe mais fructueuse et philosophique au sens le plus traditionnel du terme et surtout la rédaction de notre mémoire nous avait permis de comprendre l'aspect "thérapeutique" de la méthode de Wittgenstein.

Nous avons participé au Symposium Wittgenstein à Kirchberg en 1983 où nous avons rencontré Nicolas Kaufmann, en présentant une communication sur "L'élaboration corporelle et sociale du mental", traitant plus particulièrement de la problématique corps-esprit qui, lorsque nous en jugeons rétrospectivement, n'est qu'un autre aspect de notre problème initial du rapport entre les mots et les choses.

C'est lors d'un séminaire de doctorat que nous avons pris connaissance des différents auteurs et de leurs stratégies dans le mouvement actuel ayant trait à la constitution de la psychologie scientifique dont le problème de l'ajustement entre la caractérisation physique et la caractérisation intentionnelle est encore celui de la problématique corps-esprit.

Nous voudrions remercier notre directeur de recherche Nicolas Kaufmann de la confiance qu'il nous a accordée et des encouragements qu'il nous a prodigués tout au long de notre recherche. Son assistance a été profitable et efficace grâce à ses capacités remarquables de synthèse et à son respect stimulant de nos tentatives. C'est parce qu'il a su reconnaître, stimuler, corriger et maintenir notre intérêt que ce projet a pu être mené à terme.

Nous aimerais aussi remercier Claude Panaccio qui a su reconnaître la pertinence et l'intérêt de notre projet initial, de même que Julien Naud qui nous a obligée à restreindre et préciser la nature de notre projet initial et de cette façon à mieux le cerner.

TABLE DES MATIERES

	Page
RESUME.	ii
REMERCIEMENTS.	iv
TABLE DES MATIERES.	vi
INTRODUCTION.	1
CHAPITRES	
1. HISTORIQUE DE LA PROBLEMATIQUE DE L'ESPRIT.	19
1.1 Introduction.	19
1.2 Behaviorisme et physicalisme.	21
1.3 Fonctionnalisme.	31
1.4 Cognitivisme.	47
Conclusion.	55
2. REDUCTIONNISME SCIENTIFIQUE.	60
Introduction.	60
2.1 Arguments généraux contre le réductionnisme.	67
2.2 Arguments généraux contre le réductionnisme dans les rapports entre le modèle scientifique déductif-nomologique et le modèle d'analyse des	83

systèmes en psychologie.	81
2.3 Arguments spécifiques de la psychologie cognitive contre le réductionnisme.	87
2.3.1 Condition de formalité.	91
2.3.2 Supervénience.	103
Conclusion.	113
3. CONCEPTIONS DE LA REPRESENTATION AVEC CONTENU.	120
Introduction.	120
3.1 Conception externaliste du contenu de représentation.	129
3.2 Conception internaliste du contenu de représentation.	144
3.3 Opposition des conceptions internaliste et externaliste.	153
3.4 Optimalité et rationalité.	159
3.5 Catastrophe infra-linguistique.	163
3.6 L'appel à la connaissance tacite.	166
Conclusion.	169
4. NATURE ET ROLE DE LA PSYCHOLOGIE DU SENS COMMUN.	176
Introduction.	177
4.1 Recherche empirique et conceptuelle.	191
4.2 La signification c'est l'usage.	204
4.3 Notion de règle.	217
4.4 Comprendre.	233

Conclusion	239
CONCLUSION.	246
BIBLIOGRAPHIE.	263
ANNEXE. LEXIQUE DES THEORIES ET AUTEURS.	273

INTRODUCTION

"La confusion et l'aridité de la psychologie ne sont pas explicables par le fait qu'elle serait une "science jeune"; son état n'est pas comparable à celui de la physique à ses débuts par exemple. (Plutôt à celui de certaines branches des mathématiques. Théorie des quantités.) Car en psychologie il y a des méthodes expérimentales et une confusion conceptuelle. (Comme dans l'autre cas une confusion conceptuelle et des méthodes de démonstration.)

L'existence de méthodes expérimentales nous fait croire que nous aurions les moyens de résoudre les problèmes qui nous inquiètent; bien que le problème et la méthode se dépassent l'un l'autre."(IP p. 363¹)

L. Wittgenstein
Investigations philosophiques

Aucun autre aphorisme ne nous semble plus actuel et plus à propos quant au développement de la problématique de l'esprit qui constitue aujourd'hui l'un des domaines de recherche les plus actifs en philosophie. Depuis une quarantaine d'années, ce domaine

¹ En ce qui concerne "le problème philosophique des processus et des états psychiques du comportement", Wittgenstein nous rappelle aussi que nous avons repoussé dans le réservoir mental tout ce qui nous paraissait nébuleux, mais nous l'y avons repoussé sous l'appellation de "processus", en ne sachant pas très bien ce qu'est un processus et comment on connaît et explique un processus: "Nous parlons de processus et d'états et laissons leur nature indécise: un jour, peut-être, nous en saurons davantage à leur sujet, pensons-nous. Mais c'est justement par là que nous sommes enfermés dans une manière déterminée de considérer le sujet. Car nous avons un concept déterminé de ce que signifie apprendre à connaître mieux un processus. (Le pas décisif dans l'art de l'escamotage est fait, et c'était ce pas-là qui nous semblait innocent.)" (IP # 308)

de recherche a subi des modifications radicales à la fois dans son questionnement et sa stratégie tant explicative qu'expérimentale. En fait, il s'agit d'un domaine de recherche dans lequel l'exaltation risque d'entraîner une certaine confusion autant en ce qui concerne la nature de ses questions théoriques que de ses investigations empiriques.

L'aphorisme précédent résume l'état actuel de l'ensemble des difficultés liées à la problématique de l'esprit. En effet, le problème central de la psychologie est celui de la détermination de son statut scientifique et la principale source de tension de cette détermination est due au double attrait de construire une science psychologique selon les méthodes et procédures des sciences physiques et de tenter d'élargir la conception des sciences empiriques dans le but d'accorder ces caractéristiques de la recherche psychologique qui semblent impossibles à caractériser selon le premier modèle, à savoir principalement la caractéristique intentionnelle des états psychologiques.

La tension occasionnée par l'élaboration d'une psychologie à caractère scientifique a été compliquée par l'apparition récente (Feyerabend, Kuhn) d'un ensemble d'écrits en histoire et philosophie des sciences qui a ébranlé les vues traditionnelles des normes et paradigmes de la recherche empirique, de l'explication, de la confirmation et de la causalité en physique de même que dans d'autres sciences naturelles.

Qu'il s'agisse de la critique de la psychologie du sens commun, du rapport de la psychologie aux sciences physiques comme la biologie ou la neurologie, ou encore du statut de la psychologie cognitive et de son lien à l'Intelligence artificielle, ce qui est en cause c'est fondamentalement la possibilité d'une science psychologique autonome, autonome

signifiant que la psychologie serait une science ayant un domaine d'études et possiblement une méthode distincte des autres sciences déjà constituées.

Comme toute science se constitue en se détachant d'un fond de "théorie de sens commun", théorie qui perdure la plupart du temps malgré le développement de théories scientifiques plus adéquates, la constitution d'une science psychologique autonome est donc étroitement liée à la conception d'un certain modèle scientifique de même qu'à la possibilité de construire une psychologie qui corresponde à ce modèle. De plus, la constitution d'une psychologie scientifique est liée à la question de savoir s'il est possible de fournir une description et une analyse adéquates des concepts psychologiques usuels utilisés par le sens commun sans faire appel à un ensemble de données incompatibles avec les critères du modèle scientifique en question.

Compte tenu des difficultés particulières liées au vocabulaire technique utilisé par les différents chercheurs, difficultés inhérentes à une recherche interdisciplinaire dans laquelle les transferts, emprunts et transformations linguistiques ne sont régis par aucun principe de régulation, nous essaierons dans la mesure du possible de fournir une définition minimale des termes les plus problématiques.² En utilisant les définitions données par les différents auteurs engagés dans la problématique de la constitution d'une psychologie scientifique, nous identifierons tout de suite l'interprétation générale donnée à la "théorie

² Nous indiquerons, au moment opportun, une définition des termes les plus problématiques, afin d'aider le lecteur dans cette jungle de technicité. Nous prions celui-ci d'être indulgent, dans la mesure où pour certains de ces termes, la traduction française n'est pas encore consacrée et peut même varier selon les traductions qu'il nous a été donné de consulter à l'occasion.

psychologique du sens commun".

Dans nos échanges quotidiens avec les autres, nous invoquons une variété de termes psychologiques du sens commun incluant les suivants: "croire", "se rappeler", "sentir", "penser", "désirer", "préférer", "imaginer", "craindre", et plusieurs autres. L'usage de ces termes est gouverné par un réseau assez souple de principes tacites, de lieux communs, et de paradigmes qui constituent une sorte de théorie du sens commun. Selon la récente pratique, j'appellerai ce réseau psychologie du sens commun. Depuis l'antiquité jusqu'au début du vingtième siècle, les systèmes psychologiques en cours utilisaient le vocabulaire de la psychologie du sens commun. Ceux qui élaboraient des théories sur l'esprit partageaient le lot de leur terminologie et de leur appareillage conceptuel avec les poètes, les critiques, les historiens, les économistes, de même qu'avec leur propre grand-mère. (S. Stich (1984), p.1)

Jusqu'à maintenant j'ai référé à notre "structure du sens commun pour comprendre les états et processus mentaux", sans être très précise à propos de sa signification. Pour être brève, je commencerai en remplaçant cette longue description par une formule plus courte, à savoir "psychologie du sens commun". Par psychologie du sens commun, j'entends cette ébauche d'ensemble de concepts, de généralisations et de règles empiriques que nous utilisons tous habituellement pour expliquer et prédire le comportement humain. La psychologie populaire est une psychologie du sens commun par laquelle nous expliquons le comportement comme effet des croyances, désirs, perceptions, attentes, buts, sensations, et ainsi de suite. C'est une théorie dont les généralisations lient les états mentaux à d'autres états mentaux, aux perceptions et aux actions. Ces généralisations familières fournissent la caractérisation des états et processus mentaux auxquels on réfère; elles constituent ce qui délimite les "faits" de la vie mentale et définissent les explananda. La psychologie du sens commun est une "psychologie intuitive", et elle forme notre conception de nous-même. De la façon dont les philosophes l'ont analysée, les principaux éléments de l'explication du comportement de la psychologie du sens commun sont les concepts de croyance et désir. D'autres éléments y figurent bien sûr, mais ces deux derniers sont indispensables et cruciaux. (P.S. Churchland (1986), p.299)

...il y a une autre perspective, qui nous est familière depuis l'enfance et que nous utilisons tous aisément chaque jour, qui semble merveilleusement capable de faire sens de cette complexité. On l'appelle souvent psychologie du sens commun. Il s'agit de la perspective qui invoque la famille des concepts "mentalistes", tels croyance, désir, connaissance, crainte, douleur,

attente, intention, compréhension, rêve, imagination, conscience de soi, et ainsi de suite. (D.C. Dennett (1987), p.7)

Je n'ai aucun doute que cette théorie (ce que j'appelle la "psychologie du sens commun des croyances et désirs") est probablement vraie. La raison que j'ai de le croire est que cette psychologie du sens commun explique immensément plus de faits concernant le comportement que n'importe quelle autre théorie disponible. (J.A. Fodor (1987), p.x)

La psychologie du sens commun peut donc être considérée comme une forme de "théorie". Cette psychologie consiste dans le fait que nous, humains, avons cette caractéristique d'expliquer nos actions en faisant appel à des croyances, désirs, intentions, c'est-à-dire à des états psychologiques qualifiés d'intentionnels.³ Cette psychologie est pragmatique au sens où elle est basée sur la nécessité d'agir et elle est intuitive au sens où elle n'est pas le résultat de données scientifiques, mais relève plutôt d'une pratique animée de convictions partagées.

Le rôle primordial ainsi que la force explicative de la psychologie du sens commun dans les explications courantes constituent un facteur déterminant quant à la possibilité de son intégration ou à la nécessité de son élimination dans la constitution d'une psychologie scientifique autonome.

Cette thèse vise essentiellement à légitimer la psychologie du sens commun. Bien que le terme de légitimation soit ici ambigu, puisqu'il nous faudra déterminer en quel sens

³ Nous utiliserons l'expression "état psychologique intentionnel", plutôt qu'état mental, puisque l'intentionnalité constitue cette caractéristique fondamentale des états mentaux, qui semble réfractaire à une réduction de type physicaliste et que toute véritable psychologie doit pouvoir expliquer.

nous entendons justifier la psychologie du sens commun, cette ambiguïté ne pourra être éliminée qu'au terme de ce travail. Qu'il nous suffise pour l'instant d'indiquer que notre thèse constitue une défense de la psychologie du sens commun. Elle se porte à la défense de la psychologie du sens commun contre, d'une part, une certaine interprétation selon laquelle elle serait une théorie descriptive et empirique, interprétation qui vise à l'intégrer à la psychologie scientifique construite sur le modèle des sciences physiques et, d'autre part, contre des tentatives d'élimination en faveur soit d'une recherche scientifique dont le domaine serait à préciser, soit des sciences biologiques. Cette défense repose sur l'idée que, de par sa nature et son rôle, la psychologie du sens commun s'inscrit dans une pratique normative indispensable à la compréhension de l'agir humain.

Au moment d'entreprendre cette recherche, il nous a fallu à maintes reprises expliquer en quoi consistait notre projet et nous en avons gardé à chaque fois l'impression qu'il apparaissait à plusieurs comme futile de défendre une cause "évidente". Devant l'ahurissement de certains, nous avions spontanément tendance à revenir à l'histoire de la problématique ou encore à expliquer ses liens en rapport aux lieux communs du développement de l'Intelligence artificielle ou des nouvelles découvertes scientifiques ou technologiques de la neurologie. Pourtant ces discussions nous ont été très utiles pour comprendre la confusion conceptuelle à laquelle Wittgenstein faisait allusion dans les Investigations, quant au développement de la psychologie comme science. En ce sens, l'un des intérêts fondamentaux de cette recherche nous semble être un travail de clarification, clarification à la fois des concepts, des questions et des enjeux.

Notre argumentation implique essentiellement les deux aspects suivants: (i) une analyse de certains postulats philosophiques de la psychologie scientifique et (ii) une analyse de la nature et du rôle de la psychologie du sens commun.

La première analyse nous permettra d'indiquer les stratégies adoptées par la psychologie scientifique quant à l'utilisation des concepts de la psychologie du sens commun. Pour ce faire, nous analyserons deux conceptions prédominantes de la nature de la psychologie du sens commun, à savoir (i) une conception réaliste et (ii) une conception instrumentaliste. Selon la conception de la nature de la psychologie du sens commun, les auteurs lui prêtent des rôles différents dans la constitution d'une psychologie scientifique autonome. Selon la première conception, on lui accordera un rôle primordial, dans la seule mesure où l'on peut réduire les caractéristiques fondamentales de la psychologie du sens commun aux critères de la recherche scientifique. Selon la deuxième conception, on lui accordera un rôle strictement instrumental, au sens où on lui reconnaît un rôle indispensable mais inadéquat à une véritable recherche scientifique. Il est important de souligner dès maintenant que, compte tenu du fait que le domaine de recherche relatif à la constitution d'une psychologie scientifique est très controversé, la tâche n'est pas toujours facile de déterminer quelle interprétation de la position des différents auteurs engagés dans la controverse est la plus juste et quelle lecture on peut en faire, de manière à respecter à la fois leur évolution et leurs acquis.⁴ Il y a finalement une dernière option qui consiste

⁴ A titre d'illustration, le lecteur peut consulter l'appendice X de La stratégie de l'interprète 434-448, de D.C. Dennett (1990), qui constitue la réponse à la question suivante posée par l'auteur: "Comparez et opposez les thèses des philosophes suivants sur le statut fondamental des

simplement à l'éliminer de la constitution d'une quelconque psychologie scientifique, option dont nous ne traiterons pas directement dans notre thèse, puisqu'elle devrait faire l'objet d'un développement important en elle-même et que notre intérêt porte sur les rapports de la psychologie scientifique à la psychologie du sens commun. D'une part, nous ne voyons pas très bien comment l'option éliminative peut être considérée comme de la recherche psychologique et, d'autre part, notre propos est plutôt de montrer comment les différentes fonctions remplies par la psychologie du sens commun font en sorte que celle-ci puisse être légitimement considérée comme essentielle.

La deuxième analyse nous permettra d'indiquer clairement la nature de la psychologie du sens commun, son rôle et sa force explicative. Cette analyse nous permettra de montrer que la psychologie du sens commun est une "théorie" pragmatique basée sur la nécessité d'agir et que, en tant que telle, elle s'inscrit dans une pratique qui est principalement normative.

Le plan général de ce travail est donc le suivant: pour mettre en évidence la confusion conceptuelle et méthodologique dont il a été question précédemment, nous présenterons dans le premier chapitre l'historique de la problématique de l'esprit en vue de déterminer quels en sont les enjeux actuels; dans le deuxième chapitre, nous présenterons les arguments généraux et spécifiques contre le réductionnisme scientifique afin de montrer les rapports de la psychologie aux sciences physiques; dans le troisième chapitre, nous

attributions d'intentionnalité: Quine, Sellars, Chisholm, Putnam, Davidson, Bennett, Fodor, Stich et Dennett".

analyserons et comparerons deux conceptions de la représentation avec contenu, soient la conception de la psychologie scientifique et la conception de la psychologie du sens commun et dans le quatrième chapitre nous critiquerons une certaine interprétation réaliste de la psychologie du sens commun et nous tenterons de montrer comment, selon nous, il faut considérer la nature et le rôle de la psychologie du sens commun.

Nous présenterons, dans la première section de l'historique, les développements opérés depuis les quarante dernières années concernant les stratégies explicatives et les méthodes expérimentales, développements qui nous permettront de cerner les enjeux actuels. Nous analyserons donc les différentes approches contemporaines de la problématique de l'esprit, à savoir: le behaviorisme et le physicalisme, le fonctionnalisme et le cognitivisme, plus particulièrement quant à la question de l'individuation des états psychologiques intentionnels.

L'émergence du positivisme logique et du behaviorisme en psychologie a concouru au développement d'un nouveau type d'analyse et de traitement des questions particulières à la problématique de l'esprit. Ce nouveau type d'analyse s'est davantage orienté vers des questions de nature conceptuelle quant au sens de nos concepts intentionnels. La modification apportée par le behaviorisme dans le traitement des états psychologiques intentionnels nous oblige à examiner si le type d'analyse proposé par le behaviorisme peut, avec efficacité, éliminer les termes intentionnels au niveau descriptif et explicatif. Par ailleurs, l'identification des états psychologiques intentionnels aux états cérébraux, proposée par la théorie physicaliste, nous oblige à examiner si les problèmes soulevés par la Loi de

Leibniz et la question des généralisations en science, permettent une caractérisation en termes d'identité des états psychologiques intentionnels aux états cérébraux.

Nous verrons ensuite si la théorie fonctionnaliste, qui se veut une théorie plus abstraite d'identification des états psychologiques intentionnels, peut résoudre les difficultés soulevées par les approches précédentes. La thèse principale du fonctionnalisme est à l'effet que les états psychologiques sont caractérisés par leur rôle causal dans le système de traitement d'information.

La présentation du fonctionnalisme devrait nous permettre d'identifier les problèmes majeurs dont nous aurons à débattre dans la mesure où ils sont directement liés à la possibilité de la constitution d'une psychologie scientifique autonome, de même qu'elle nous permettra de préciser les rapports qu'entretient cette psychologie à la psychologie du sens commun et à la neurologie. Les enjeux sont les suivants: (i) le problème de la réalisation multiple; (ii) le problème de l'évaluation sémantique des états intentionnels avec contenu; (iii) le problème de la nature de la représentation et des représentations et enfin (iv) le problème des qualias.

C'est en effet sur la base de l'argument de la réalisation multiple que la théorie psychologique scientifique revendique son autonomie par rapport à la neurologie dans la mesure où des types fonctionnels identiques peuvent avoir plusieurs réalisations physiques distinctes.

De plus, le postulat fonctionnaliste voulant que les états psychologiques intentionnels soient à la fois sémantiquement évaluables et qu'ils aient des pouvoirs causaux, implique

que l'on puisse indiquer si les états psychologiques intentionnels sont distingués en vertu de leur contenu ou en vertu de leur forme seulement. Cette question nous oblige à un développement particulier des conceptions internaliste et externaliste du contenu de l'état psychologique, et à une analyse de leurs difficultés respectives en ce qui concerne une compréhension adéquate à la fois de la psychologie du sens commun et des critères scientifiques.

En outre, la théorie fonctionnaliste soutient que la théorie représentationnelle de l'esprit est pertinente, elle doit par conséquent pouvoir expliquer comment les états psychologiques intentionnels ont un contenu de représentation. Nous devrons donc examiner comment cette théorie explique ce qu'est une représentation et si les représentations sont propositionnelles ou non. L'une des controverses les plus actives dans le domaine de la neurologie, de l'Intelligence artificielle et du cognitivisme concerne justement la nature des supposés véhicules de la représentation. Finalement, il semble que la théorie fonctionnaliste ne fournit pas de théorie adéquate du contenu qualitatif, c'est-à-dire du caractère subjectif de l'expérience.

Parmi les tentatives qui visent à faire de la psychologie une science autonome, la dernière en liste est le cognitivisme. Reprenant la théorie fonctionnaliste et tentant de répondre aux questions fondamentales identifiées par celle-ci concernant la représentation, elle propose de considérer les organismes humains comme des systèmes qui traitent de l'information, de considérer ces informations comme des représentations symboliques et formelles et de considérer que ces représentations sont réalisées physiquement comme des

codes cognitifs. Les capacités cognitives des systèmes humains consistent essentiellement dans la manipulation d'ensembles de symboles. Nous présenterons les différents postulats par lesquels la psychologie cognitive entend à la fois maintenir les éléments de la psychologie du sens commun et préserver son autonomie par rapport à la neurologie.

Ce premier chapitre devrait sommairement nous permettre de mieux saisir (i) l'importance fondamentale de la psychologie du sens commun; (ii) les liens de la philosophie de l'esprit à la philosophie des sciences; (iii) les enjeux du réductionnisme ainsi que (iv) les grandes questions entourant la possibilité d'une psychologie scientifique autonome. Il s'agit davantage d'un chapitre d'introduction à la confusion actuelle qui prévaut dans les différents domaines de recherche intéressés par la problématique de l'esprit que ce soient la psychologie cognitive, l'Intelligence artificielle ou la neurologie, que d'un chapitre argumentatif sur la valeur des différentes théories. La plupart des problèmes soulevés dans cette introduction devront faire l'objet d'un développement plus articulé dans les chapitres subséquents.

Comme nous venons de l'indiquer, le champ de recherche concernant l'esprit est actuellement interdisciplinaire et est de ce fait lié à la délicate question du réductionnisme et du programme de l'unification des sciences. Dans un deuxième chapitre, nous essaierons de cerner la manière dont on définit actuellement la réduction. Nous distinguerons deux formes du réductionnisme: (i) le réductionnisme ontologique selon lequel tous les phénomènes sont physiques et (ii) le réductionnisme méthodologique qui concerne directement le programme d'unification des sciences.

Nous présenterons d'abord les arguments généraux contre le réductionnisme scientifique, ensuite les arguments généraux contre le réductionnisme dans les rapports entre le modèle scientifique déductif-nomologique et le modèle d'analyse des systèmes en psychologie, et finalement les arguments spécifiques de la psychologie cognitive contre le réductionnisme.

Les arguments généraux contre le réductionnisme scientifique consistent à rappeler un certain nombre de thèses concernant les différentes doctrines d'identité entre états psychologiques et états cérébraux et leurs difficultés respectives. Cette présentation devrait nous permettre de mettre au clair les questions fondamentales concernant le réductionnisme en science, à savoir les objectifs poursuivis par le réductionnisme et ses rapports aux concepts clés de description, d'explication, de pouvoir explicatif et de vérité.

Dans la section suivante, nous examinerons les arguments contre le réductionnisme dans les rapports entre le modèle déductif-nomologique privilégié par les sciences physiques et le modèle d'analyse des systèmes en psychologie. Il s'agit, d'une part, de voir si le modèle déductif-nomologique est efficacement applicable à l'analyse des capacités cognitives des systèmes telle que la psychologie s'emploie à la faire et, d'autre part, de voir si le modèle d'analyse des systèmes autorise une réduction des explications propres à la psychologie aux explications propres aux sciences physiques. Il s'agit en fait de voir si les phénomènes psychologiques sont typiquement expliqués en les subsumant sous des lois causales ou en les considérant plutôt comme les manifestations de capacités expliquées par l'analyse des systèmes.

Nous examinerons finalement les arguments spécifiques de la psychologie cognitive contre le réductionnisme. Selon leur conception de la psychologie du sens commun, les auteurs lui prêtent des rôles différents dans la constitution d'une psychologie scientifique. Nous pouvons en fait identifier trois positions différentes: (i) certains soutiennent que, compte tenu de l'importance de son rôle, on doit absolument intégrer la psychologie du sens commun à la psychologie scientifique, dans la mesure où l'on parvient à rendre compte de ses principales caractéristiques selon les standards scientifiques; (ii) d'autres soutiennent au contraire que, malgré toute son importance pragmatique, la psychologie du sens commun ne peut avoir qu'un rôle instrumental, et considèrent qu'on ne peut faire de psychologie véritablement scientifique en tenant compte de ces caractéristiques; (iii) d'autres enfin défendent même la thèse que la psychologie du sens commun est appelée à disparaître au même titre que toutes les théories du sens commun, au profit d'une véritable psychologie scientifique.

Dans la mesure où l'on considère que les états psychologiques intentionnels sont à la fois sémantiquement évaluables et qu'ils ont des pouvoirs causaux, le problème majeur réside dans l'appel au contenu dont on semble avoir besoin pour individuer les états psychologiques intentionnels. Il nous faudra analyser comment le problème de l'individuation des états psychologiques intentionnels par le contenu peut composer avec le critère scientifique de la condition de formalité, condition selon laquelle on ne peut faire appel qu'à l'état interne du sujet pour individuer ses états psychologiques et composer avec l'exigence selon laquelle les états psychologiques intentionnels doivent avoir une description

physique. Les trois obstacles principaux à l'appel au contenu pour individuer les états psychologiques intentionnels sont (i) qu'il n'y a pas de consensus quant à la nécessité ou la possibilité d'y faire appel, (ii) qu'il faudrait pouvoir déterminer la manière dont les différents auteurs lient le contenu de l'état psychologique au monde, et (iii) qu'il n'y a pas entente concernant les descriptions possibles (sémantique, syntaxique, neurologique) de l'état psychologique intentionnel caractérisé par rapport à un contenu.

Le chapitre trois sera consacré à l'examen des deux conceptions du contenu de l'état psychologique intentionnel. Comme nous l'indiquions précédemment, il y a en effet deux interprétations courantes de la psychologie du sens commun: une interprétation réaliste et une interprétation instrumentaliste. L'interprétation réaliste présuppose une conception internaliste du contenu selon laquelle il y a des représentations internes avec contenu qui sont computées selon certaines règles. L'interprétation instrumentaliste quant à elle considère plutôt que les états psychologiques intentionnels ne sont pas des états internes ayant un contenu, au sens où ils n'ont pas une réalité au sens strict.

Nous examinerons d'abord la thèse de S. Stich (1984), selon laquelle la conception de la psychologie du sens commun des états psychologiques intentionnels est externaliste, au sens où elle admet un certain continuum dans l'attribution et l'individuation des états psychologiques intentionnels, continuum le long duquel le sens commun tient compte des similitudes idéologiques, référentielles et causales entre états psychologiques.

Nous analyserons ensuite la conception internaliste de l'état psychologique intentionnel avec contenu de F.I. Dretske (1982). Cette conception permet de comprendre

à quelle condition un système physique peut être considéré comme un système intentionnel et comment la sorte de système physique que sont les organismes humains peut avoir des propriétés cognitives.

Nous devrons enfin pouvoir indiquer laquelle de ces deux interprétations est pertinente et acceptable quant à la nature de la psychologie du sens commun et quelle perspective chacune d'elle offre à la constitution d'une psychologie scientifique autonome qui ne soit pas réductible aux sciences physiques.

Nous terminerons ce chapitre par la présentation d'un certain nombre d'arguments que l'on oppose à la conception internaliste de l'état psychologique avec contenu, qui présume en un certain sens une forme de rationalité optimale. Ce qui implique, pour nous, que nous puissions caractériser et critiquer la notion de rationalité idéale.

Nous indiquions précédemment que notre thèse vise à légitimer la psychologie du sens commun. Après avoir discuté les problèmes que rencontrent la psychologie scientifique qui cherche à intégrer la psychologie du sens commun en l'interprétant comme une "théorie" faisant appel à des états psychologiques internes à la fois sémantiquement évaluables et causalement efficaces, nous devons, dans le dernier chapitre, montrer clairement comment la psychologie du sens commun peut être légitimée.

Nous devrons expliquer en quoi consistent la nature et le rôle explicatif de la psychologie du sens commun. Pour ce qui est de sa nature, nous devrons montrer comment cette psychologie s'inscrit dans une pratique normative, au sens où les concepts de la psychologie du sens commun norment notre comportement et norment nos prédictions sur

le comportement des autres. En ce qui concerne son rôle, nous devrons montrer que la psychologie du sens commun remplit un ensemble de fonctions et non seulement une fonction purement théorique. Nous présenterons une typologie sommaire de ces fonctions qu'on vise à remplir par les prédictats d'attitudes, dans le contexte d'une théorie de l'usage des idiomes intentionnels: (i) une fonction discriminative plus ou moins fine visant à discriminer les agents des non agents; (ii) une fonction critique qui nous permet de juger et d'évaluer notre comportement et celui des autres; (iii) une fonction pratique-éthique qui nous permet de préserver minimalement la liberté humaine et son corollaire la responsabilité, (iv) une fonction descriptive d'attribution d'états psychologiques, qu'ils soient dispositionnels ou occurrents, et autres.

Nous nous inspirerons de la notion wittgensteinienne de règle pour établir un certain nombre de distinctions entre l'empirique et le conceptuel, la nécessité et la convention, distinctions qui devraient nous permettre de distinguer les propositions grammaticales et les propositions empiriques. Il nous faudra voir si l'utilisation des idiomes intentionnels par la psychologie du sens commun se fait en les considérant comme des propositions empiriques à propos de la nature des états psychologiques intentionnels ou plutôt comme des règles ou des normes de représentation de notre vie mentale.

Dans la section suivante, nous examinerons la conception wittgensteinienne de la signification et du symbolisme afin de nous permettre de déterminer si on peut présumer l'existence de représentations avec contenu sans considérer le rôle de la représentation et son rapport à un usage normatif.

Nous examinerons ensuite la thèse de la psychologie cognitive selon laquelle il y aurait un système "connu tacitement" de règles, sous-jacent à notre pensée et notre langage. Nous examinerons cette thèse dans la perspective wittgensteinienne selon laquelle les règles doivent être considérées comme des propositions grammaticales à la fois constitutives et régulatives, au sens où elles sont des normes de représentation.

Ces différentes analyses nous autorisent à considérer que la psychologie du sens commun est légitime dans la mesure où nous l'interprétons adéquatement comme une psychologie pragmatique qui remplit un ensemble de fonctions dont le rôle est de fournir des normes de représentation de notre vie mentale et de normer notre comportement et celui des autres. La psychologie du sens commun nous fournit les éléments qui permettent à la fois de comprendre l'élaboration socio-culturelle de l'objet intentionnel et l'exercice des particularités de la rationalité humaine, parce que, d'une part, la pratique normative du langage constitue le fondement de toute compréhension que nous pouvons dériver au sujet de notre vie mentale et, d'autre part, la rationalité pragmatique n'est pas idéalisée mais relève plutôt d'un ensemble de règles pratiques.

CHAPITRE 1

HISTORIQUE DE LA PROBLEMATIQUE DE L'ESPRIT

1.1 Introduction.

Le dualisme des substances de Descartes fut une source de difficultés majeures en ce qui concerne la nature de la substance mentale mais aussi en ce qui concerne le lien possible entre les deux substances ("res cogitans" et "res extensa") ayant des caractéristiques aussi différentes. En insistant sur la notion d'un esprit purement spirituel et d'une matière purement géométrique et mécanique, Descartes rend incompréhensible l'union en l'homme d'une conscience et d'un corps. L'histoire de la problématique de l'esprit s'est donc écrite durant environ trois cents ans autour de cette troublante question de savoir comment esprit et corps pouvaient être liés.

Comme le résume très bien Keith Campbell dans Body and Mind⁵... la problématique de l'esprit est liée au fait que nous sommes confrontés à quatre propositions desquelles nous n'arrivons pas à déterminer exactement l'incompatibilité; c'est-à-dire que n'importe quel trio de propositions peut être consistant et chacune des propositions peut être

⁵ K. Campbell (1970). Body and Mind. University of Notre Dame press. Notre Dame, U.S.A. p. 14.

vraie, mais chaque trio implique la fausseté de la quatrième proposition. Ces propositions sont (i) le corps humain est une chose matérielle; (ii) l'esprit est une chose spirituelle; (iii) corps et esprit interagissent, (iv) esprit et matière n'interagissent pas. Ces quatre propositions constituent le fondement même des théories dualistes. Toutes les théories⁶ étaient préoccupées de répondre à la question ontologique de la nature de l'esprit.

Le principal problème, et pour les philosophes et pour les scientifiques, consistait dans la possibilité de déterminer la deuxième proposition, à savoir que l'esprit est une substance spirituelle. Les objections philosophiques majeures quant à la nature de l'esprit conçu comme substance spirituelle sont les suivantes: (i) l'insaisissabilité de l'esprit; (ii) les difficultés de fournir les critères d'identification de l'esprit; (iii) les difficultés de fournir les critères d'individuation de l'esprit et (iv) la localisation de la substance spirituelle.

Comme il semble que la substance spirituelle n'a aucune caractéristique physique ou psychique, nous ne pouvons dire à son sujet que ceci: l'esprit est ce qui transforme un corps vivant en une personne humaine; malheureusement cette définition est dépourvue d'information. En outre, comme l'esprit ne peut être connu par aucune observation, il nous est impossible de savoir si nous sommes en présence de l'esprit A plutôt que de l'esprit B. Le problème de l'individuation découle du précédent au sens où, comme nous n'avons aucun moyen d'identifier un esprit, nous n'avons aucun moyen de le distinguer. Devant ces

⁶ Pour une bonne présentation de l'ensemble de ces théories (interactionisme, épiphénoménalisme, parallélisme), cf. TAYLOR, Richard (1974).

difficultés, nous pourrions alors présumer que l'esprit est individué par le corps dans lequel il se situe. Mais si nous acceptons l'idée que l'identité de l'esprit dépend de l'identité du corps, alors nous ne pouvons considérer que l'esprit est une substance, puisqu'une substance est quelque chose dont l'existence et l'identité ne dépendent pas de l'existence ou de l'identité d'une autre substance.

Les objections scientifiques à la notion d'une substance spirituelle, quant à elles, sont étroitement liées à l'idée d'émergence de cette substance au cours du processus évolutif, émergence à la fois phylogénétique et ontogénétique.

Compte tenu de ces objections majeures, une alternative s'est avérée possible : ou bien l'esprit n'est pas une substance, ou bien l'esprit est superflu comme cause du comportement.

1.2 Behaviorisme et physicalisme.

Le changement dans l'approche de la problématique de l'esprit est venu, au 20^e siècle, principalement de deux sources: à savoir respectivement le développement du behaviorisme en psychologie aux Etats-Unis, et l'émergence du positivisme logique comme approche des problèmes philosophiques par le cercle de Vienne en Autriche. Ces influences peuvent être datées autour de 1920 et se sont poursuivies au-delà d'une quarantaine d'années. Ces deux courants de pensée ont concouru au développement d'un nouveau type d'analyse et de traitement des questions particulières à la problématique de l'esprit.

Avec le déclin du dualisme cartésien, et des différentes théories qui ont tenté de résoudre le délicat problème de savoir comment les deux substances ayant des caractéristiques aussi différentes pouvaient interagir, les philosophes ont commencé à chercher à localiser le mental dans le physique, c'est-à-dire à identifier les événements intentionnels avec certaines catégories d'événements du monde physique. En effet la deuxième voie de l'alternative, celle de l'élimination des termes intentionnels semblait sans doute un peu trop radicale , du moins tant qu'un effort n'avait pas été fait pour identifier les événements dénotés par des termes intentionnels à certaines catégories d'événements physiques.

L'une des sources importantes de la modification dans l'approche de la problématique de l'esprit est celle de l'émergence du positivisme logique. La principale contribution du positivisme logique fut de tenter de distinguer les propositions vides de sens des propositions sensées. En clarifiant les termes et les propositions, on pouvait ainsi distinguer les faux problèmes.

Lorsque, par exemple, nous utilisons une proposition psychologique telle " M. a mal aux dents", son sens est donné par les conditions de sa vérification du genre : - M. se plaint et a tel et tel comportement, - M. affirme avoir mal aux dents, - à l'examen on découvre une dent cariée, - certains changements physiologiques sont observés. Toutes les propositions psychologiques, lorsqu'elles sont sensées, sont des propositions qui ont trait à des événements physiques observables. Le lien entre les termes intentionnels et les termes physiques est donc établi par les conditions de vérification.

Sous l'influence de la théorie vérificationniste du sens, on en est venu à identifier les états intentionnels aux événements comportementaux. Comme nous l'avons indiqué, selon la théorie vérificationniste, toute expression douée de sens devait être définie en termes d'observations. Les événements intentionnels ont donc été identifiés aux événements comportementaux observables mais non aux événements neurologiques, en vertu des deux observations suivantes: les concepts intentionnels sont partagés par tous, mais non les concepts neurologiques, et l'apprentissage des concepts intentionnels se fait par l'observation du comportement.

Cette nouvelle approche de la problématique proposait une modification majeure dans le traitement des questions concernant l'esprit car nous passions alors de questions ontologiques quant à la nature de l'esprit, à des questions de nature conceptuelle quant au sens de nos concepts intentionnels. Mais il y a toujours une ontologie sous-jacente à toute modification épistémologique, car de dire que " S a une douleur " signifie " S est disposé à se comporter d'une certaine façon", on peut alors conclure que la douleur est une disposition comportementale.

Selon Dennett (1978), la nouvelle ère de la philosophie de l'esprit, liée à cette conjonction du behaviorisme⁷ et du positivisme, peut être datée à la publication de The Concept of Mind de Gilbert Ryle en 1949.

L'argument principal de Ryle consiste à dénoncer ce qu'il appelle "l'erreur de catégorie" qui a donné naissance à toute une série de recherches orientées par des questions trompeuses qui rendaient impossible toute réponse. Avant Ryle, il y a eu des théories de l'esprit concernant le fameux problème posé par le dualisme cartésien du corps-esprit. Ryle suggérait dorénavant qu'il n'y avait pas de problème mais simplement confusion. Et qu'une analyse de notre langage ordinaire dissiperait les confusions. La construction de théories

⁷ Il n'y a pas une mais plusieurs doctrines du behaviorisme, sans compter les changements de positions des principaux auteurs. Nous pouvons en distinguer trois versions différentes: le behaviorisme logique ou conceptuel, le behaviorisme méthodologique et le behaviorisme radical ou métaphysique. Le behaviorisme logique ou conceptuel considère que les termes intentionnels ne réfèrent pas à des événements mentaux mais à des dispositions à agir. Le behaviorisme métaphysique ou radical considère que comme tout ce que nous pouvons connaître du comportement des individus peut être connu par l'observation scientifique de leur comportement, il n'est donc pas nécessaire de postuler l'existence de l'esprit. Et comme nous ne pouvons voir quelle fonction ce concept pourrait avoir sinon celle d'expliquer le comportement, ce concept est vide et inutile. La thèse centrale du behaviorisme méthodologique est que l'étude de la psychologie est l'étude du comportement, c'est-à-dire de l'ensemble des réponses manifestées par un organisme. Comme ces réponses sont liées aux stimuli qui affectent le sujet, les lois de la psychologie expriment les relations entre stimuli et réponses. Nous discutons dans cette thèse le behaviorisme conceptuel et radical. Le principal auteur visé par la critique est B.F.Skinner (1964) puisqu'il reconnaît : "I am a radical behaviorist simply in the sense that I find no place in the formulation for anything which is mental" (p.90) , bien que sa position soit très ambiguë, puisqu'il affirme aussi: "No entity or process which has any useful explanatory force is to be rejected on the ground that it is subjective or mental" (p.96). Mais nous serions plutôt d'accord avec le commentaire suivant: " If "behaviorism" means "simply the issue of the stuff of which the mental event is composed" then he is a radical behaviorist. Otherwise, he is a "methodological one, arguing that there are better ways of formulating relations than by setting up so-called intervening variables". (p.106)

est alors disparue pour céder la place à "l'analyse conceptuelle" de l'usage des termes intentionnels. Mais ce qui est certain c'est qu'il y a une théorie sous-jacente derrière cette analyse et il s'agissait du "behaviorisme logique", conception selon laquelle la vérité des attributions d'états intentionnels implique et est impliquée par la vérité d'énoncés à propos du comportement.

Les principales questions auxquelles était alors confronté le behaviorisme incluaient les suivantes: (i) à savoir si le mental peut être décrit en termes logiquement indépendants des descriptions du comportement; (ii) à savoir si tout l'éventail des comportements peut être décrit en termes non intentionnels ou non mentalistes; (iii) à savoir si l'explication du comportement peut être fournie de façon satisfaisante sans faire référence aux états intentionnels internes; (iv) à savoir si c'est une question ouverte, étant donné les critères behavioristes de l'intelligence ou autre, qu'un système, satisfaisant les dits critères, peut tout de même être dit manquer d'un esprit.⁸

En fait, les deux principaux objectifs du mouvement behavioriste, en ce qui concerne la philosophie de la psychologie, étaient les suivants: (i) déterminer si les explications pertinentes du comportement peuvent être adéquatement fournies en termes restreints aux facteurs tels stimuli, réponses, renforcements ou si elles requièrent plutôt des références aux

⁸ C'est là le problème des automates; D.C. Dennett, dans Brainstorms, chapitre 7, pose les deux questions importantes: "Est-ce qu'une "entité" ayant ce schéma de comportement semblerait avoir une vie intérieure consciente ? aurait-elle de fait une telle vie ?"
Voir aussi Dennett, D.C., Hofstadter, D. (1987), pour des illustrations amusantes de la difficulté.

états centraux (cérébraux) comme dans la psychologie physiologique et (ii) déterminer si les caractérisations intentionnelles ou mentalistes, à la fois des éléments comportementaux et états centraux, peuvent être éliminées dans l'intérêt de rapprocher la psychologie des sciences physiques.

Le problème conceptuel essentiel laissé par le behaviorisme à la philosophie de la psychologie concernait l'élimination des termes intentionnels des comptes rendus causaux.

Or le type d'analyse proposé par le behaviorisme s'avéra insuffisant, principalement compte tenu du fait qu'il y a interaction entre les états psychologiques: ce qu'un sujet fait ou est disposé à faire à un moment donné est non seulement lié aux stimuli sensoriels mais aussi à l'ensemble des croyances et désirs du sujet. Comme le souligne Fodor (1981), le behaviorisme s'est avéré réductionniste, en ne tenant pas compte des lois qui gouvernent l'interaction des états psychologiques.

En effet, les méthodes expérimentales behavioristes étaient principalement appliquées aux sensations, le cas type en étant la douleur, pour lesquelles il est aisément de tracer un modèle behavioriste de stimulus-réponse, mais l'analyse s'est avérée insuffisante dans les cas plus complexes des états intentionnels, tels les croyances et désirs, pour lesquels il est plus difficile d'identifier un modèle précis d'interaction sans faire appel aux autres états psychologiques.

En résumé, le behaviorisme semblait incapable d'éliminer les termes intentionnels à la fois au niveau descriptif ou explicatif du comportement humain, et semblait plus

particulièrement incapable d'éliminer les états intentionnels centraux, responsables du comportement.

Bien que la philosophie du langage ordinaire, liée au behaviorisme conceptuel, se soit avérée insuffisante, il n'en demeure pas moins qu'elle a modifié la façon traditionnelle de construire les théories philosophiques de l'esprit. Il devenait dorénavant impossible d'éviter le problème de la confusion conceptuelle liée à l'utilisation des termes intentionnels.

Suite aux difficultés rencontrées, la première alternative (en fait, il ne s'agit pas d'une alternative mais plutôt du fait que le behaviorisme conceptuel pouvait se considérer comme ontologiquement neutre quant à la nature des états intentionnels) fut de s'allier à la spéculation scientifique pour proposer une identité entre états intentionnels et états cérébraux, ce que l'on a appelé la théorie d'identité, à savoir l'esprit est le cerveau et les états intentionnels sont des événements et états du cerveau. La théorie de l'identité, que nous traiterons plus en détail au chapitre deux, est donc une théorie empirique.

Les difficultés rencontrées par la théorie de l'identité se divisent en deux catégories: (i) les problèmes issus de la Loi de Leibniz et (ii) les problèmes concernant les généralisations en science.

C'est la Loi de Leibniz qui fait de l'identité⁹ une relation plus forte que la

⁹ Si quelqu'un dit d'un objet quelconque X et d'un objet quelconque Y, que X et Y sont identiques ou qu'ils sont une seule et même chose, alors il peut affirmer au sujet de X tout ce qu'il affirme au sujet de Y et vice versa. Sinon, il s'ensuivrait logiquement que X et Y sont deux objets différents et non le même objet. Or, on peut difficilement appliquer des prédictats moraux à un objet quelconque. En effet, même si je peux dire que je suis moralement blâmable

similitude ou la co-occurrence, au sens où "X est identique à Y" si et seulement si tout ce que l'on peut dire de X peut être dit de Y. Or, il semble que certaines caractéristiques des états psychologiques intentionnels ne puissent pas être attribuées aux états cérébraux, leur caractère intentionnel précisément. A l'inverse, il semble difficile de présumer que certaines caractéristiques des états cérébraux puissent être attribuées aux états psychologiques intentionnels. En effet comment comprendre qu'une "excitation de 2 volts de nature alpha du neurone x13" signifie que "je suis triste à l'idée de partir". Bref, le principal problème posé par la théorie de l'identité est de savoir ce qui fait d'un processus ou événement cérébral une pensée concernant "x".

Compte tenu des objections faites à la théorie de l'identité¹⁰, on en est venu à penser qu'en fait le langage intentionnel était faux et que la véritable solution n'est pas celle

ou digne d'éloge, il apparaît étrange que je puisse le dire de mon cerveau. Il en est de même des prédictats épistémologiques. Si je crois qu'aujourd'hui c'est le 31 février, alors je suis dans l'état de celui qui croirait quelque chose qui en l'occurrence serait nécessairement faux. Alors, comment l'état physique d'un objet physique quelconque peut-il être identique à cet état de croyance? Et comment quelque chose peut-il être le faux état physique d'un objet?

¹⁰ La théorie d'identité contingente proposée par J.J. C. Smart, consiste à affirmer que si l'expérience d'avoir une douleur ou une image est un processus cérébral, il s'agit d'une contingence et non d'une nécessité logique. Cette distinction a le mérite de rendre compte du fait que nos concepts intentionnels ne sont pas liés logiquement aux concepts des processus physiologiques. Mais si cette identité est contingente, elle doit être susceptible d'être prouvée ou infirmée par une recherche empirique, car il ne s'agit pas d'une corrélation mais bien d'une "identité stricte". Ce qui doit être démontré c'est que le même événement doit être à la fois une pensée et un processus cérébral, ce qui signifie que la méthode pour déterminer si la pensée est localisée dans la boîte crânienne doit être logiquement indépendante de la méthode pour vérifier l'apparition du processus cérébral correspondant. Mais cette sorte de méthode de vérification est inintelligible. Il s'avère donc impossible de pouvoir confirmer ou infirmer cette hypothèse de façon empirique. Voir aussi S.C. Pepper (1960) "A Neural-identity Theory of Mind", (pp.45-61) et R. B. Brandt (1960) "Doubts about the Identity Theory", (pp.62-70).

de l'identité des états psychologiques intentionnels avec les états cérébraux mais tout simplement de l'élimination d'un des termes. Or la caractéristique intentionnelle des états psychologiques, sur laquelle nous reviendrons, s'est avérée trop fondamentale pour que l'on puisse l'abandonner.

Le deuxième ensemble de problèmes que pose la théorie de l'identité concerne les généralisations. Ces problèmes sont dus au fait que le rôle normal des affirmations d'identité dans les théories vise à permettre les généralisations. Or, il y a des généralisations importantes à propos du comportement humain qui échappent aux généralisations physicalistes. Ces généralisations semblent liées au fait que le comportement humain ne serait adéquatement explicable que dans la mesure où nous faisons appel à des termes intentionnels, comme les croyances et désirs, pour expliquer l'action. Il semble en effet que nous devions reconnaître que l'action humaine est expliquée en référence à des raisons, que nous ne pouvons identifier au sens strict à des causes.

La condition fondamentale de l'identité de type, en science, est que cette identité rend possible une certaine articulation des domaines de lois, au sens où nous pouvons dire que deux phénomènes sont de type identique, dans la mesure où ils ne diffèrent pas par rapport à une loi physique donnée qui les subsumt tous deux. L'élément important quant à la possibilité de déterminer si deux entités d'un niveau donné seront de type distinct est le caractère des lois qui subsumt les entités en question, à ce niveau. Or, si nous appliquons cette règle à l'identité de type des états psychologiques, nous devons reconnaître que les conditions d'identité des états psychologiques seront imposées en référence aux lois

psychologiques, et non seulement aux lois neurologiques (bien que peut-être en partie) ou aux effets comportementaux.

La question importante concerne donc le fait de savoir comment caractériser les conditions d'identité de type des états psychologiques. Or, nous l'avons vu, la réponse behavioriste est la suivante: deux organismes sont dans des états psychologiques de type identique si et seulement si certains de leurs comportements ou de leurs dispositions behaviorales sont de type identique. Le behaviorisme ne peut rendre compte de l'interaction avec les autres états psychologiques intentionnels puisqu'il n'a tenu compte que des lois qui déterminent les effets comportementaux. Alors qu'il faut considérer qu'il doit y avoir des lois "psychologiques" qui gouvernent l'interaction des états psychologiques entre eux, les croyances entre autres sont fortement liées entre elles, et aux désirs et intentions. Des comportements et dispositions behaviorales différents peuvent être liés à des états psychologiques de type identique.

La réponse physicaliste à l'identité de type est la suivante: des états psychologiques sont de type identique si et seulement si les états physiques sont de type identique. De façon analogue, ce qui ne fonctionne pas avec le physicalisme c'est la présomption que des états psychologiques qui sont distincts dans leur comportement vis-à-vis les lois neurologiques sont ipso facto distincts dans leur comportement vis-à-vis les lois psychologiques. Mais en toute probabilité, des états neurologiques distincts peuvent être fonctionnellement identiques.

La doctrine d'équipotentialité neurologique soutient en effet qu'une grande variété de fonctions psychologiques peuvent être remplies par une grande variété de structures cérébrales, le système nerveux central étant hautement plastique. En outre, des organismes qui ont des morphologies très différentes peuvent manifester des similitudes psychologiques en réponse à leur environnement et, de plus, des prédictats psychologiques pourraient s'appliquer à des artefacts. Pour ces trois raisons, le physicalisme ne peut rendre compte de l'identité de type des états psychologiques intentionnels.

Ces deux théories (behaviorisme et physicalisme) sont donc insuffisamment abstraites en ce qui concerne l'identité de type des états intentionnels au sens où, dans le premier cas, des dispositions behaviorales différentes s'appliquent à des états de type identique et au sens où, dans le deuxième cas, des configurations neurologiques différentes peuvent correspondre à des états psychologiques de type identique. Elles ne permettent donc pas de rendre compte des généralisations psychologiques.

1.3 Fonctionnalisme.

Compte tenu des difficultés liées au behaviorisme et au physicalisme, une théorie plus abstraite d'identification des états psychologiques intentionnels fut proposée. Cette théorie vise à corriger les erreurs que nous avons soulignées précédemment mais s'appuie

aussi sur un certain nombre de présupposés qu'il nous faut clarifier. Cette théorie est connue sous le nom de fonctionnalisme ou théorie causale.¹¹

Elle vise à corriger l'erreur du behaviorisme en tenant compte de l'interaction entre états psychologiques intentionnels et à corriger l'erreur du physicalisme en présentant une analyse suffisamment abstraite de l'identité de type des états psychologiques intentionnels pour éviter l'identification de type en termes de lois strictement neurologiques.

Le fonctionnalisme s'appuie aussi sur le présupposé que le type d'explication proposé par la psychologie du sens commun qui vise à rendre compte de l'agir humain en faisant appel à des états intentionnels est essentiellement correct. Le fonctionnalisme se veut une science dont l'ontologie reconnaît explicitement des états qui manifestent les sortes de propriétés que le sens commun attribue aux attitudes.

Ce présupposé entraîne avec lui un certain nombre de conséquences. En effet, il est présumé que la psychologie du sens commun postule des états (entités ou événements) qui satisfont aux conditions suivantes: (i) ils sont sémantiquement évaluables; et (ii) ils ont des pouvoirs causaux.

¹¹ Rappelons ici la réserve faite par Stich, S. (1983) dans l'introduction à son chapitre deux, réservé à l'analyse de la "théorie causale" : "What may well be the most widely accepted theory about the nature of commonsense mental states is the view Morton has labeled the theory-theory. "Functionalism" and the "causal" theory are more common labels for the doctrine. But each of those terms has acquired such a daunting array of senses and subcategories that we do better to adopt Morton's less encrusted name." p. 15. Quant à nous, nous utiliserons indifféremment "fonctionnalisme" et "théorie causale", pour faire appel à la théorie telle que définie dans cette section.

Premièrement, les états psychologiques intentionnels reconnus par la psychologie du sens commun doivent être sémantiquement évaluables au sens où dire d'une croyance, par exemple, qu'elle est vraie ou fausse c'est évaluer cette croyance en référence à sa relation au monde. La possibilité d'évaluation sémantique d'une croyance est liée au contenu de cette croyance parce que si l'on connaît le contenu d'une croyance alors on sait ce qui dans le monde détermine sa valeur sémantique.

Deuxièmement, les états intentionnels reconnus par la psychologie du sens commun ont les pouvoirs causaux suivants : ils sont causes du comportement et causes les uns des autres. Ce qui est donc présumé être typique de la psychologie du sens commun c'est, d'une part, l'appel aux relations causales entre états intentionnels sémantiquement évaluables dans l'explication de l'agir humain et, d'autre part, l'existence de relations de contenu parmi les états intentionnels auxquels on fait appel.

La thèse du contenu qui identifie le contenu par des "phrases de contenu" implique les éléments suivants: (i) les états psychologiques intentionnels sont construits linguistiquement comme incluant une phrase: "Diane croit que p", "Diane veut que p, et autres, p étant la phrase de contenu; (ii) les états intentionnels impliquent une distinction entre la croyance et l'objet de croyance: "Diane croit que p" et "Diane croit que q". Ainsi plusieurs attitudes (croire ou désirer) peuvent partager le même objet "p". De même, une paire de croyances peuvent partager le même objet: "Diane croit "p" et "Michel le croit aussi". (iii) La phrase par laquelle on attribue une croyance à Diane est différente de la "phrase de contenu" de la croyance attribuée et les deux phrases ont des propriétés

sémantiques: la croyance de Diane est vraie, ce que Diane croit est vrai. (iv) Or, les propriétés sémantiques des phrases de croyance semblent indépendantes des propriétés sémantiques de leur propre contenu de croyance. En fait la valeur de vérité du contenu de croyance ne nous dit rien de la valeur de vérité du composé: du fait que "Trois-Rivières est situé à 139 km. de Sherbrooke" soit vrai, nous ne pouvons conclure que "Diane croit que Trois-Rivières est situé à 139km. de Sherbrooke" soit vrai ou faux. (v) De plus, les états intentionnels interagissent entre eux, produisant de nouveaux états intentionnels. Ces interactions causales ont lieu en vertu des relations formelles entre le contenu. Les objets de croyance auraient donc une forme logique.

La thèse principale du fonctionnalisme est que les états psychologiques intentionnels sont définis en termes de rôle causal dans le système de traitement d'information. Un état psychologique donné est caractérisé par ses relations causales abstraites aux conditions¹² environnementales, aux autres états psychologiques intentionnels et aux manifestations.

Le fonctionnalisme est actuellement la théorie dominante pour plusieurs philosophes et plusieurs scientifiques cognitivistes. A cause du niveau d'abstraction où il opère, le fonctionnalisme offre en effet une stratégie de recherche dans de nombreux domaines: psychologie cognitive, psycholinguistique et Intelligence artificielle.

¹² R. Cummins (1983) définit les inputs comme des conditions précipitantes et les outputs comme des manifestations. Nous préférons traduire "input" par "conditions précipitantes" et "output" par "manifestations", plutôt que par "entrée" et "sortie", qui nous paraissent relever davantage de l'analogie de la "boîte noire" que de la situation plus complexe d'un système qui traite de l'information, surtout lorsqu'il est question des systèmes humains.

L'argumentation générale des fonctionnalistes est la suivante: il y a des généralisations empiriques concernant les états psychologiques intentionnels qui ne peuvent être formulées dans le vocabulaire des théories neurologiques ou physiques. Ces généralisations sont exprimées dans des lois psychologiques à propos des relations entre états intentionnels. Ces généralisations ne peuvent être énoncées sans faire appel à la notion de contenu d'un état psychologique. Le fonctionnalisme est lié à la théorie représentationnelle (avec contenu) de l'esprit.

La théorie représentationnelle de l'esprit s'est alimentée au cours des dernières années au développement des recherches en Intelligence artificielle. La théorie représentationnelle classique implique, d'une part, une relation, définie aujourd'hui comme attitude envers une proposition¹³, entre un organisme et une représentation mentale et, d'autre part, qu'un processus mental est une séquence causale de computation (au sens de Hobbes) des représentations mentales. La théorie représentationnelle de l'esprit pose ainsi la possibilité d'un mécanisme d'interprétation de la relation entre contenu et pouvoir causal. Or, la métaphore moderne de l'ordinateur s'est avérée utile car on y lie les propriétés causales d'un symbole avec ses propriétés sémantiques via sa syntaxe. Le fonctionnement computationnel des ordinateurs apparaît donc comme une solution au problème de la

¹³ Il est ici nécessaire de définir les "attitudes propositionnelles". Bien que D. Dennett (1987) indique qu'il n'y a pas de véritable consensus quant au sens à donner à ce terme : "First, I focus the principal problem : while it is widely accepted that beliefs are propositional attitudes, there is no stable and received interpretation of that technical term" (p.117), Fodor (1987) en propose la définition suivante: "Pour tout organisme O, et toute attitude A envers la proposition P, il y a une relation R (fonctionnelle/computationnelle) et une représentation mentale MP telle que : MP signifie que P et O a A si O entretient R à MP." (p.17)

médiatisation entre les propriétés causales et sémantiques des symboles. L'esprit pourrait donc être une machine syntaxique.

En fait la théorie fonctionnaliste a trouvé dans l'analogie de l'ordinateur une voie qui lui semblait prometteuse pour rendre compte de certains de ces présupposés. Ces présupposés sont liés au souci de réunifier en psychologie des fragments qui étaient unifiés avant qu'une brèche, qui s'est ouverte avec les modifications épistémologiques apportées par le behaviorisme et le développement scientifique, ne viennent les séparer. Il s'agit en fait de concilier la psychologie du sens commun qui fait appel aux croyances et désirs et la nouvelle approche computationnelle du fonctionnement cérébral.

En résumant les présupposés du fonctionnalisme, nous pourrons mieux voir quelles en sont les difficultés. Le fonctionnalisme présume que la psychologie du sens commun est essentiellement correcte. Or (i) la psychologie du sens commun postule l'existence d'états psychologiques intentionnels qui sont en fait des états qui ont une relation à un contenu; (ii) ce contenu est une représentation mentale; et (iii) ces représentations mentales sont elles-mêmes des symboles ayant à la fois des propriétés formelles et sémantiques; (iv) les états intentionnels sont des états causalément efficaces, au sens où les représentations mentales ont un rôle causal en vertu de leurs propriétés formelles; (iv) les attitudes propositionnelles héritent leurs propriétés sémantiques des représentations mentales qui sont leurs objets.

A la base du fonctionnalisme, il y a les trois éléments suivants: (i) l'idée que les états psychologiques intentionnels sont fonctionnellement spécifiés; (ii) l'idée que, en vue

de spécifier les généralités que les états psychologiques intentionnels instantient, nous devons nous référer au contenu de ces états intentionnels; (iii) l'idée que les états intentionnels sont des relations aux représentations mentales, ces dernières étant conçues comme des objets interprétés sémantiquement.

La première difficulté des éléments précédents relève de la définition fonctionnaliste des états psychologiques intentionnels. Selon le fonctionnalisme, les états intentionnels sont des types fonctionnels et ces types fonctionnels sont spécifiés en référence à leurs profils relationnels ou leurs rôles et non en référence à la structure matérielle dans laquelle ils se réalisent. Le fonctionnalisme vise à résoudre la difficulté de l'individuation des états intentionnels, en évitant l'erreur commise par le physicalisme, à savoir que l'identité de types des états intentionnels par des types physiques est insuffisamment abstraite pour rendre compte de la plasticité du cerveau et de la possibilité des artefacts. Bien qu'ils se situent du côté des physicalistes en admettant que les états intentionnels sont réalisés dans la substance neuronale, les fonctionnalistes sont neutres quant à la question d'instanciation neurologique des états intentionnels. A un niveau de description, nous pouvons parler des relations causales entre états intentionnels et au niveau structural nous pourrions parler de la fréquence des neurones, des schémas d'excitation, et autres. Mais bien qu'ils soient physicalistes, ils préfèrent ignorer la neurobiologie parce que, selon eux, les types d'états psychologiques intentionnels pourraient avoir plusieurs réalisations matérielles distinctes. Cet argument est connu sous le nom de réalisations multiples.

Les processus computationnels sont sémantiquement cohérents et ils opèrent sur les symboles comme une fonction de la signification des symboles, et non comme une fonction de leur étiologie causale, c'est dire que l'état psychologique peut être le même qu'il soit réalisé mécaniquement, chimiquement ou électriquement. Or, il est certain qu'il y a des différences neuronales et structurales entre des états fonctionnellement identiques chez des espèces distinctes ou des ordinateurs différents, mais la question demeure de savoir à partir de quel moment le niveau biologique n'a plus d'importance .

Du point de vue fonctionnaliste, la neurologie serait en conséquence non pertinente quant aux questions de computation de la science cognitive. La psychologie computationnelle (fonctionnaliste) se veut donc une science autonome. Dans le chapitre suivant concernant le réductionnisme, nous discuterons plus en détail cette difficulté du rapport entre la psychologie scientifique autonome et la neurologie. En effet, le fonctionnalisme présume l'autonomie de la science psychologique sur la base du fait que des types fonctionnels identiques peuvent être instantiés physiquement de nombreuses façons et que donc la psychologie ne peut se réduire à la neurologie.

De plus, en refusant le programme réductionniste, les fonctionnalistes s'appuient non seulement sur la distinction entre fonction et structure mais aussi sur la distinction entre relations sémantiques et relations causales. Les états psychologiques ont entre eux des relations logiques et significatives. Ils sont représentationnels et des changements d'état sont explicables en termes des règles suivies pour la manipulation des représentations. Les croyances et désirs sont des états intentionnels qui forment un système sémantiquement

cohérent opposé à un système causalement relié. C'est dire qu'ils ont un contenu, qu'ils sont intentionnels. Les relations logiques ne peuvent donc être réduites à des relations causales. En fait il s'agit là de la difficulté concernant le fait de savoir si les états intentionnels sont reliés en vertu uniquement de la forme ou du contenu.

Cette difficulté est liée à un enjeu fondamental concernant notre propos. En effet le débat à propos de la légitimité de la psychologie du sens commun et la possibilité d'une psychologie scientifique autonome est en quelque sorte lié au débat entre psychologie naturaliste et rationaliste, c'est-à-dire à la possibilité de construire une psychologie qui caractérise les états psychologiques intentionnels, en tenant compte ou non du rapport entre état psychologique intentionnel et état du monde.

L'instigateur de la tradition rationaliste est Descartes qui a argumenté à l'effet qu'il y a un sens important selon lequel le comment du monde ne fait aucune différence quant aux états intentionnels de quelqu'un. Il y a eu trois sortes de réactions à cet argument: (i) la tradition, incluant les rationalistes et les empiristes, considère que les expériences (ou croyances) de quelqu'un seraient les mêmes, même si le monde était différent. (ii) Le courant wittgensteinien considère au contraire que les états psychologiques intentionnels sont liés à l'état du monde. (iii) Enfin, il y a un courant "naturaliste", dont l'inspirateur est Gibson, qui considère que ce serait une erreur de développer une psychologie qui individualise les états psychologiques intentionnels sans faire référence à leurs causes et effets environnementaux. Le travail des psychologues consiste alors à tracer les interactions entre l'organisme et l'environnement qui sont responsables du comportement.

Une psychologie naturaliste, à la Dretske par exemple, relève des deux présupposés suivants: d'une part, les états intentionnels sont distingués par le contenu des représentations associées et, d'autre part, les états intentionnels sont distingués par la relation du sujet à la représentation.

La psychologie rationaliste soutient, pour sa part, que les états et processus intentionnels sont computationnels. Or, des processus computationnels sont à la fois symboliques et formels. Ils sont symboliques parce qu'ils sont spécifiés par des représentations et formels parce qu'ils s'appliquent aux représentations en vertu de la forme des représentations. La psychologie scientifique liée à la théorie computationnelle de l'esprit requiert des opérations formelles en vertu de la forme des objets, ce qui signifie que, selon cette théorie, le contenu seul ne peut distinguer des pensées, elle requiert que deux pensées puissent être distinctes en contenu seulement si elles peuvent être identifiées en relation à des représentations formellement distinctes. Cette condition appelée condition de formalité implique aussi que certains états intentionnels ne puissent faire l'objet d'étude de la psychologie, par exemple la connaissance, puisque cette dernière fait nécessairement appel à la vérité et que la vérité est une notion sémantique. La condition de formalité est une exigence qui divise les deux principales traditions de l'histoire de la psychologie: à savoir la psychologie rationaliste et la psychologie naturaliste.

Les deux types de psychologie auraient leur justification. Mais de nombreux auteurs argumentent que nous devons avoir une psychologie qui tienne compte de la condition de formalité, et qu'une psychologie naturaliste est pratiquement impossible. En effet une

psychologie computationnelle serait la seule que nous puissions obtenir, car une psychologie naturaliste serait, pour des raisons pratiques, hors de question. L'ensemble des auteurs reconnaît l'importance de la psychologie naturaliste mais bon nombre d'entre eux contestent la possibilité que nous puissions jamais en faire une science.

La troisième difficulté relève du postulat que les représentations mentales sont des objets interprétés sémantiquement. Ce postulat est lié au fait de vouloir préserver la caractéristique intentionnelle de certains états psychologiques telle que comprise par la psychologie du sens commun.

Au début du 20^e siècle, E. Husserl souhaitait reconstruire le contenu et la méthode philosophiques grâce à la phénoménologie, méthode de "mise entre parenthèses". La phénoménologie entendait démontrer que la nature interne de la conscience pouvait être étudiée. Lorsqu'il s'est agi de donner une caractérisation générale de la conscience, la thèse de F. Brentano, psychologue-phénoménologue, a été maintenue. Selon Brentano, la principale caractéristique de la conscience est l'intentionnalité. Les phénomènes intentionnels sont différents des phénomènes physiques au sens où ils sont dirigés vers un objet ou liés à un contenu. Il s'agit d'une "sorte" de relation particulière puisque les objets des états intentionnels pourraient être in-existants (exister en-dedans), c'est-à-dire être des objets intentionnels.

Dans les années 50, Chisholm a ravivé la notion d'intentionnalité de Brentano en lui donnant la caractéristique du langage: les phrases que nous utilisons typiquement pour parler des événements intentionnels ont certaines particularités logiques. Les idiomes intentionnels

de notre langage sont appelés les idiomes des attitudes propositionnelles, ces idiomes nécessitent une clause "que" comme dans la phrase " Diane croit qu'il pleut". Nous pouvons dire brièvement que les idiomes intentionnels sont des idiomes de notre langage qui lient les personnes, leurs parties et leurs actes à des propositions.

Le fonctionnalisme vise à conserver l'idée qu'il existe quelque chose comme des croyances, or les croyances sont des objets relationnels. Deux possibilités se sont offertes, à savoir (i) il s'agit d'une relation entre une personne et une proposition ou (ii) entre une personne et une phrase. Or, les propositions sont de ces sortes de choses qui n'ont pas de forme alors que les principes computationnels s'appliquent en vertu de la forme des entités. Comme la proposition n'a pas de structure syntaxique, c'est la deuxième hypothèse qui a été considérée.

Toute théorie des attitudes propositionnelles requiert une explication qui puisse indiquer comment les états internes ont un contenu. Et c'est là la difficulté majeure. Selon Fodor, principal défenseur de la théorie fonctionnaliste, les attitudes propositionnelles sont des états relationnels, dans lesquels l'un des termes de la relation est une proposition de l'organisme dans le langage de la pensée (Mentalais). Mais cette question du langage de la pensée soulève un certain nombre de difficultés que nous examinerons en détail.

L'une des controverses les plus actives dans le domaine de la représentation interne concerne justement la nature des supposés véhicules de la représentation: sont-ils propositionnels , ou imaginés ou analogiques (comme des images ou des cartes) ou y-a-t-il

d'autres sortes de "structures de données" sans analogue familier parmi les véhicules externes de la représentation ?

Le problème de la représentation est étroitement lié au problème du sens. En effet le travail d'interprétation des entrées d'information n'est pas celui de la traduction ou de la transcription de l'information en un code interne particulier, à moins que transcrire cette information dans ce code signifie ipso facto que l'information est en position fonctionnelle pour gouverner le répertoire comportemental de l'organisme. En d'autres termes, si on veut faire appel à la représentation interne comme explicative des phénomènes psychologiques, il faut pouvoir expliquer de quelle nature est la représentation et quelle est la structure des représentations.

En fait, les questions importantes concernant la représentation sont les suivantes :

(i) s'il y a des représentations mentales, d'où (ontogénétiquement parlant) proviennent-elles ? (ii) si les représentations mentales ont à la fois des propriétés sémantiques et causales, comment celles-ci sont-elles liées ? (iii) si nous prenons au sérieux l'idée d'une représentation avec contenu, comment cela affectera-t-il ce que nous disons de la position de la psychologie parmi les autres sciences ?

Si nous pouvons répondre à ces questions, nous aurons les grandes lignes méthodologiques d'une psychologie scientifique. Ce dont nous avons besoin présentement c'est d'une théorie sémantique des représentations mentales: une théorie qui explique comment les représentations mentales représentent quelque chose. Le problème essentiel

reste celui de savoir comment des systèmes de représentations sont interprétés sémantiquement.

Une dernière difficulté confrontant le fonctionnalisme est due au fait que le fonctionnalisme ne fournit pas de théorie adéquate du contenu qualitatif (le problème des qualia). Le programme fonctionnaliste s'applique au plus à l'analyse des attitudes propositionnelles. Ce problème connu sous le nom de "qualia" peut être défini de la façon suivante : "le fait même qu'un organisme possède une expérience consciente montre que cela fait un certain effet d'être cet organisme, nous pouvons appeler cela le caractère subjectif de l'expérience."¹⁴ Les matérialistes se sont engagés à fournir un compte rendu de tous les phénomènes du monde en termes de substance, énergie, propriété, processus, événement, et autres, étudiés dans les sciences physiques. Dans ce contexte, le plus grand intérêt porte sur le phénomène de conscience.

Bon nombre de philosophes dont T. Nagel se sont objectés à la pertinence de ce type de compte rendu. Leurs objections consistent essentiellement à défendre l'idée que ces supposées confirmations des sciences physiques ne pourront rendre compte de l'aspect essentiel de la conscience, à savoir la subjectivité de l'expérience consciente. Selon eux, aucune évidence objective des phénomènes psychologiques (dans la mesure où il est présumé que c'est là l'objectif d'une psychologie scientifique) ne pourra nous révéler la conscience à la première personne.

¹⁴ Le principal défenseur en est T. Nagel. L'extrait pré-cité est tiré de Vues de l'esprit., p.392.

La difficulté concernant les objections faites au fonctionnalisme sur cette question du caractère subjectif de l'état mental est liée au fait qu'aucun de ces défenseurs ne peut indiquer clairement ce qui constitue le "caractère subjectif de l'expérience".¹⁵ Pour sa part, J. Foss(1985) en propose la critique suivante: un scientifique n'utilisant rien d'autre que des évidences empiriques sera tout aussi bien informé des expériences d'un organisme que l'organisme lui-même, par exemple concernant mes dispositions langagières, il peut très bien savoir ce que je pourrais ou voudrais dire concernant mes expériences conscientes et cela parce que ce sont des faits objectifs.

Le "savoir ce que c'est que d'être..." peut être compris de deux façons. Le premier sens est que savoir ce qu'est une expérience spécifique c'est avoir cette expérience. Ce que nous pourrions appeler "knowledge by acquaintance" (Anscombe), c'est-à-dire avoir la chose connue. Ce qui est en cause c'est le sens de savoir ce qu'une expérience est pour un sujet. Mais les sujets n'"expériencent" pas littéralement leur expérience. Plutôt ils ont leur expérience. Ce que le scientifique ne peut pas c'est être le sujet de mes états de conscience. Il ne peut avoir mes états de conscience.¹⁶

¹⁵ Sur cette question et pour une contre-argumentation wittgensteinienne, voir "The Subjective Character of Experience", dans Consciousness and Causality (1984), de N. Malcolm et D. M. Armstrong, pp. 45-66.

¹⁶ Comme Wittgenstein l'indique "nous excluons "il a ma douleur", "j'ai sa douleur", nous devons donc exclure "j'ai ma douleur", il s'agit d'une impossibilité grammaticale, mais c'est justement la grammaire qui nous dit quelle sorte de chose c'est.

Le second sens de cette connaissance est que "savoir ce que X est pour le sujet" c'est avoir une information vraie ou pertinente à propos de l'expérience "X" qui est eu par le sujet. Ce que nous pourrions appeler "knowledge by observation". Si nous faisons cette distinction, avoir la connaissance au premier sens n'implique donc pas nécessairement avoir la connaissance au deuxième sens.

Nous pouvons donc en conclure que la connaissance "subjective" d'un état de conscience ne contient aucune information sur l'état qui ne soit partie de la pleine connaissance "objective" de l'état. Tout le monde sera d'accord que savoir ce qu'est une expérience "X", au sens cognitif, n'implique pas par elle-même savoir ce qu'est "X" au sens "subjectif". C'est une impossibilité métaphysique que je puisse avoir l'expérience de l'autre, pour la simple raison que je ne suis pas lui. Dire que la science est incomplète parce qu'elle ne peut rendre compte de cette connaissance c'est dire qu'il y a une barrière métaphysique infranchissable à l'achèvement de la science.¹⁷ Mais cette objection serait valable dans la mesure où cette expérience ajouterait une information particulière à l'information fournie par la science, la connaissance "objective".

¹⁷ Mais c'est de plus se méprendre sur l'usage du mot savoir, car "je ne sais pas que je souffre, je souffre".

1.4 Cognitivisme.

La psychologie cognitive est la dernière tentative en liste pour construire la psychologie comme science. Ce qui unifie les théoriciens de la psychologie cognitive et les distingue des autres théoriciens en psychologie c'est leur désir de considérer les individus comme des systèmes de parties ou sous-systèmes fonctionnellement individués, parties dont les fonctions sont de "dire que p", "se rappeler q", "résoudre r", pour encoder, emmagasiner, transmettre ou transformer de l'information. Une théorie psychologique peut appartenir à la psychologie cognitive soit parce que (i) c'est une théorie désignée pour expliquer une capacité cognitive, soit (ii) c'est une théorie qui explique une capacité psychologique en faisant appel à des sous-capacités cognitives.¹⁸

Il est difficile de distinguer fonctionnalistes et cognitivistes, mais disons, d'une part, que les cognitivistes s'intéressent principalement aux capacités cognitives¹⁹ de l'agent humain et que, d'autre part, ils endossent la plupart des postulats du fonctionnalisme et

¹⁸ La distinction est de R. Cummins (1983) p.82 mais J. Margolis (1984) fait une distinction tripartite en ajoutant "3) les variétés du cognitivisme, dans ses versions innéiste et non-innéiste." (p.70)

¹⁹ R. Cummins (1983), après avoir affirmé qu'une psychologie humaine distincte doit être une psychologie de la cognition, puisque c'est ce qui nous distingue des autres espèces, explique qu'une capacité est spécifiée en donnant une loi spéciale liant les conditions précipitantes (inputs) aux manifestations (outputs). Il ajoute que ce qui fait qu'une capacité est cognitive c'est que les manifestations (outputs) sont des cognitions. Il définit une "capacité cognitive comme étant une capacité de traitement d'information et un système qui instantie une capacité cognitive comme étant un système capable de transformer des énoncés. " p. 52.

postulent de plus qu'il y a de bonnes raisons de croire qu'il y a des régularités biologiques des processus perceptifs et affectifs qui sont en place avant toute forme d'apprentissage. En ce qui concerne les agents humains, les différentes formes du cognitivisme sont donc liées au nativisme ou à l'innéisme.

Il est difficile de définir avec exactitude le cognitivisme²⁰, mais cette science postule l'existence d'un domaine naturel correspondant grossièrement à ce que l'on a appelé "cognition", et qui pourrait admettre un ensemble uniforme de principes régissant l'exercice des capacités cognitives. En psychologie cognitive, les organismes humains sont considérés être des "systèmes de traitement d'informations" et leurs capacités cognitives consistent essentiellement dans la manipulation d'ensembles de symboles. Nous pouvons tout de même indiquer ici que la principale difficulté de la psychologie cognitive consiste justement à pouvoir identifier des fonctions cognitives clairement définies et qu'il soit possible d'instantier. En fait la psychologie cognitive reprend la théorie fonctionnaliste en tentant de répondre aux questions fondamentales identifiées par celle-ci concernant la représentation. L'on présume que l'une des principales choses que les agents connaissants ont en commun c'est qu'ils agissent sur la base de représentations. La principale thèse du cognitivisme est que ce qui rend possible aux humains d'agir sur la base de représentations c'est qu'ils réalisent ces représentations physiquement comme des codes cognitifs et que

²⁰ S. Stich (1983) introduit la deuxième partie de son livre traitant de la science cognitive de la façon suivante: "It would be satisfying, I suppose, to begin with a definition of cognitive science, but I have no such definition to propose. I intend the term to encompass much of the contemporary work on memory, language processing, reasoning, problem solving, decision making, and higher perceptual processing." p. 127.

leur comportement est une conséquence causale des opérations effectuées sur ces codes. Comme c'est précisément ce que font les ordinateurs, la principale proposition du cognitivisme est que la cognition est un type de computation. Le rôle de la théorie computationnelle de la cognition est de rendre compte des capacités des systèmes computationnels, il ne faut donc pas oublier qu'elle n'a été utilisée qu'après-coup comme théorie de l'esprit.

La psychologie cognitive vise aussi à préserver la caractéristique intentionnelle de la psychologie du sens commun. En fait nous pouvons dire que toute théorie de traitement de l'information relève du présupposé des attitudes propositionnelles si elle adhère aux principes suivants: (i) comme les croyances et les désirs, les états internes cognitifs sont des états qui ont un contenu. L'identification est présumée possible en vertu d'un isomorphisme entre les états d'une personne et les propositions pertinentes. (ii) Les relations théoriquement importantes entre les états cognitifs sont caractérisées par les ressources de la logique. (iii) Les transitions entre les états sont fonction des relations logiques entre les propositions qui identifient ces états. (iv) L'évaluation de la rationalité du système est lié au degré de succès à exécuter ce que la théorie de transition des états dit qu'il devrait faire.

Pylyshyn (1986) présente en épilogue le sommaire des présomptions du cognitivisme. Ce sommaire nous permettra d'indiquer les postulats de la théorie fonctionnaliste endossés par le cognitivisme, les particularités de la psychologie cognitive et son lien aux différentes sciences impliquées dans la problématique de l'esprit.

Le premier postulat affirme qu'expliquer le comportement humain est différent de donner une véritable description de certaines de ses causes. L'explication requiert que nous "obtenions des généralisations prédictives", généralisations dont rend compte l'explication de la psychologie du sens commun. Ce postulat va de pair avec l'idée que les sciences physiques peuvent fournir une description des mécanismes en cause dans l'agir humain, mais que la description de ces mécanismes ne fournit pas d'explication prédictive.²¹

Le deuxième postulat soutient qu'il y a d'excellentes raisons informelles de croire qu'il y a d'importantes généralisations qui peuvent être exprimées sous une description cognitive et qui ne peuvent être exprimées sous une description neurologique, comportementale ou phénoménologique.²²

Toutes les indications vont dans le sens que certains aspects centraux du comportement humain dépendent de ce que nous croyons ou désirons.²³

²¹ Dans une note, Cummins (1983) indique : "Recall that a transition theory that predicts and causally explains individual exercises is a solution to the "specification problem" only; it provides a precise specification of the capacity to be explained; it does not explain that capacity. Mathematical models of cognitive capacities are solutions to the specification problem, not to the explanatory problem". (p.202)

²² Nous examinerons en détail, dans le deuxième chapitre sur le réductionnisme, ces différentes raisons.

²³ En fait Fodor (1987) dirait dans son style ironique que la théorie psychologique du sens commun qui fait appel aux croyances et désirs est la seule théorie que nous possédons pour rendre compte de l'agir humain. "...commonsense belief/desire psychology explains vastly more of the facts about behavior than any of the alternative theories available. It could hardly fail to do so: there are no alternative theories available." (p.x) Mais en fait il est plus explicite dans The Modularity of Mind, (1986) en ce qui concerne les aspects centraux du comportement, considérés comme spécifiquement cognitifs.

Jusqu'à maintenant une seule solution a été proposée au problème posé, à savoir celui de réconcilier la croyance dans le physicalisme avec la conception que certaines généralisations psychologiques doivent être formulées en termes de contenus de croyances et désirs. La solution proposée est que le contenu sémantique de ces états intentionnels est encodé par des propriétés du cerveau. Nous voyons là la différence avec les fonctionnalistes qui, bien que physicalistes, ne prenaient pas position quant à l'hypothèse de l'encodage neuronal, pour préserver l'autonomie de la psychologie et nous voyons aussi poindre ici une difficulté pour la psychologie cognitive dans une possible réduction à la neurologie.

Mais c'est par ce cinquième postulat que la psychologie cognitive préserve l'autonomie de la psychologie. La thèse centrale de la psychologie cognitive est qu'il y a un domaine théorique naturel en psychologie qui correspond grossièrement à ce que nous appelons la cognition, dans lequel les principales généralisations du comportement se produisent à trois niveaux²⁴ descriptivement autonomes, chacun se conformant à des principes différents.

Les deux principaux représentants de deux types de cognitivisme sont J.A.Fodor et D.C. Dennett. Mais ils sont différents au sens où Fodor tente de développer un compte rendu cognitif selon lequel le "niveau personnel" n'est pas éliminé au profit du niveau sub-

²⁴ Pylyshyn (1986) distingue trois niveaux des systèmes cognitifs: le niveau de l'architecture fonctionnelle, le niveau symbolique et le niveau sémantique. Selon lui, les trois niveaux sont nécessaires parce que chacun des niveaux est gouverné par des principes différents et que les niveaux semblent avoir une considérable autonomie. (p.xviii)

personnel, même si les relations computationnelles entre organismes et représentations internes ne sont probablement pas accessibles consciemment par les organismes, alors que Dennett soutient pour sa part que les explications de niveau personnel ne sont pas des explications au sens de la psychologie comme science²⁵.

Dennett défend une psychologie cognitive de niveau sub-personnel parce que, selon lui, la psychologie du sens commun ne fournit aucune règle permettant de savoir comment faire appel au sens commun et présente un certain nombre de difficultés incompatibles avec une véritable recherche scientifique. Par contre, ce qui, selon lui, est certain c'est que le pouvoir et le succès de la psychologie du sens commun proviennent du fait que nous adoptons les uns envers les autres le niveau intentionnel. Tout comme Pylyshyn, il distingue trois niveaux de description: le niveau physique, le niveau du modèle et le niveau intentionnel, en présumant une complexification croissante chez l'être humain, complexification liée à l'évolution biologique et au postulat de la rationalité. Mis à part le postulat de la rationalité, le problème du système de Dennett c'est de savoir comment les fonctions sub-molaires sont liées et tout de même agencées par l'agent molaire.

Fodor défend aussi une psychologie cognitive de niveau sub-personnel tout en accordant une place plus importante aux principes de la psychologie du sens commun. Fodor défend la théorie représentationnelle de l'esprit selon laquelle les états intentionnels

²⁵ "Ryle and Wittgenstein are the preeminent modern theorists of the personal level. In fact, in their different ways they invent the enterprise, by showing that there is work to be done, that there are questions that arise purely at the personal level, and that one misconceives the questions if one offers sub-personal hypotheses or theories as answers....the personal level "theory" of persons is not a psychological theory". (D.C. Dennett (1979),p.154)

sont des états ayant une certaine relation à une représentation. La particularité de la position de Fodor c'est le postulat que les états cognitifs ont typiquement une structure constituante. Son argumentation est la suivante: les capacités linguistiques sont systématiques, et cela, parce que les phrases ont une structure constituante. Mais les capacités cognitives sont systématiques aussi, et cela doit être parce que les pensées ont une structure constituante. Or, ces structures doivent être innées. Indépendamment des objections formulées contre la théorie du langage de la pensée de Fodor, il nous apparaît difficile de considérer les capacités cognitives sous le seul aspect des structures innées.

Cette présentation nous permet d'identifier maintenant les difficultés rencontrées par la psychologie cognitive. En effet, le projet de la psychologie cognitive repose sur le principe d'autonomie de la théorisation computationnelle et son pouvoir explicatif originel. Or, pour être scientifiquement légitime, l'explication computationnelle doit découper son domaine aux articulations naturelles. Les questions fondamentales posées à la psychologie cognitive concernent les articulations naturelles de la connaissance et les aspects de l'esprit qui les instantient. Mais les réponses les plus plausibles semblent être les plus défavorables au projet de la psychologie cognitive. La raison en est la suivante: les articulations naturelles de la connaissance appartiennent à la partie modulaire de l'esprit et c'est précisément cette partie qui peut être conceptualisée et expliquée par les théories neurologiques dont les descriptions et généralisations sont différentes et plus fondamentales que celles de la psychologie cognitive. Nous avons donc un paradoxe: ce qui fait que la psychologie cognitive a du succès et une légitimité explicative, est aussi ce qui la fait

apparaître éphémère et non indispensable puisque cela peut être réduit à ou éliminé par les sciences physiques qui traitent de l'esprit. Pour éviter cette éventuelle réduction, la psychologie cognitive doit donc pouvoir identifier et justifier ces raisons qui légitiment l'appel à une description cognitive et non neurologique.

De plus, il semble difficile d'admettre que les analyses des phénomènes psychologiques au niveau humain ne requièrent pas l'appel aux processus sociaux et culturels qui ne peuvent eux-mêmes être caractérisés seulement en termes psychologiques intérieurisés. Il ne semble pas y avoir de fondement plausible pour postuler un système psychologique interne capable de générer tous les comportements cognitifs pertinents des agents humains. Plus particulièrement, si l'on pense que l'analogie de l'ordinateur a alimenté le développement de la psychologie comme science et que les plus récentes recherches en Intelligence artificielle ne laissent de rendre perplexe quant aux questions classiques de l'intelligence, du sens et de la pertinence.

Ainsi, J. Haugeland (1986), après avoir passé en revue les différents essais faits en Intelligence artificielle, que ce soit le "commonsense stereotypes" ou le "frame problem", pour rendre compte du fonctionnement de l'intelligence humaine, souligne que chacune de ces tentatives n'a pu jusqu'à maintenant rendre compte de la caractéristique la plus fondamentale de l'intelligence humaine, à savoir comment un système cognitif détermine ce qui est "pertinent" dans un contexte donné. On n'a pu jusqu'à maintenant, dans le

domaine de l'Intelligence artificielle, trouver de solution adéquate à l'utilisation pertinente du "contexte", caractéristique de la rationalité humaine.²⁶

Conclusion

Ce chapitre devait nous permettre de mettre en évidence la confusion conceptuelle à laquelle Wittgenstein faisait référence dans les Investigations philosophiques. Confusion conceptuelle liée au fait que la psychologie vise actuellement à acquérir le statut de science mais ce sur le modèle des sciences physiques. Non seulement la psychologie doit-elle se constituer sur un fond de psychologie du sens commun mais elle doit en plus pouvoir déterminer quel est son domaine particulier de recherche dans l'ensemble des sciences qui traitent aussi actuellement des différents problèmes traditionnellement dévolus à la philosophie de l'esprit, qu'il s'agisse de l'Intelligence artificielle (dont le critère de pertinence est l'efficacité des systèmes) ou de la neurologie (dont le critère de pertinence est avant tout empirique).

Une représentation claire de l'écart entre les objectifs des uns et des autres est nécessaire pour éviter des confusions entre les disciplines. De telles confusions...risquent en effet de conduire à l'échec des interactions que l'on voit se développer largement, à l'heure actuelle, dans le courant des sciences cognitives. (Bonnet, Hoc, Tiberghien (1985), p.11)

²⁶ Haugeland conclut même avec la suggestion suivante : "I suggest that ego involvement may be integral to the process of understanding". (*Op. cit.* p.240)

Cette confusion conceptuelle est donc liée à une clarification de certaines notions en usage dans la psychologie du sens commun, notions auxquelles on cherche actuellement à donner un sens qui permette leur utilisation ou leur réduction selon les différents domaines de recherche, ou encore de la clarification de notions spécifiques aux différents domaines. Qu'il s'agisse des notions de croyance, de représentation, d'état intentionnel, de symbole, d'information ou de capacité cognitive, le problème reste toujours celui de leur possible réduction au domaine physique. Cette thématique constante de leur possible réduction au domaine physique a pour corollaire une confusion entre le conceptuel et l'empirique comme méthodologie appropriée aux différents domaines de recherche sur la nature de l'esprit.

Ces deux problèmes sont intimement liés au sens où la psychologie du sens commun offre un type d'explication différent de celui des sciences physiques mais qui présente un certain nombre d'avantages qui ne semblent pas pouvoir être fournies par les explications scientifiques classiques. Dans le dernier chapitre de ce travail, nous examinerons en détail les arguments en faveur de la psychologie du sens commun mais nous pouvons simplement rappeler ici que la psychologie du sens commun a jusqu'à maintenant non seulement été la seule théorie disponible pour rendre compte de l'agir humain mais que, de plus, le rôle explicatif de la psychologie du sens commun, par les multiples fonctions qu'il remplit, reconnaît l'ontologie implicite de la mentalité archaïque comme immanentes à la nature humaine et au développement de la vie mentale de l'individu en cours d'apprentissage socio-culturel.

De plus la psychologie du sens commun a trouvé de nombreux défenseurs parmi les instigateurs de théories psychologiques scientifiques plus sophistiquées. En effet on défend souvent l'impossibilité d'une réduction de la psychologie à la neurobiologie sur la base du fait que cette dernière ne pourrait rendre compte des généralisations autorisées par la "théorie" du sens commun. Il s'est donc opéré toute une complexification conceptuelle et méthodologique, pour ne pas parler de "stratégie"²⁷, afin d'intégrer les postulats de la psychologie du sens commun à une psychologie scientifique autonome, c'est-à-dire non réductible à la neurologie.

En cherchant à expliciter des modèles de l'activité, la psychologie a souvent emprunté des concepts ou des formalisations à d'autres disciplines. Ces emprunts ont été à la source de la création de domaines de recherches, définis moins par les types d'activité examinés que par les concepts ou les formalisations adoptées. Ainsi, on s'est tourné vers l'informatique pour exprimer des hypothèses sur les processus de traitement de l'information qui ne visent pas à expliciter leurs mises en oeuvre physiologique". (*Op. cit.*, p. 9)

Compte tenu des difficultés rencontrées par les différentes théories psychologiques qui visent à constituer la psychologie comme science autonome, peut-être faudrait-il considérer plus sérieusement les différents avertissements formulés au passage par nombre d'auteurs concernant la possibilité d'une science psychologique autonome²⁸. Les deux principales théories actuellement encore en vigueur aujourd'hui,

²⁷ Cette expression est utilisée par Dennett (1987) pour décrire sa défense de l'application du niveau intentionnel à des organismes aussi simples que le thermostat.

²⁸ J. Heil (1985) conclut son compte rendu du livre de Stich traitant de la possibilité de l'intégration de la psychologie du sens commun à la science psychologique de la façon suivante : "One might be inclined to take Stich's externalist conception of mental content together with his principle of psychological autonomy as showing that psychology, properly

à savoir le fonctionnalisme et le cognitivisme, reposent sur la théorie représentationnelle de l'esprit. Alliée à la théorie computationnelle développée par l'Intelligence artificielle, la théorie représentationnelle pose deux problèmes majeurs aux théoriciens de l'esprit: à savoir quelle est la nature de la représentation et qu'est-ce pour un objet d'être interprété sémantiquement.

De plus, les explications classiques des sciences physiques présentent aujourd'hui un certain nombre de difficultés liées à la compréhension même de ce qui constitue une "explication".²⁹

Dans la mesure où il semble impossible d'éliminer les caractéristiques fondamentales identifiées par la psychologie du sens commun et dans la mesure où les différentes tentatives de concilier les postulats de la psychologie du sens commun avec les exigences des critères scientifiques présentent des difficultés insurmontables, nous

so-called, is not, and could not be, a science. The postulation of a purely syntactic "level" between the biological and the "folk psychological" might easily be questioned."

²⁹ H. Morowitz (1980) fait le résumé, qui bien que vulgarisé n'en est pas moins éclairant, d'une problématique inhérente au développement des sciences physiques au cours des dernières années et qui a laissé le psychologue contemporain dans une situation ambivalente. "Il s'est produit quelque chose de spécial, dans le domaine scientifique, au cours des cent dernières années....Ce qui s'est passé, c'est que les biologistes, qui postulaient que l'esprit humain avait un rôle privilégié dans la hiérarchie de la nature, ont évolué, bon gré mal gré, vers le matérialisme à tout crin qui caractérisait la physique du 20ième siècle. Dans le même temps, les physiciens, confrontés à des épreuves expérimentales écrasantes, se sont éloignés des modèles strictement mécaniques de l'univers pour adopter un point de vue qui fait de l'esprit une partie intégrante de tous les évènements physiques. C'est comme si ces deux disciplines étaient montées dans des trains à grande vitesse roulant dans des directions opposées et s'ignorant mutuellement." (p. 43)

avons l'alternative de maintenir deux types de psychologie ou de présumer qu'une science psychologique autonome est impossible.

Il nous faudra peut-être assumer qu'il y a une différence méthodologique systématique entre les sciences physiques et les sciences humaines, au sens où les phénomènes dont visent à rendre compte les sciences humaines existent seulement dans la mesure où une communauté humaine partage des pratiques linguistiques et culturelles et que ces pratiques ne peuvent être décrites seulement en termes de pouvoirs infrapsychiques des membres. Les sciences humaines exhibent une forte tendance interprétative, donc liée à l'évolution historique et socio-culturelle.

Avant même d'entreprendre de défendre la psychologie du sens commun comme forme adéquate d'explication du comportement humain, il nous faut au préalable examiner les thèses réductionnistes. Le prochain chapitre vise à clarifier la notion de réduction, afin de montrer explicitement ce que l'on considère être une psychologie scientifique autonome et dans quelle mesure elle est irréductible aux sciences physiques. Ce chapitre vise de même à clarifier les rapports que la psychologie scientifique entretient avec la psychologie du sens commun. Il nous faudra donc aussi préciser la nature et le rôle des explications psychologiques et leurs différences quant à la nature et au rôle des explications scientifiques.

CHAPITRE 2

REDUCTIONNISME SCIENTIFIQUE

" Les philosophes ne sont jamais tout à fait sûrs de ce dont ils parlent - de ce dont il est réellement question - et c'est pourquoi ils mettent souvent du temps à reconnaître que quelqu'un qui a une approche (ou destination, ou point de départ) relativement différente apporte bien une contribution". (D.C. Dennett (1990), p. 447)

Introduction.

Parmi les présupposés intellectuels de Descartes, il en est un qui nous intéresse plus particulièrement, et c'est celui de l'universalité de la physique. Descartes présumait que la physique était universelle en deux sens: sa physique était universelle au sens où tout phénomène dans l'univers devait être ultimement physique, c'est-à-dire "res extensa" de plus, elle était universelle au sens où tout phénomène devait être ultimement explicable selon les critères de la science physique, c'est-à-dire que tout phénomène physique devait obéir aux lois physiques.

Bien que ces deux sens semblent inextricablement liés dans la mesure où si tout phénomène est ultimement physique il doit, en effet, pouvoir être expliqué par des lois

physiques, il n'en demeure pas moins que ce sont deux sens dont il faut préserver la distinction. En fait, tous les efforts pour décrire, identifier, et expliquer les phénomènes de l'intelligence et de la sensibilité et la nature des organismes qui exhibent de telles caractéristiques se ramènent à deux problèmes: (i) savoir si de tels phénomènes sont purement physiques et (ii) savoir si, dans le contexte de l'explication scientifique, il est possible de rendre compte de tels phénomènes dans les termes adéquats au type d'explication propre aux sciences physiques. En effet, le problème essentiel de la révolution scientifique amorcée au 17^e siècle était d'établir la vérité du premier postulat concernant la généralité de la physique afin de fonder le deuxième postulat concernant l'unité de la science. Mais c'est justement à la vérité du premier postulat que Descartes fut confronté: tout phénomène n'était pas physique. Le dualisme cartésien des substances s'avérait donc défavorable aux sciences empiriques et au programme de l'unification des sciences.

La principale motivation scientifique des trois derniers siècles concernant la possibilité de la réduction de tous les phénomènes au domaine physique peut s'expliquer du fait que, dans la mesure où cette possibilité serait démontrée, le postulat de l'unité de la science y trouverait un fondement plausible. Le développement des sciences physiques s'est donc orienté vers la démonstration de la nature physique de l'ensemble des phénomènes, y compris les phénomènes mentaux.

Le premier problème concernant le fait de savoir si les phénomènes mentaux sont purement physiques s'avérait fondamentale quant au projet du programme réductionniste

de la généralité de la physique. Si les phénomènes mentaux ne sont pas purement physiques, alors le programme de l'unification des sciences était confronté à un échec.

Les principaux arguments anti-réductionnistes admettaient une dimension mentale irréductible au physique soit (i) parce qu'il y a une substance mentale distincte (dualisme de substances) soit (ii) parce qu'il y a des propriétés non physiques du cerveau (dualisme de propriétés). Or, ces thèses présentaient un certain nombre de difficultés insurmontables quant à la possibilité de les démontrer et ont été contredites par le développement matérialiste des sciences.

La difficulté majeure du dualisme des substances concerne l'interaction indéniable entre la substance matérielle et la substance spirituelle dont il nous faut rendre compte. Or, dans la mesure où l'on pose que ces substances ont des propriétés incompatibles, la tâche d'expliquer leur interaction devient d'autant plus ardue. Une autre difficulté majeure de la thèse du dualisme des substances provient de l'avancement de la neurologie et de la biologie; en effet, il est dorénavant reconnu que des altérations au cerveau produisent des altérations de la conscience³⁰. Finalement, la thèse du dualisme des substances est confrontée aux acquis de la théorie de l'évolution, en ce que, compte tenu de ce qu'est une

³⁰ Bien que cela confirme que nous n'avons pas "de la sciure dans la tête", "such facts as these, however, can be interpreted in more ways than one. They are sometimes taken as (i) providing an argument for the theory that propositions about minds and mental states can be fully analysed into ones about brains and brains-states. They could also be taken as (ii) indicating that an essential part of the analysis of any proposition about minds or mental states involves reference to brains or brains-states. But often they are taken as (iii) showing that some brain-states are necessary conditions for the occurrence of mental states: and as showing nothing, beyond that, about either the meaning of, or the nature of the referents of propositions about mental states." (J. Teichman (1974) p. 69)

substance, il nous faudrait pouvoir déterminer à quel moment de l'évolution (phylogénétique et génétique) serait apparue et apparaîtrait la substance mentale.

Quant au dualisme des propriétés, il est lié à la reconnaissance du caractère subjectif de la conscience³¹ et le principal problème concerne celui de l'émergence, c'est-à-dire de pouvoir déterminer à partir de quel niveau de complexité apparaît une propriété émergente.

Or, phénomène curieux, après la victoire du matérialisme au 19^e et début du 20^e siècle, les critiques formulées contre l'à propos des modèles scientifiques avancés par le programme de l'unification des sciences ont eu pour effet de déplacer les préoccupations du premier postulat au deuxième, à savoir que, bien que tout phénomène puisse être éventuellement physique, il n'en serait pas pour autant explicable par des lois et des conditions qui seraient seulement physiques. Là³² aussi l'intérêt s'est déplacé de questions ontologiques quant à la nature de la réalité à des questions épistémologiques quant à la nature de l'explication et des lois.

³¹ Nous ne discuterons pas davantage que nous ne l'avons fait au premier chapitre de cette thématique des "qualia" de l'expérience pour la principale raison que les défenseurs de ce caractère inaliénable de l'expérience sont aux prises avec une difficulté conceptuelle majeure, difficulté traitée par Wittgenstein avec rigueur dans les Investigations philosophiques aux paragraphes 246 à 255.

³² Nous faisons ici référence à la modification majeure du traitement des questions concernant la problématique de l'esprit, modification à laquelle nous avons fait référence au chapitre un.

Il n'en demeure pas moins que le rêve de l'unité, qui est en fait le mythe humain le plus profond³³, est encore fortement ancré. Le réductionnisme, dont il nous faudra clarifier les différentes options, est actuellement au cœur du débat qui nous préoccupe dans cette recherche concernant le statut d'une psychologie scientifique autonome et l'élimination de la psychologie du sens commun.

Pour préserver les deux sens de la réduction, nous adopterons la distinction établie par Fodor (1981) et Margolis (1984), distinction qui nous semble éclairante. Fodor distingue deux thèses du réductionnisme. Une première thèse réductionniste ontologique, qui recoupe le premier postulat de Descartes, thèse voulant que tous les phénomènes soient ultimement physiques. Il s'agit en fait du postulat de la généralité de la physique. Une deuxième thèse réductionniste méthodologique, selon laquelle tous les phénomènes peuvent être ultimement expliqués par les lois de la physique. Cette dernière, beaucoup plus exigeante, est celle de l'unification des sciences.

La distinction est fondamentale pour nous permettre d'éviter la confusion entre généralité de la physique et unité de la science. C'est la deuxième thèse qui est actuellement problématique dans les théories auxquelles nous nous intéressons présentement.

Dans ce deuxième chapitre, nous développerons une argumentation elle-même "réductible": nous examinerons d'abord les arguments généraux contre le réductionnisme,

³³ J. Kim (1978) indique que la motivation métaphysique de notre croyance en la supervenience qui, à la limite, garantit la réduction, "...seems deeply rooted in the Democritean credo that wholes are completely determined, causally and ontologically, by their parts". (p. 154)

ensuite les arguments généraux contre le réductionnisme par le biais des rapports entre le modèle scientifique déductif-nomologique et le modèle d'analyse des systèmes en psychologie et finalement les arguments spécifiques de la psychologie cognitive contre le réductionnisme.

La réduction étant une relation entre des théories, nous nous appliquerons d'abord à examiner les difficultés des différentes théories de l'identité entre états psychologiques et états cérébraux. Cet examen devrait nous permettre de cerner l'enjeu véritable du réductionnisme et de ses rapports à la description, la justification et l'explication afin de montrer pourquoi le concept d'explication doit être considéré comme un concept "circonstanciel" et "indéterminé", lié à la notion pré-théorique du domaine de recherche et au secteur de la réalité concernée. Nous terminerons en indiquant certaines réserves en ce qui concerne le développement des sciences lui-même, surtout en neurologie, dans son rapport aux "théories" du sens commun.

La section suivante nous permettra de comparer le modèle classique des sciences physiques, soit le modèle déductif-nomologique, et le modèle d'analyse des systèmes, proposé par R. Cummins, pour rendre compte des capacités et propriétés des systèmes psychologiques. Cette comparaison devrait nous permettre de privilégier l'un des modèles en psychologie et de comprendre en quoi il constitue un argument contre le réductionnisme.

Dans la section suivante, nous examinerons les rapports entre la constitution d'une psychologie scientifique et de l'intégration ou l'élimination de la psychologie du sens commun. Selon la conception qu'ils ont de la psychologie du sens commun, les auteurs lui

prêtent des rôles différents dans la constitution d'une psychologie scientifique. Nous pouvons en fait identifier trois positions différentes: (i) certains soutiennent que, compte tenu de l'importance de son rôle, on doit absolument l'intégrer à la constitution d'une psychologie scientifique, dans la mesure où l'on parvient à réduire ses caractéristiques aux critères de la recherche scientifique; (ii) d'autres soutiennent au contraire que, malgré toute son importance pragmatique, la psychologie du sens commun ne peut avoir qu'un rôle instrumental, et considèrent qu'on ne peut faire de psychologie véritablement scientifique en tenant compte de ses caractéristiques; (iii) d'autres défendent même que la psychologie du sens commun est appelée à disparaître, au même titre que toutes les théories du sens commun, au profit d'une véritable psychologie scientifique.

L'enjeu de cette section étant la clarification des options concernant le statut d'une psychologie scientifique autonome et l'élimination de la psychologie du sens commun, nous concluerons sur la possibilité douteuse d'une science psychologique autonome qui ne tienne pas compte des caractéristiques de la psychologie du sens commun parce qu'alors nous ne voyons pas très bien ce qu'elle aurait de spécifique par rapport aux sciences fondamentales telles la neurologie.

Nous nous commettrons même davantage en indiquant comment une psychologie scientifique qui souhaite intégrer les éléments de la psychologie du sens commun en les caractérisant de telle façon à les faire correspondre aux présupposés scientifiques, risque d'être réduite aux sciences physiques de toute façon et fausse la psychologie du sens commun dans ses fondements mêmes en ne tenant pas compte de la particularité de

l'"explication" de nature psychologique telle que comprise par la psychologie du sens commun. Cette deuxième conclusion ne sera ici amorcée, si nous pouvons nous permettre l'expression, que comme une conséquence implicite. Son développement explicite et les arguments la soutenant ne seront développés que dans le dernier chapitre de ce travail.

2.1 Arguments généraux contre le réductionnisme

Tout en maintenant la distinction fondamentale entre le réductionnisme ontologique et le réductionnisme méthodologique, et bien qu'il soit difficile de déterminer en quoi consiste le réductionnisme³⁴, à la fois ce que l'on vise à réduire et ce que l'on considère être une réduction réussie, nous maintiendrons³⁵ la définition suivante: le réductionnisme est d'abord et avant tout une relation entre des théories. Le modèle proposé par Kemeny, Oppenheim et Putnam, consiste en réductions éliminatives. En effet, la réduction réussie élimine la théorie réduite mais ce modèle s'est avéré inadéquat, pour un certain nombre de

³⁴ Nous référons le lecteur au Cahier no. 8407, du Groupe de Recherche en Epistémologie Comparée, "Le projet de l'Encyclopédie de l'empirisme logique: Neurath versus Carnap", par N. Kaufmann (1984), pour une exposition des visées d'un programme d'unification des sciences. Comme l'auteur l'indique "Kemeny et Oppenheim (1956), Oppenheim et Putnam (1958) partent du programme de Carnap, en modifiant cependant l'idée centrale de réduction qui concernait le vocabulaire des différentes disciplines, pour l'appliquer à des ensembles de lois qui constituent la charpente des théories et des branches scientifiques....nous retenons la définition générale de réduction d'une théorie à une autre, relativement à des données d'observations..." (p. 14)

³⁵ Les trois auteurs dont s'inspire cette définition sont: P.S. Churchland (1986), R. Cummins (1983) et J.A. Fodor (1981).

raisons, dont la principale est qu'il faut pouvoir déterminer ce qui garantit la correspondance entre la théorie réductrice et la théorie réduite.

Une théorie, la théorie réduite (Tr), a une certaine relation à une théorie de base (Tb). Le modèle initial Kemeny-Oppenheim-Putnam, a donc été modifié de telle sorte que l'on puisse établir en quoi consiste la relation de correspondance:

Les connexions sont établies par des hypothèses d'identité (à la Feigl) de classes d'entités ou de propriétés; elles constituent une identification empirique d'entités ou de propriétés. (*Op. cit.*, p.17)

et

ces principes de connexion ont un statut tout à fait particulier par rapport aux autres types d'hypothèses d'une théorie. Elles sont associées aux hypothèses fondamentales (axiomes) et ne sont pas susceptibles d'être expliquées...Mais ce serait un non-sens de vouloir expliquer une hypothèse d'identité en se demandant, par exemple, pourquoi un rayon lumineux est une onde électromagnétique, si on a bien compris la portée de cette hypothèse. (idem, p.18)

Le réductionnisme implique que toutes les sciences spéciales se réduisent ultimement à la physique. La réduction devrait se faire par le biais des "bridge laws", lois dont la principale caractéristique est qu'elles contiennent des prédicats à la fois de la théorie réduite et de la théorie réductrice. Dans le cas qui nous concerne, la psychologie est présumée se réduire à la physique via la neurologie et la biochimie. La question de savoir si les états psychologiques intentionnels sont réductibles à des états neuronaux concerne donc, d'une part, le fait de savoir si une théorie expliquant la nature des états intentionnels est réductible à une théorie décrivant comment les ensembles neuronaux fonctionnent et, d'autre part, le

fait de savoir si la réduction s'opère de telle sorte que les états intentionnels de la théorie psychologique réduite peuvent être identifiés aux états neuronaux de la théorie neurologique réductrice.

La théorie de l'identité logique présume que la description en termes physiques et la description en termes intentionnels non seulement réfèrent au même événement mais que les termes soient synonymes, ou, mieux encore, extensionnellement équivalents. Cette réduction conceptuelle n'offre aucun avantage réel et de plus,

...si les connexions inter-théoriques reposaient sur de tels procédés définitionnels ou quasi-définitionnels permettant l'élimination du vocabulaire, on n'aurait pas en pratique eu recours à des recherches empiriques, expérimentales pour confirmer les hypothèses de connexion. (idem, pp. 16-17)

La théorie de corrélation entre les états psychologiques intentionnels et les états neurologiques, à la Feigl, présume par contre qu'il y a une différence conceptuelle entre les termes neurologiques et les termes intentionnels, mais que ces termes désignent le même événement. Ils ont donc le même référent mais non le même sens. Il devient ainsi nécessaire d'établir des "lois de corrélation", ou "énoncés de connexion" entre les termes. Réduire signifie donc qu'on doive enrichir la théorie réductrice par des énoncés de connexion,

...mais cela rend la condition 1) de K-O-P pour la réduction superflue, puisque la théorie réductrice comportant Tb plus les énoncés de connexion, comprend maintenant tout le vocabulaire de la théorie réduite Tr. (idem, p. 19)

Ce qui signifie qu'il n'est pas évident que cette réduction soit simplificatrice³⁶. A cette difficulté s'ajoutent, d'une part, la question de savoir ce que l'on peut considérer comme falsificateurs des hypothèses d'identité et, d'autre part, la question de savoir ce qui est considéré identique: des propriétés, des événements ("particulier" ou type).³⁷

Compte tenu des difficultés identifiées précédemment, la question initiale quant à savoir si les états psychologiques intentionnels sont réductibles à des états neuronaux, concerne peut-être le but fondamental de la science: s'agit-il davantage d'expliquer ou de réduire ? Et pour ce, il faudrait sans doute pouvoir déterminer les rapports que l'explication et la réduction entretiennent entre elles.

Nous nous permettrons donc de faire un certain nombre de remarques générales concernant la réduction interthéorique et de clarifier ainsi les enjeux du réductionnisme. Ces remarques concernent, d'une part, les rapports qu'entretiennent la théorie et la force

³⁶ R.B. Brandt (1960) formule la critique suivante à l'endroit de la théorie de l'identité, critique qui selon nous s'applique aussi à la théorie de corrélation, du moins sous le rapport d'une réduction simplificatrice. "The correspondence hypothesis, we saw, in theory makes mental events predictable, and in this sense explainable, by physical laws...The apparatus for the prediction of mental states will then include (a) laws for predicting brain states, and (b) correlation laws, perhaps rather like a telephone book and quite unlike equations (sic!), connecting specific kinds of brain state with specific kinds of mental state. What difference would it make if we adopted the identity theory ? Only that in the correlation laws we should remove the signs of material equivalence and replace them by identity signs. There is no further theoretical gain." (p. 67)

³⁷ Voir l'article "Are Mental Events identical with Brain-Events?", de R. Swinburne (1982), qui vise à démontrer que les trois théories d'identité suivantes sont fausses: "I divide identity theories into three main kinds - property identity theory, type-type event identity theory, and token-token event identity theory". (p. 173)

explicative, d'autre part, le caractère "circonstanciel" et indéterminé de l'explication, ainsi que la nécessité et la relativité des modèles théoriques.

Ces différentes remarques, bien que générales au sens où elles concernent le concept même de théorie, nous permettront aussi d'identifier un certain nombre de problèmes spécifiques au rapport entre la théorie psychologique scientifique et la psychologie du sens commun³⁸ et les théories des sciences physiques dites plus fondamentales.

Le réductionnisme est parfois considéré comme le moyen de trouver le niveau le plus élémentaire de description des phénomènes, c'est-à-dire de pouvoir ultimement fournir une description physique, au sens où, par exemple, les explications neurologiques seront complètes dans la mesure où les phénomènes analysés pourront être décrits en termes de processus chimiques et électriques. Le modèle considéré idéal est celui de la physique dont les explications visent à fournir la description de tout phénomène physique au niveau subatomique.

La première remarque concerne le fait que ce type de réductionnisme, qui correspond au réductionnisme ontologique³⁹, ne préjuge en rien de la possibilité du

³⁸ Dans le chapitre quatre de cette thèse qui se veut une défense de la psychologique du sens commun, nous examinerons plus en détail les arguments concernant la force explicative de la "théorie" du sens commun.

³⁹ Qu'importe d'ailleurs qu'il s'agisse d'ontologie stratifiée, le résultat souhaité est le même: réduction au niveau élémentaire de la physique. " Le procédé de micro-réduction, comme hypothèse de travail, comprend un ensemble de stipulations particulières concernant, par exemple, les niveaux de réduction", dont entre autres..." les niveaux choisis doivent correspondre à une hiérarchie "naturelle", allant dans le sens d'une complexité croissante, que certains font même correspondre à un processus (évolutif) de complexification croissante". (N. Kaufmann (1984), pp. 15-16)

réductionnisme interthéorique, dans la mesure où effectivement la réduction concerne les relations entre des théories. Dans la mesure où nous acceptons que le propre des théories est d'expliquer les phénomènes, il faut préserver les distinctions entre "description", "justification" et "explication". Nous indiquions au premier chapitre de notre thèse, que le premier postulat endossé par le cognitivisme consiste à affirmer que l'explication du comportement humain requiert que nous obtenions des "généralisations prédictives" et que, pour ce faire, la description des mécanismes en cause ne peut suffire. Comme H. Putnam (1973) l'indique:

... du fait que le comportement d'un système peut être déduit de sa description en tant que système de particules élémentaires, il ne s'ensuit pas qu'il peut être expliqué par cette description. (p.205)

Wittgenstein rappelait que le concept d'explication est un concept circonstanciel et indéterminé, c'est-à-dire qu'il y a plusieurs choses que nous appelons "expliquer", de même qu'il y a "nombre de choses différentes nommées "description"". (IP no 24) Plusieurs concepts psychologiques, les émotions et les motifs par exemple, sont eux-mêmes explicatifs. Plus l'organisation d'un phénomène quelconque est complexe, qu'il s'agisse d'un phénomène linguistique, psychologique, ou social, plus nous devons prendre en considération des éléments autres que sa micro-structure pour l'expliquer. Même dans le cas d'une action humaine simple, la description physique du mouvement n'explique pas le geste.

Cette exigence de réduire l'explication à la physique implique deux suppositions douteuses: premièrement, que la sorte de questions qu'un scientifique ou qui que ce soit

peut poser, doit être limitée à une ou deux du genre: "comment X fonctionne-t-il?" et "de quoi X est-il fait?". Deuxièmement que la meilleure façon de répondre à de telles questions est de regarder à l'intérieur. Cette dernière présupposition a une longue histoire, c'est celle de la science, ou plutôt des sciences exactes en opposition aux sciences humaines considérées inexactes.⁴⁰

Quant à la première supposition selon laquelle le type de questions duquel la science, digne de ce nom, doit se préoccuper, à savoir la constitution ultime des choses, il faut rappeler que les explications des "bridge laws" remplissent des rôles différents de celui de l'explication par la description de la micro-structure et que ces types d'explication sont valables pour bon nombre d'éléments constitutifs différents. L'explication concernant "la nature d'une chose" est une explication différente de celle qui répond à la question "comment cette chose fonctionne" et différente encore de celles qui répondent aux questions: "qu'est-ce qui la fait être telle et telle?", "comment en est-elle arrivée là?", "quels sont ces motifs?". Mais il n'est pas nécessairement vrai qu'il y ait des relations formelles entre toutes ces formes d'explication.⁴¹

⁴⁰ Wittgenstein disait aussi : "La flamme n'est-elle pas mystérieuse parce qu'impalpable ? Soit - mais pourquoi cela la rend-elle mystérieuse ? Pourquoi l'impalpable doit-il être plus mystérieux que le palpable ? Si ce n'est parce que nous voulons le palper...?" (*Fiches*, # 126)

⁴¹ Voir aussi H. Putnam (1973): "Their claim that higher-level laws are deducible from lower-level laws and therefore higher-level laws are explainable by lower-level laws involves a mistake (in fact, two mistakes). It involves neglect of the structure of the higher-level explanations which reductionists never talk about at all, and it involves neglect of the fact that more than one higher-level structure can be realized by the lower-level entities (so that what the higher-level laws are cannot be deduced from just the laws obeyed by the "lower-level" entities). Neglect of the "higher-level" sciences themselves seems to me to

L'idée selon laquelle il y aurait une échelle ou une pyramide des formes d'explication, au sens d'une série de niveaux que nous pourrions monter et descendre à volonté, en fait l'idée qu'il y a une forme d'explication fondamentale et universelle est fausse. L'explication ne peut consister en une gradation, même métaphysiquement, parce qu'il y a différentes questions que nous pouvons poser et différentes façons de répondre à ces questions, sans oublier qu'il y a différentes choses au sujet desquelles on peut poser des questions. (J. Teichman (1974), p.67)

Ce qui constitue une forme appropriée d'explication dans un cas donné est dans une certaine mesure déterminé par la question qui est posée. Quelqu'un qui pose une question concernant l'amour ne serait pas nécessairement satisfait par une réponse qui réfère seulement aux hormones, à la dilatation vasculaire ou au rythme respiratoire.⁴² Et s'il est insatisfait d'un type de réponse, bien que nous lui affirmions qu'il est plus fondamental, cela ne signifie pas nécessairement qu'il est la victime d'une fausse métaphysique. De façon similaire, si quelqu'un pose une question du genre "qu'est-ce qu'une intention ?" et demeure insatisfait d'une réponse strictement physicaliste, cela ne prouve pas qu'il est lui-même un dualiste. L'important est ce que nous voulons dire . Des propositions telles "je souffre" ou "je suis en colère" ne sont pas de même nature, ne concernent pas le même genre de "choses" que les propositions concernant le système nerveux central. Il serait

be the inevitable corollary of neglecting the structure of the explanations in those sciences". (p. 211)

⁴² Ou même encore par une réponse behavioriste du genre de celle que nous avons lue dernièrement, dans le compte rendu d'un symposium ayant pour thème l'amour, en termes d'économie, de besoin de gratification, et autres. Ou encore par une explication psychanalytique du genre: complexe de castration, libido narcissique.

intéressant de se rappeler la parabole de la solidité du plancher formulée par Wittgenstein dans le Cahier Bleu:

Certains vulgarisateurs de la science sont venus nous dire que le plancher que nous foulons n'est pas solide, comme on le pense communément, car on a découvert que le bois est composé de particules de matière si espacées dans le vide qu'elles n'en comblent qu'une portion négligeable. Et voilà qui peut nous rendre perplexes, car d'une certaine façon nous savons bien que le plancher est solide, ou s'il ne l'est pas, c'est parce qu'il pourrit et nullement parce qu'il se compose d'électrons. De ce point de vue ce n'est que par un abus de langage que l'on peut nous dire que le plancher n'est pas solide....Notre perplexité ne pouvait provenir que d'un malentendu. L'image des particules de matière dispersées dans un grand espace vide nous avait conduits à une fausse interprétation. Cette image propre à définir la structuration de la matière ne pouvait s'appliquer au fait réel de la solidité. (p. 92)

Il ne faut pas non plus oublier qu'il y a des cas où des théories, devenues insuffisantes avec l'avancement des connaissances scientifiques, se sont pourtant avérées non seulement utiles mais aussi plus efficaces à certains niveaux; par exemple, la théorie de Newton s'avère encore adéquate en ce qui concerne la relativité restreinte, malgré le fait que celle-ci ait été modifiée et complétée par la théorie de la relativité générale. En fait, selon le principe qu'une théorie n'est vraie que dans la mesure où elle n'est pas infirmée, principe formulé par les critiques du développement scientifique, nous ne savons pas vraiment ce qui rend une théorie fausse.

Une autre remarque concerne le fait que, dans le cas plus particulier de la neurologie, nous ne pouvons savoir ce que le cerveau fait sans avoir au préalable une théorie de ses activités. Nous ne pouvons même savoir ce qu'il faut découvrir et expliquer sans avoir une théorie de ce qu'il faut chercher. Et même davantage, comme le souligne

Gardner (1985) : "Nous pourrions connaître chacune des connexions synaptiques impliquées dans la formation de concept, cela ne nous serait d'aucune utilité pour comprendre ce qu'est un concept". (p. 287)

B.C. Van Fraassen (1977) entreprend de montrer que deux préjugés ont faussé la discussion en ce qui concerne la notion d'explication. Le premier préjugé consiste à présumer qu'une théorie n'explique véritablement un phénomène que si elle identifie les conditions nécessaires et suffisantes de la production de ce phénomène. Mais c'est oublier que certaines de ces conditions sont déterminées largement par le contexte et l'intérêt de celui qui s'interroge. Le deuxième concerne le fait de présumer que le pouvoir explicatif est une vertu des théories elles-mêmes, ou de leurs relations au monde, comme la simplicité, la vérité, l'adéquation empirique, la prédiction. Mais encore une fois, le pouvoir explicatif est dépendant du contexte et de l'intérêt de celui qui s'interroge.

Ce qui signifie que nous fixons les modèles à l'intérieur desquels nos demandes d'explication sont résolues. Mais il est alors important de reconnaître que la force explicative ne relève pas de l'adéquation aux faits, ni de l'acceptabilité de nos théories elles-mêmes, mais de ce que nous avons préalablement fixé comme forme d'explication possible et recevable⁴³.

⁴³ Il faut voir aussi le dernier article de Dennett (1991) sur cette question des modèles que nous choisissons. "Our decision may depend on how swiftly and reliably we can discern the simple pattern, how dangerous errors are, how much of our resources we can afford to allocate to detection and calculation. These "design decisions" are typically not left to us to make by individual and deliberate choices; they are incorporated into the design

Chaque fois que nous cherchons à expliquer un phénomène, nous le faisons en relation à une certaine façon de conceptualiser, ou de diviser l'espace en une série d'options possibles. Une théorie n'explique jamais un événement totalement unique, seulement un événement vu sous un arrière-fond de distinctions et d'équivalences définies par le vocabulaire avec lequel l'événement est décrit. Il y a deux facteurs dont il nous faut tenir compte dans le choix d'un vocabulaire descriptif: l'un est notre notion pré-théorique du domaine de recherche, ou de l'ensemble des questions auxquelles nous considérons devoir fournir des réponses systématiques, l'autre est la structure empirique du phénomène dans le domaine général. Or, en ce qui concerne le premier facteur il est lié à la psychologie du sens commun, dans la mesure où elle détermine notre notion pré-théorique du domaine psychologique.⁴⁴ Quant au deuxième facteur il est actuellement objet de débat.⁴⁵

of our sense organs by genetic evolution, and into our culture by cultural evolution. The product of this design evolution process is what Wilfrid Sellars calls our manifest image, and it is composed of folk physics, folk psychology, and the other pattern-making perspectives we have on the buzzing blooming confusion that bombards us with data. The ontology generated by the manifest image has thus a deeply pragmatic source." (p. 36) Ce qui nous semble profondément wittgensteinien comme perspective.

⁴⁴ Dennett (1987) utilise un argument du même genre concernant la réduction interthéorique. Il part du principe que nous avons d'abord des théories "folk", que ce soit en physique, en chimie ou en psychologie, théories véhiculées par une série d'observations quotidiennes, courantes et communes. Et que c'est par l'analyse de ces observations que nous en venons à réduire ces dernières à des propositions scientifiques plus exactes. En ce qui concerne la psychologie, nous devons donc considérer la psychologie du sens commun des croyances et désirs pour savoir ce qu'il nous est demandé d'expliquer au juste.

⁴⁵ Voir à ce sujet, l'article de J. Foss (1987) "Is The Mind-Body Problem Empirical ?". Wittgenstein a formulé le problème de la façon suivante : "Quand nous disons: "Le cerveau est le lieu où se situe la pensée", qu'est-ce donc que cela signifie ? Simplement que des processus physiologiques sont en corrélation avec la pensée, et que nous supposons

Une autre remarque importante concernant ce type de réductionnisme est liée au développement des sciences physiques elles-mêmes. Le développement des sciences fondamentales, telle la physique, a subi une véritable révolution au cours du 20^e siècle. Il y a le fait que le nombre de questions soulevées dans les sciences physiques croît davantage que le nombre de questions auxquelles on a trouvé une réponse.⁴⁶ Dans le cas particulier de la neurologie, il faut considérer la possibilité inquiétante que le système nerveux puisse être sensible à des micro-événements de niveau quantique. Comme nous l'avions indiqué déjà (Kirchberg 1984), la proposition que l'esprit est identique au système nerveux central (purement matériel) hérite de la relativité du concept de matière. Le concept de matière change avec les connaissances scientifiques. Au 18^e siècle, la proposition que "le corps est

que leur observation pourra nous permettre de découvrir des pensées. Mais quel sens pouvons-nous donner à cette corrélation, et en quel sens peut-on dire que l'observation du cerveau permettra d'atteindre des pensées ? ...L'observation porte sur un rapport entre deux types de phénomènes. L'un, que l'on nommera "pensée": une série d'images, d'impressions, ou une série de sensations visuelles, tactiles, cinesthésiques, éprouvées en écrivant une phrase ou en prononçant des paroles; et, d'autre part, un phénomène d'une autre sorte: la vue des contractions ou des mouvements cellulaires du cerveau. Certes nous pouvons dire qu'il s'agit dans les deux cas d'un processus "d'expression de la pensée"; mais on conviendra qu'il faut éviter de demander: "Mais où se trouve donc la pensée?" si l'on ne veut pas tomber dans la confusion. Cependant, si nous utilisons l'expression "le cerveau est le siège de la pensée" sachons bien qu'il s'agit là d'une hypothèse que seule l'observation de la pensée dans le cerveau serait à même de vérifier."(Cahier Bleu pp. 34-35)

⁴⁶ Comme N. Kaufmann (1984), l'indique: " Si le programme de réduction de K-O-P, conformément à l'idée de Carnap, comprend l'unification de la science comme réduction à une branche particulière, en l'occurrence la physique des particules élémentaires et des forces fondamentales, à quelles conditions cette théorie peut-elle elle-même être considérée comme unifiée ? (Selon l'avis des physiciens, elle ne l'est pas actuellement). Sans critères spécifiques, on pourrait être amené à réduire des théories fortement unifiées à celles qui ne le sont pas et rater de la sorte l'objectif qu'on s'était fixé." (p. 20)

"matériel" , signifiait que les faits concernant le corps ne pouvaient être expliqués qu'en référence à la gravitation entre poids de masse, mais cela est faux aujourd'hui parce que le corps est électrochimique tout autant que mécanique. Au 20^e siècle, la même proposition fait appel aux concepts de l'électromagnétisme, parce que cet élément fait partie de la science physique contemporaine. En conséquence la proposition "qu'un objet est matériel" est relative aux connaissances scientifiques disponibles.

Ces différentes remarques concernant la nécessité et le rôle des théories ainsi que le développement de la réduction interthéorique nous indiquent qu'on peut adhérer à un réductionnisme ontologique sans adhérer au réductionnisme méthodologique et ce sur la base du fait que la réduction étant une relation entre des théories, cette réduction repose sur la nature et le rôle de l'explication.

De façon générale, le réductionnisme est considéré dans sa version la plus forte, à savoir qu'il s'agit de la conjonction du physicalisme des "particuliers"⁴⁷ et de la présomption qu'il y a des prédicats d'une sorte naturelle de la physique qui correspondent à chaque sorte naturelle de prédicats des sciences spéciales. Mais le physicalisme des

⁴⁷ Le terme "token" sera, dans cette thèse, traduit par "particulier". Le terme "token" fait référence au particulier, à l'événement individuel, à l'occurrence. L'expression "token de croyance", par exemple, fait référence à la croyance individuelle. L'expression "token neuronal" fait référence à l'événement neurologique particulier. Ce terme s'oppose à "type" qui lui signifie la classe, la catégorie, l'ensemble. L'expression de "type mental" fait référence, par exemple, à la catégorie des croyances ou des désirs. Le type neurologique fait référence grosso modo à l'ensemble neuronal. L'aspect très général de cette dernière définition est lié au problème empirique de l'architecture fonctionnelle du cerveau. On défendra parfois la psychologie cognitive contre certaines attaques sur la base du fait qu'elle ne vise pas à rendre compte des croyances individuelles (tokens) mais plutôt des capacités (types) à les avoir. Cf. Bunzl, M. (1987).

"particuliers" est un réductionnisme ontologique et constitue une version plus faible⁴⁸ que le physicalisme de "type", la doctrine voulant que toute propriété qui figure dans les lois de n'importe quelle science soit une propriété physique. Même si les événements psychologiques sont des événements neurologiques, il ne s'ensuit pas que les prédictats naturels de la psychologie soient coextensifs aux prédictats naturels de la physique. Ce qui nous permet de comprendre pourquoi plusieurs philosophes impliqués dans la problématique de l'esprit sont physicalistes mais non réductionnistes⁴⁹.

Ce qui serait donc fondamental pour cerner la possibilité de la réduction interthéorique, qu'il s'agisse de la réduction de la psychologie du sens commun à la psychologie cognitive ou de la psychologie cognitive à la neurologie, c'est la compréhension adéquate de la nature et du rôle des lois et explications dans les sciences physiques et les sciences spéciales. Avant même d'examiner plus en détail les arguments présentés contre la possibilité d'une réduction de la psychologie à la physique, nous allons aborder cette question de la nature et du rôle des lois et des explications dans les sciences physiques et en psychologie.

⁴⁸ C'est en ce sens que Jackendoff (1987) indique: "We can hope for at least what Fodor (1975) has called token reductionism. A description of this sort would be able to say that such-and-such a computational structure or process taking place in such-and-such an individual on such-and-such an occasion is instantiated by such-and-such neural structures or processes in that individual's nervous system. On the other hand, it does not seem reasonable to hope for what Fodor calls type reductionism, in which one could say, for instance, that the concept grand-mother is instantiated in everyone in exactly the same way." (p. 21)

⁴⁹ Sur ce thème voir M. Bunzl (1987), de même que J. Foss (1983).

2.2 Arguments généraux contre le réductionnisme, dans les rapports entre le modèle scientifique déductif-nomologique et le modèle d'analyse des systèmes en psychologie

En plus des remarques générales formulées précédemment quant à la nature indéterminée du concept d'explication, nous nous interrogerons respectivement, dans la présente section, sur la nature et le rôle des explications dans les sciences physiques et la nature et le rôle des explications en psychologie. Nous nous inspirerons principalement de Robert Cummins (1983) dont la thèse principale est que les phénomènes psychologiques ne sont pas typiquement expliqués en les subsumant sous des lois causales mais plutôt en les considérant comme les manifestations de capacités expliquées par l'analyse des systèmes. Il propose donc une stratégie d'analyse des systèmes pour les explications de nature psychologique. Cette proposition lui permettra ainsi de distinguer la nature de l'explication en sciences physiques, de la nature de l'explication en psychologie, en ce sens que l'explication scientifique fait généralement appel à la subsomption sous des lois causales alors que l'explication psychologique fait appel à l'analyse des systèmes (de leurs capacités et propriétés). Il nous faut donc expliquer la nature et le rôle de la subsomption sous des lois causales, la nature et le rôle de la stratégie d'analyse des systèmes ainsi que les rapports qu'elles entretiennent entre elles.

Cummins rappelle au départ que la doctrine officielle concernant l'explication scientifique soutient l'idée que l'explication scientifique consiste à subsumer sous une loi. L'expression classique de cette doctrine est le modèle déductif-nomologique de Hempel et

Oppenheim. Selon Cummins, malgré le fait qu'on ait montré que ce modèle n'est ni suffisant, ni même nécessaire à l'explication, il n'en demeure pas moins qu'il a été privilégié parce qu'il n'y a pas d'options bien articulées.

Les lois fondamentales en science sont des attributions nomiques. Les corrélations nomiques sont des corrélations par des lois naturelles valables parce que les lois naturelles le sont: "F est G" est une corrélation nomique parce que savoir que quelque chose est F est une bonne garantie inductive pour croire qu'elle est aussi G.

Le rôle principal de la subsomption sous des lois causales est de rendre compte des changements, c'est-à-dire de fournir la sorte d'explication nécessaire aux théories de transition. Les lois causales remplissent deux rôles qui sont très limités en termes de force explicative, au sens où leur rôle consiste davantage à justifier qu'à expliquer les effets individuels. Le premier de ces rôles est d'expliquer des événements particuliers, en faisant appel à des causes individuelles. Le deuxième rôle est d'expliquer les événements types, mais alors elles les spécifient sans les expliquer. La théorie de transition spécifie, par exemple, la propriété dispositionnelle d'un système S, mais ne l'explique pas.

Les lois causales sont des corrélations nomiques dont les instances sont des paires d'événements particuliers cause-effet. Elles spécifient les propriétés dispositionnelles des systèmes dont elles subsument les états de transition. Ces lois spécifient les propriétés dispositionnelles des systèmes . Les corrélations nomiques servent comme règles de prédiction, elles justifient les attentes en résumant les évidences inductives et les attributions

nomiques sont des énoncés "à la manière d'une loi" à l'effet que tous les x ont une certaine propriété P .

Considérant le fait que la nature des explications scientifiques consiste à justifier par corrélations nomiques des changements dont les instances sont des paires cause-effet, ces explications visent à répondre à des questions du genre "Pourquoi S a-t-il acquis la propriété P ?" ou "Qu'est-ce qui a causé S à acquérir P ?". Par contre, le rôle principal de la stratégie d'analyse des systèmes est de rendre compte des propriétés d'un système, cette stratégie vise donc à répondre à des questions du genre "En vertu de quoi S a-t-il P " ou encore "Qu'est-ce pour S d'instantier P ?".

La stratégie d'analyse des systèmes propre à l'explication de nature psychologique vise à rendre compte des propriétés d'un système et de la façon dont ces propriétés sont "instantiées" dans un type spécifique de système. Les lois d'instantiation sont des énoncés "à la manière d'une loi" spécifiant comment une propriété est "instantiée" dans un système. Contrairement aux lois fondamentales qui sont des attributions nomiques qui justifient et décrivent, les lois d'instantiation, par contre, sont des lois dérivées qui nécessitent donc une explication. Elles sont dérivées des attributions nomiques spécifiant les propriétés des composants. C'est cette distinction que Cummins établit entre lois d'instantiation et lois d'attributions nomiques qui lui permet de critiquer le réductionnisme⁵⁰.

⁵⁰ "It is now a commonplace (I hope) that one can hold that everything is physical- has some physical description- without holding that everything worth saying in science can be said in the language of physics." (p.22) Or, nous le savons, il ne s'agit pas d'un lieu commun.

Il est en effet important de distinguer le fait qu'une théorie identifie des instantiations du fait qu'elle autorise une réduction. Expliquer comment une propriété P est instantiée dans un système S, ne signifie pas nécessairement que la dite propriété P soit identique à une propriété R du même système. Il y a réduction seulement lorsqu'il y a identification authentique de propriétés. Un système physique S peut avoir des propriétés physiques et chimiques, sans que les propriétés physiques soient identiques aux propriétés chimiques. C'est pourquoi Cummins propose d'ailleurs de substituer le langage de l'instantiation au langage de l'identité.

De même, les propriétés cognitives peuvent être instantiées par des systèmes physiques différents (artefacts ou naturels) sans que les propriétés cognitives soient identiques à des propriétés neuronales, ou électriques, ou mécaniques. Les capacités cognitives constitueraient ainsi un domaine d'étude autonome quant à la neurologie.⁵¹

La stratégie d'analyse des systèmes, d'une théorie des propriétés, consiste donc soit (i) à analyser le système (analyse compositionnelle) ou (ii) à analyser les propriétés (analyse fonctionnelle)⁵². L'analyse des capacités ou des propriétés constitue seulement une

⁵¹ Nous reviendrons sur cette question de l'autonomie des capacités cognitives, puisqu'elle est centrale à la constitution d'une psychologie scientifique autonome.

⁵² Cummins établit en effet la distinction suivante: l'analyse d'un système est appelée analyse compositionnelle, différente de l'analyse de propriétés qui sera appelée analyse fonctionnelle lorsque la propriété est dispositionnelle et analyse de propriété lorsque la propriété n'est pas dispositionnelle. En ce qui concerne cette distinction, nous serions plutôt d'accord avec la critique suivante : "Trivial untidinesses block the way, e.g. first calling systems analysis compositional analysis and then calling it componential analysis, while throughout continuing to use "analysis of systems"." (C.A. Hooker (1986). Books review: *Philosophical Books*, (32,3), p. 225-226)

première étape à être complétée en montrant comment les capacités ou propriétés analysées sont instantiées en S.

Cette première étape est une analyse des sous-fonctions de la capacité C du système S. Les dispositions sont ainsi analysées en un ensemble de dispositions plus élémentaires. Cette analyse a quatre variétés : (i) morphologique (les fonctions analysantes n'interagissent pas de façon théoriquement significative); (ii) systématique (les fonctions interagissent); (iii) interprétative (l'analyse spécifie des fonctions analysantes dans un vocabulaire autorisant une interprétation symbolique); (iv) descriptive (description des entrées et sorties pertinentes). Cette classification est liée au fait que les contraintes de l'instantiation sont différentes dans chacun des cas.

Etant donné cette classification, il s'ensuit que les variantes systématique et interprétative constituent la stratégie propre à expliquer une capacité complexe dont les conditions et manifestations sont spécifiées via leur interprétation sémantique, les manifestations doivent pouvoir être interprétées comme ce qui représente le résultat de ce qui est représenté à l'entrée, c'est-à-dire les capacités de traitement d'information, puisqu'un traiteur d'information est un manipulateur de symboles et que les symboles sont distingués par le fait qu'ils sont analysables par une interprétation sémantique systématique.

Une analyse de système est complète lorsque le programme spécifiant les propriétés du dit système est instantié, c'est-à-dire lorsque nous pouvons montrer comment le programme est exécuté par le système dont les capacités sont expliquées.

Cummins distingue donc deux sortes d'explication, à savoir l'explication par la subsomption sous des lois causales et l'explication par l'analyse du système. Le modèle classique de l'explication scientifique de la subsomption sous des lois causales explique les transitions entre les états d'un système et non pourquoi les systèmes ont les propriétés qu'ils ont, plus particulièrement les capacités ou dispositions. L'explication des propriétés d'un système requiert une structure explicative différente fournie par l'analyse du système. Les explications de nature psychologique, du moins les explications en termes de traitement d'information de la psychologie cognitive sont des instances d'analyse interprétative, systématique.

Cummins définira une capacité cognitive comme une capacité de traitement d'information, caractérisable inférentiellement au sens où les lois de transition spécifiant une capacité cognitive sont des lois d'inférence. Cette première condition est assortie d'une deuxième selon laquelle l'exercice d'une capacité cognitive est dit "intelligent" seulement si la production de manifestations implique un "choix informé". Bien qu'il admette ne pas trop savoir à quoi réfère ce "choix", il soutient qu'il est lié à la cogitation.

Je ne suis pas du tout certain de la façon dont il faut caractériser les choix informés, mais je suis du moins certain que la baroque grille ADN n'en fait pas, et que c'est pour cette raison qu'elle semble stupide. Elle *connaît si l'on veut, mais il ne s'agit pas d'une *connaissance intelligente parce qu'il n'y a pas *cogitation: il ne peut y avoir connaissance intelligente sans *cogitation, et en conséquence pas de *connaissance intéressante - pas de *connaissance digne de ce nom - sans *cognition. (*Op.cit.*, p. 57)

Cette deuxième condition a pour conséquence importante que les capacités cognitives intéressantes ne sont donc pas explicables via l'instantiation. Mais aussi que des stratégies

de "bottom-up" en psychologie cognitive, c'est-à-dire des stratégies qui procèdent en présumant un système non programmé et non informé n'ont aucune chance sérieuse de générer des instantiations de capacités cognitives. Ce qui, en d'autres termes, signifie que Cummins adopte aussi une certaine forme d'innéisme (ou d'inscriptionnisme) quant à l'implémentation biologique des capacités cognitives humaines.⁵³

2.3 Arguments spécifiques de la psychologie cognitive contre le réductionnisme

Le programme de l'unification des sciences exprime une prétention épistémologique, la prétention que les explications des sciences spéciales sont réductibles aux explications physiques. Or, il semblerait que la réduction de la psychologie ne se fera qu'aux dépens de son pouvoir explicatif. Ce pouvoir explicatif est lié au rôle que les expressions intentionnelles jouent dans les théories psychologiques. Le problème, pour une théorie psychologique qui se veut scientifique, est de savoir, comment rendre compte en termes scientifiques des phénomènes intentionnels propres à l'agir humain. L'acceptation de la caractéristique intentionnelle constitue un défi, car les seules stratégies conceptuelles alternatives, une fois que l'on admet l'intentionnalité comme réelle et irréductible, sont: (i)

⁵³ Nous reviendrons sur cette question de l'innéisme dans la conclusion de ce chapitre. En fait la psychologie cognitive présume un certain innéisme des capacités cognitives, ce qui a pour conséquence de remettre en cause l'autonomie qu'elle revendique quant aux sciences physiques plus fondamentales.

ou bien qu'il ne peut y avoir aucune science des phénomènes psychologiques ou sociaux ou culturels, (ii) ou bien que si la psychologie et les disciplines culturelles sont des sciences, de telles sciences ne peuvent se conformer au programme de l'unification des sciences.

Le débat est directement lié à la question de savoir si les explications de la psychologie du sens commun, du moins de la façon dont certains auteurs interprètent la nature et le rôle de ces explications⁵⁴, peuvent être intégrées à une psychologie scientifique autonome ou si elles doivent en être éliminées. Nous rappelons qu'il y a au moins trois positions⁵⁵ différentes sur cette question de l'intégration de la psychologie du sens commun à une psychologie scientifique autonome: (i) certains psychologues cognitifs, dont Fodor est le principal représentant, soutiennent qu'on doit l'intégrer à la constitution d'une psychologie scientifique autonome; (ii) certains autres (Stich) affirment qu'une véritable

⁵⁴ Les chapitres trois et quatre de cette thèse seront consacrés à une analyse détaillée de l'interprétation que l'on donne de la psychologie du sens commun. Interprétation qui nous semble avoir été faussée dans le but soit d'intégrer ou d'éliminer cette théorie dans la constitution d'une psychologie scientifique autonome. Cette mésinterprétation est sans doute aussi en partie liée à la difficulté de cerner ce qui constitue une théorie du sens commun, quelle qu'elle soit. Qu'il suffise de rappeler les deux éléments suivants: (i) le type de définitions de la psychologie du sens commun fourni dans l'introduction de cette thèse, (ii) les appels souvent contradictoires aux intuitions du sens commun (voir particulièrement D.C. Dennett(1987), J.A. Fodor(1987), S. Stich(1984) qui s'objectent les uns et les autres quant à l'appel aux intuitions du sens commun).

⁵⁵ En omettant le fait que certains auteurs sont même parfois ambigus quant à leur position. L'ambiguïté de la position de Fodor a été mentionnée par Stich (1984) et reconnue, semble-t-il par Fodor lui-même. Dennett (1987), quant à lui, utilise tout un chapitre pour clarifier sa position contre les différentes attaques qui lui avaient été faites quant à l'ambiguïté de sa position et termine en indiquant qu'il n'est effectivement pas toujours facile de savoir exactement ce qu'un auteur défend.

psychologie scientifique autonome ne peut en tenir compte; (iii) d'autres (Dennett), enfin, reconnaissent qu'on ne peut pas ne pas en tenir compte, mais qu'alors elle n'a qu'un rôle "instrumental" et doit absolument être complétée par une psychologie de niveau sub-personnel.

Ceux qui considèrent qu'on doit intégrer les explications de la psychologie du sens commun à la psychologie scientifique soutiennent que la psychologie scientifique a un statut particulier non réductible au programme de l'unification des sciences, ils doivent donc montrer en quoi cette psychologie est scientifique. Ceux qui, par contre, considèrent qu'on ne peut intégrer les explications du sens commun à une véritable psychologie scientifique autonome doivent alors pouvoir dire comment leurs explications rendent compte de l'agir humain et en quoi la psychologie scientifique qu'ils visent à construire diffère alors de la neurologie. Finalement, ceux qui maintiennent deux types de psychologie, dont l'une ne serait qu'instrumentale, doivent pouvoir expliquer le statut de l'une et l'autre ainsi que les rapports qu'elles entretiennent entre elles.

Les trois stratégies reposent sur un modèle scientifique particulier, le modèle des sciences physiques. Or, les tenants de la psychologie cognitive qui se veut une psychologie scientifique autonome considèrent qu'il peut y avoir une science des phénomènes psychologiques mais que cette science a un statut particulier, irréductible au modèle scientifique classique. Pour comprendre ce modèle scientifique et l'autonomie revendiquée par la psychologie cognitive, il nous faudra donc présenter les présupposés scientifiques pertinents à notre propos.

Nous considérerons deux présupposés scientifiques, qui ont un lien direct à la constitution d'une psychologie scientifique autonome. Ces deux présupposés scientifiques sont les suivants: (i) la condition de formalité, à laquelle doit se conformer la psychologie scientifique et (ii) la supervénience selon laquelle les propriétés psychologiques sont "déterminées" par les propriétés physiques.

La condition de formalité est la thèse selon laquelle les états psychologiques doivent être individués sans égard à leur évaluation sémantique, cette condition serait nécessaire pour obtenir une véritable science des états psychologiques. Cette condition découle du solipsisme méthodologique tel que formulé par Putnam (1975), selon lequel:

Le solipsisme méthodologique est le postulat selon lequel aucun état psychologique ne présuppose l'existence d'un individu autre que le sujet auquel cet état est attribué. (p. 220)

Le solipsisme méthodologique presuppose qu'un état psychologique doit pouvoir être identifié d'une façon interne, en vertu de la forme, en conséquence sans égard à son contenu sémantique, dans la mesure où ce contenu est justement relationnel.

La notion de supervénience a été traditionnellement associée à la philosophie morale⁵⁶, pour laquelle il s'agissait de concilier le fait que les propriétés morales dépendent de caractéristiques factuelles mais que les propriétés morales ne sont pas définissables en termes de propriétés naturelles. Les propriétés morales "superviennent" donc sur les propriétés descriptives ou naturelles. L'objectif principal de la "supervénience"

⁵⁶ Voir l'article de J. Kim (1978) "Supervenience and Nomological Incommensurables", in American Philosophical Quarterly, 15 (2), 149-156.

consiste donc à obtenir une relation de dépendance ou de détermination entre deux familles de propriétés sans qu'il y ait de lien une à une des propriétés entre les deux familles.

La notion de supervénience appliquée en psychologie est ainsi définie:

Bien que la position que je décris nie l'existence de lois psychophysiques, elle est cohérente avec l'idée que les caractéristiques mentales dépendent de... ou superviennent sur les caractéristiques physiques. Une telle supervénience peut signifier qu'il ne peut y avoir deux événements semblables sous tous les rapports physiques mais qui diffèrent mentalement, ou encore qu'un objet ne peut différer mentalement sans différer physiquement. (D. Davidson (1970), p. 88)

Dans le passage précédent, il est question d'événement, mais il faut distinguer entre la supervénience de propriété, de type et de particulier. Nous pouvons à ce moment retenir que des états psychologiques intentionnels X superviennent sur les états neuronaux Y s'il n'y a pas de différence parmi les états de type X sans une différence correspondante parmi les états de type Y. Ils superviennent si une différence chez X équivaut à une différence chez Y. Cela signifierait que l'état psychologique intentionnel est "déterminé" par l'état neuronal.

Ces deux présupposés posent des difficultés en ce qui concerne la constitution d'une psychologie scientifique autonome et l'intégration de la psychologie du sens commun à cette psychologie scientifique. Ils sont ensemble au cœur du débat réductionniste. En fait, ce qui cause problème c'est l'idée que la caractérisation des états psychologiques intentionnels nécessite que l'on fasse appel au contenu de ces états.

2.3.1 Condition de formalité

Bon nombre de fonctionnalistes et de psychologues cognitifs s'opposent au réductionnisme sur la base du fait que les sciences spéciales, dont la psychologie, permettent des généralisations concernant les états psychologiques intentionnels, généralisations qui ne peuvent être réduites aux généralisations de la physique, sans perte de pouvoir explicatif.

Ce pouvoir explicatif des théories psychologiques concerne le fait qu'expliquer le comportement humain c'est reconnaître que les organismes humains agissent selon leurs croyances et désirs. Une véritable psychologie doit pouvoir fournir une explication des régularités comportementales: c'est-à-dire de la confiance avec laquelle les organismes intelligents peuvent interagir avec leur environnement.

Les principales objections au programme réductionniste découlent de deux sources qui ont un élément commun. Il y a d'abord la conviction que la psychologie du sens commun est fondamentalement correcte et essentiellement irréductible à la neurologie et la conviction qu'un ensemble de généralisations en psychologie scientifique sont d'une telle nature à résister à la réduction.

Les catégories de la psychologie du sens commun seraient donc fondamentalement correctes pour caractériser les états psychologiques intentionnels, les dits états étant (i) sémantiquement évaluables et (ii) ayant des pouvoirs causaux. Toute véritable psychologie doit, par conséquent, pouvoir rendre compte de ces deux caractéristiques.

Quant à la nature de ces généralisations qui résistent à une réduction à la neurologie, elle consiste dans les deux postulats suivants : (i) il est présumé que nous ne pourrions obtenir les généralisations souhaitées pour expliquer l'agir humain, sans faire appel à la notion de contenu des états psychologiques intentionnels et (ii) il est aussi présumé que ces généralisations sont liées au fait que l'agir humain est "guidé par des règles"⁵⁷. En conséquence, les généralisations de la psychologie seraient différentes des généralisations de la neurologie et les états et processus psychologiques intentionnels constituerait un domaine d'étude autonome quant à la neurologie.

L'élément commun à ces deux convictions est la conception de la représentation incorporée dans notre compréhension ordinaire des états psychologiques intentionnels et cette conception offre jusqu'à maintenant la seule voie de caractérisation des représentations. La psychologie scientifique cognitive⁵⁸, s'appuyant sur la théorie

⁵⁷ Ces deux notions, à savoir celle d'états psychologiques intentionnels caractérisés par un contenu et celle de processus logiques impliquant l'existence de règles, seront analysées plus en détail dans le chapitre suivant. En effet, il est présupposé que la psychologie du sens commun fait appel à ces deux notions, mais nous essaierons de déterminer dans quelle mesure cette interprétation de la psychologie du sens commun est "fondée".

⁵⁸ Bien qu'effectivement la psychologie cognitive ne consiste pas en un champ aussi unifié que nous le laissons paraître ici, il n'en demeure pas moins comme l'indique H. Gardner (1985) que: "...the major accomplishment of cognitive science has been the clear demonstration of the validity of positing a level of mental representation....the triumph of cognitivism has been to place talk of representation on essentially equal footing with these entrenched modes of discourse - with the neuronal level, on the one hand, and with the socio-cultural level, on the other." Mais comme il le souligne aussi: "Making the general case for representation is one thing, making it with precision and power quite another. Any number of vocabularies and conceptual frameworks have been constructed in an effort to characterize the representational level - scripts, schemas, symbols, frames, images, mental models, to name just a few....If representation is indeed the linchpin of cognitive science, it must ultimately be stated as clearly and accepted as widely as quantum theory in physics

représentationnelle déduite de la psychologie du sens commun doit donc expliquer à la fois les propriétés sémantiques et causales des états et processus intentionnels.

La théorie représentationnelle alliée à la théorie computationnelle suggère un mécanisme plausible d'interprétation de la relation entre contenu et pouvoir causal. Cette suggestion consiste à combiner le postulat de la représentation mentale avec la métaphore de l'ordinateur. L'hypothèse empirique centrale de la psychologie scientifique cognitive est que la connaissance est une computation. L'analogie de l'ordinateur permettrait de comprendre que la connaissance consiste en une computation des éléments d'informations (c'est-à-dire des représentations).

Il faut, par contre, distinguer une thèse forte et une thèse faible de ce rapprochement entre l'esprit et l'ordinateur. La thèse forte consiste à considérer qu'effectivement l'esprit humain est un système qui traite de l'information, au même titre que l'ordinateur, la différence entre les deux n'étant qu'une différence de réalisation. Une théorie psychologique ne serait alors qu'un programme. La thèse faible, qui semble davantage réaliste, consiste à considérer que l'identification de l'esprit humain à un système qui traite de l'information n'est qu'une métaphore utile. En ce sens, le programme n'est alors qu'une description métaphorique de certains aspects de la théorie psychologique et il n'est pas nécessaire qu'il soit implémenté.

or the genetic code of the biochemical sciences. Such clarity and consensus seem a long way off." (pp. 383-384)

L'intérêt des théories psychologiques computationnelles repose dans leur habileté à expliquer les principes selon lesquels des états psychologiques intentionnels causalement reliés sont aussi reliés de façon cohérente. Nous aurions accès aux relations causales entre les états psychologiques intentionnels uniquement via leurs relations de représentations. Ainsi lorsque l'on affirme que la neurologie ne pourrait obtenir les généralisations qui permettent de rendre compte du fait que les humains agissent selon leurs croyances et désirs, alors qu'une science psychologique basée sur une théorie computationnelle serait apte à le faire, c'est qu'on présume que le système physique sous analyse produit des régularités qui doivent être expliquées en tant que "guidées par des règles".

La psychologie scientifique autonome présume donc que la psychologie du sens commun, essentiellement correcte, explique les régularités du comportement humain, en faisant appel à la notion de contenu des états psychologiques intentionnels et aux inférences logiques entre les dits états et ce, parce que les états psychologiques intentionnels ont la caractéristique d'être sémantiquement évaluables.

Nous allons pour l'instant nous attarder sur les difficultés rencontrées par ces deux postulats. Il y a en fait trois problèmes généraux en ce qui concerne l'appel au contenu. L'un de ces problèmes concerne le fait qu'il n'y a pas consensus quant à la nécessité, ou même à la possibilité, d'y faire appel. Un deuxième problème concerne le fait que l'on ne puisse déterminer comment le contenu est lié au monde. Un troisième problème concerne la description soit sémantique, syntaxique, ou neurologique, possible de l'état psychologique intentionnel avec contenu.

La difficulté majeure de la représentation est celle de savoir comment les éléments des systèmes de représentations sont interprétés sémantiquement. Dans la mesure où le sens et la référence ont affaire à ce qui est le cas dans le monde, il nous faut expliquer ce qui relie les représentations internes au monde.

Nous sommes confrontés ici au débat entre psychologie naturaliste, dont la filière remonte à Gibson, et la psychologie rationaliste, dont la filière remonte à Descartes. En effet, comme nous l'avions indiqué dans le premier chapitre, une psychologie naturaliste prétend que le "comment du monde" fait une différence quant aux états psychologiques intentionnels, alors qu'une psychologie rationaliste soutient qu'on ne peut tenir compte du "comment du monde". La condition de formalité implique que la véritable science ne peut tenir compte des propriétés sémantiques du contenu de représentation. Et tout l'enjeu d'une véritable psychologie scientifique autonome repose sur cette question du "comment du monde".

Dennett (1987), par exemple, soutient qu'il n'y a aucune façon de rendre compte des propriétés sémantiques par une micro-réduction et que dire que la seule psychologie possible est une psychologie scientifique autonome qui ne tienne pas compte du monde externe et de ses relations à la machinerie interne n'est pas de la psychologie, parce que les propriétés sémantiques essentielles à la véritable explication psychologique sont liées à l'état du monde.

Fodor (1981), dont la position a été ambiguë jusqu'à récemment⁵⁹ sur cette question de l'appel aux propriétés sémantiques, défendait la contre argumentation suivante à une psychologie naturaliste: (i) les propriétés sémantiques seraient fixées par des relations causales entre organisme et environnement; (ii) la psychologie naturaliste (qui rejette le point de vue du solipsisme méthodologique) propose d'établir une théorie scientifique des dites relations; (iii) cette théorie devrait alors indiquer en quoi consistent les généralisations des états psychologiques intentionnels et des entités environnementales; (iv) mais, pour obtenir ces généralisations, le naturaliste devrait avoir "a canonical way" de justifier ces dernières, ce qui en ferait des généralisations nomologiques. (v) Or, pour obtenir ces généralisations nomologiques, il faudrait attendre la fin de toutes les sciences qui étudient ces entités environnementales. En conséquence, une psychologie naturaliste serait impossible⁶⁰. Fodor termine cette argumentation sur le solipsisme méthodologique et ce qu'il implique pour la possibilité d'une psychologie naturaliste, en indiquant :

Mon point de vue n'est évidemmmnt pas que le solipsisme est vrai; mais seulement que la vérité, la référence et les autres notions sémantiques ne sont pas des catégories psychologiques. Elles sont des modes du Dasein. Je ne sais pas ce qu'est le Dasein, mais je suis certain qu'il y en a plein tout

⁵⁹ Nous avons eu le plaisir de constater que cette ambiguïté avait été observée par Stich (1984) et qu'il en avait même discuté avec Fodor qui acquiesçait au fait qu'il y avait "a systematic ambiguity in his talk about content" (note p. 191), ce qui rend assez difficile de savoir dans quelle mesure il considère qu'une psychologie scientifique doit faire appel à la notion de contenu des états psychologiques. Sa position s'est quelque peu clarifiée dans Psychosemantics (1987), du fait qu'il a développé une argumentation lui permettant de soutenir une conception internaliste (innéiste) du contenu : le contenu est enregistré dans la forme du particulier neuronal.

⁶⁰ Voir la critique formulée contre cette argumentation par Stich (1983) aux pages 162 et 163.

autour, et je suis certain que vous et moi et Cincinnati nous l'avons. Que peut-on espérer de plus ? (p. 253) ⁶¹

La théorie computationnelle, qui vise à maintenir les caractéristiques de la psychologie du sens commun, doit donc trouver un moyen de préserver la condition de formalité en la liant à la possibilité d'évaluation sémantique. Il s'agit de lier les propriétés causales d'un symbole avec ses propriétés sémantiques via sa syntaxe. Nous pouvons donc construire des machines ayant les propriétés suivantes: les opérations de la machine consistent entièrement en séquences d'inscriptions de symboles; en exécutant ces opérations, la machine est sensible seulement aux propriétés syntaxiques des symboles, et les opérations que la machine exécute sont entièrement limitées à altérer leur forme. De même, les processus psychologiques intentionnels seraient des séquences causales d'occurrences singulières⁶² de représentations mentales.

Mais la question demeure de savoir ce qu'est une représentation et quelles sont ses conditions d'évaluation sémantique. Nous ne savons pas comment les états psychologiques intentionnels ont un contenu et plusieurs scientifiques attendent paradoxalement une théorie non représentationnelle de la représentation. Il semble que, pour l'instant, la théorie des attitudes propositionnelles présumée par la psychologie du sens commun soit la seule théorie

⁶¹ Nous discuterons dans les deux chapitres suivants la problématique des théories de la signification, théories pour la plupart insatisfaisantes et sans aucun doute mal comprises dans leurs relations à la psychologie du sens commun (cf. plus particulièrement Baker,G.P., Hacker, P.M.S. (1984 b.)). Compte tenu de ces mésinterprétations, il est sans doute difficile de comprendre ce que peut signifier la remarque voulant que les propriétés sémantiques "ne soient pas des catégories psychologiques mais des modes du Dasein". D'autant plus difficile à comprendre lorsqu'elle provient d'un ardent défenseur de la psychologie du sens commun.

⁶² Traduction de "tokening".

que nous ayions.⁶³ Cette théorie considère les verbes des attitudes propositionnelles comme exprimant des relations entre des organismes et des formules. Il y aurait donc des représentations internes qui sont des formules d'un langage interne et sont aussi les objets immédiats des attitudes propositionnelles. Le principal et le plus ardent défenseur en est Fodor dont la thèse du langage de la pensée (Mentalais) qu'il propose, est à l'effet que les représentations mentales sont des formules d'un langage de la pensée. Cette théorie soutient que les états psychologiques intentionnels qui ont un contenu ont aussi une structure syntaxique - une structure constituante - appropriée au contenu qu'ils ont. Les états intentionnels seraient donc des entités structurées. La structure syntaxique des états psychologiques intentionnels est corollaire à la structure sémantique des objets intentionnels.

Ces formules internes ne doivent pas être fusionnées, sinon nous perdons le pouvoir explicatif des théories computationnelles. Or, la réduction de la psychologie à la neurologie impliquerait l'altération de la syntaxe des formules réduites et l'effet de telles altérations serait typiquement la fusion des expressions qui spécifient les objets des attitudes propositionnelles.

Pour éviter cette perte, il est donc requis: (i) que les processus computationnels des particuliers soient des processus de particuliers neurologiques (emmagasinier une formule

⁶³ Dans le chapitre 5, de The Intentional Stance (1987), D. C. Dennett, passe en revue toutes les difficultés rencontrées par la théorie des attitudes propositionnelles pour montrer que les "réalistes" qui prétendent pouvoir assigner un contenu de croyances sont, sinon dans l'erreur, du moins aux prises avec de sérieux problèmes. Il termine, par contre, en indiquant que la théorie computationnelle qui fait appel aux représentations est pour l'instant la seule voie disponible, mais que si nous avions une alternative, il est plus que probable que cette théorie serait discréditée.

est un processus neurologique); (ii) que les particuliers de représentations internes soient des particuliers d'états neurologiques (un particulier de représentation interne est une configuration neurologique au sens où ce particulier est une configuration de marques d'encre sur cette page), et (iii) que les noms canoniques des formules internes (leur description structurale) soient spécifiables dans le vocabulaire de la neurologie. La neurologie ne pourrait donc réduire la psychologie à moins que les descriptions neurologiques déterminent le contenu des formules internes. Mais c'est une conception qui résiste à la réduction, et les généralisations concernant les représentations ne seront pas réductibles aux généralisations de la neurologie⁶⁴.

La psychologie scientifique autonome s'oppose donc à une réduction de la psychologie à la neurologie sur la base du fait que cette dernière ne pourrait obtenir les généralisations qui permettent d'expliquer le comportement humain. Ces généralisations ne peuvent être obtenues sans faire appel à la notion de contenu des états psychologiques intentionnels. Afin de préserver les propriétés sémantiques des états intentionnels, reconnus par la psychologie du sens commun, la psychologie scientifique analyse les représentations mentales comme des computations. Les représentations sont des propositions computées selon les règles logiques.

Ce qui est contesté dans cette argumentation par les partisans du réductionnisme c'est la possibilité de construire une véritable science en tenant compte du contenu des états

⁶⁴ Nous voyons là qu'il s'agit de raisons plus qu'informelles de croire que d'importantes généralisations ne peuvent être exprimées sous une description neurologique mais peuvent l'être sous une description cognitive.

intentionnels. P.S. Churchland (1986) dira que ce qui est défendu par les opposants au réductionnisme c'est davantage la théorie des attitudes propositionnelles qu'une véritable psychologie scientifique. Or, la théorie des attitudes propositionnelles ne fait pas consensus parmi les psychologues cognitifs et présente un certain nombre de difficultés que nous examinerons plus en détail dans le chapitre suivant. Certains psychologues cognitifs présument aussi que nous ne pourrons obtenir une psychologie scientifique qu'en faisant appel à la syntaxe et non à la sémantique. Ce qui est en jeu, c'est donc la notion de contenu, plus précisément la conception internaliste opposée à la conception externaliste du contenu.

La théorie d'un langage de la pensée qui vise à préserver les caractéristiques des attitudes propositionnelles, est elle aussi contestée sur la base de différents arguments. D.C. Dennett entreprend de montrer dans Brainstorms, au chapitre intitulé "Brain Writing and Mind Reading", les difficultés auxquelles nous serions confrontés si nous adoptions l'hypothèse d'une inscription neurologique des représentations. Il élaborera donc une théorie grossière d'écriture dans le cerveau afin de montrer ce qu'implique une telle théorie. Cette théorie serait soumise aux conditions suivantes: (i) le système de représentations devrait avoir une grammaire générative; (ii) les différences et similitudes syntaxiques du langage devraient se retrouver dans des différences et similitudes physiques du cerveau; (iii) les particuliers neurologiques devraient être physiquement saillants; (iv) l'ensemble des représentations devrait être biographiquement cohérent; (v) il devrait y avoir un lecteur ou un mécanisme de lecture, (vi) l'ensemble des croyances devrait être consistant. Chacune

de ces conditions présente des difficultés et l'ensemble nous permet d'affirmer qu'il est peu probable qu'une théorie qui présume une lecture neurologique des représentations mentales puisse être confirmée et même qu'elle présente une hypothèse empirique intéressante.

Selon Fodor, ce qui doit être expliqué à propos des attitudes propositionnelles c'est qu'elles ont des conditions d'évaluation sémantique. Il propose donc de générer les conditions de l'évaluation sémantique en fixant un contexte pour l'occurrence singulière de certains symboles, symboles qui ensemble constituent un système de représentations mentales. On fixe le contexte en donnant une interprétation du vocabulaire primitif non logique auquel les symboles appartiennent. Il serait plausible que l'interprétation des symboles du langage mental soit déterminée par certaines de leurs relations causales. Ce vocabulaire primitif non logique serait inné pour les deux raisons suivantes: (i) l'acceptation de certaines formes d'explication intentionnelle semble être un universel culturel et (ii) du moins dans notre culture, une bonne part de l'appareillage de l'explication mentaliste est apparemment opérante très tôt. Or, ces deux raisons sont loin d'être suffisantes pour déterminer une position innéiste qui, par ailleurs, pose problème. Nous verrons dans les chapitres suivants que la première condition ne préjuge en rien de l'innéisme d'un langage de la pensée, et que la deuxième condition est loin d'être acceptée par la communauté scientifique. La remise en cause du système spéculatif de Chomsky⁶⁵ offre une contre-argumentation dont il nous faut tenir compte.

⁶⁵ Critique que nous aborderons dans le chapitre quatre en rapport à la notion de règles.

2.3.2 Supervénience

Le deuxième présupposé scientifique important quant au statut d'une psychologie scientifique autonome est celui de la supervénience. Comme nous l'indiquions précédemment, l'objectif principal visé par l'idée de supervénience est de fournir une réponse au présupposé métaphysique de l'unité de la science basée sur une réduction progressive, ultimement à la physique et ce, en éliminant les difficultés rencontrées par les différentes théories d'identité visant à réduire l'intentionnel au physique. Il s'agirait plutôt d'une stratégie (Dretske 1982) visant à expliquer comment des systèmes physiques peuvent occuper des états intentionnels et comment ceux-ci peuvent être analysés en termes non intentionnels. L'objectif central de la notion de supervénience est donc d'obtenir une relation de dépendance ou de "détermination" entre deux familles de propriétés sans avoir de lien une à une des propriétés entre les deux familles.

Les états psychologiques intentionnels sont "nomologiquement incommensurables" aux propriétés physiques, ce qui affecte la possibilité d'une réduction psychophysique. D'une part, il semble que nous ne puissions éliminer les états psychologiques intentionnels et, d'autre part, il semble ne pas y avoir de corrélations psycho-physiques, comment alors rendre compte de la dépendance de l'intentionnel par rapport au physique?

Selon l'argumentation de Davidson (1970), (i) des événements mentaux entretiennent des relations causales aux événements physiques; (ii) les relations causales doivent instantier

des lois, or (iii) il n'y a pas de lois psychophysiques, donc les relations causales instantient des lois purement physiques. Ce qui implique que les événements mentaux doivent avoir des descriptions physiques, sous lesquelles ils entrent dans des régularités nomologiques.

Or la notion de supervénience offre la "détermination" physique sans réduction, puisque la supervénience est une relation entre deux particuliers ou types ou propriétés. Mais de quelle nature est cette relation ?

Il y a deux éléments importants à cette notion de supervénience: ce que nous appellerons la supervénience des particuliers et la supervénience des types⁶⁶. Nous considérerons d'abord la supervénience des particuliers.

La supervénience des particuliers est liée au problème de l'individuation du contenu des attitudes propositionnelles. On présume généralement que le sens commun individue les attitudes propositionnelles selon leurs propriétés relationnelles⁶⁷, c'est-à-dire en tenant compte du fait que le contenu est individué par sa référence dans le monde. Le contenu

⁶⁶ J. Haugeland (1982) cerne le problème de la façon suivante: "Davidson calls his position anomalous monism - "monism" because it entails that every event is a physical event; but "anomalous" because it entails that no strict laws can be framed in mental terminology. The idea is that, although mental event predicates and physical event predicates range over the same domain of events, the extensions of the former are so gerrymandered with respect to those of the latter, that no strict generalisations can be expressed in terms of them. Essentially the same view is also often called token identity theory, in contrast to the older type identity theory: the claim is that each separate, particular mental event ("token") that actually occurs is numerically identical to some particular physical event (token); but the "kinds" or "types" intended by mental event predicates are not nomologically or necessarily equivalent to any kinds or types intended by physical event predicates." (p. 93-94)

⁶⁷ Nous verrons au chapitre suivant la critique formulée par S. Stich (1984) concernant l'individuation relationnelle des contenus de croyances.

de ma croyance "qu'il y a du café dans ma tasse" est individué par "ce de quoi" est constitué le café dans ce monde. Les attitudes propositionnelles telles que le sens commun les comprend ne superviennent donc pas sur les états cérébraux. En effet, le sens commun viole la supervénience, parce que sa taxonomie est la suivante: (i) il individue les attitudes relationnellement et assume ainsi une notion non individualiste du contenu, (la notion individualiste du contenu implique que le contenu soit individué non relationnellement ou encore ce que certains appellent une notion "étroite"); (ii) par contre, il individue les états cérébraux non relationnellement, par conséquent (iii) il viole la supervénience.

Or, il semblerait que le cerveau est syntaxique et non sémantique, c'est-à-dire qu'il passe d'un état à l'autre uniquement en vertu de la forme des particuliers neuronaux. Ce qui signifie que l'individuation relationnelle du contenu de la psychologie du sens commun ne répond pas au deuxième présupposé d'une véritable science.

Le psychologue, entendons scientifique, par contre, individue les attitudes non relationnellement ("étroitement"), préservant ainsi la supervénience. La taxonomie psychologique est la suivante: (i) le psychologue individue les attitudes non relationnellement et assume ainsi une notion "étroite" du contenu, c'est-à-dire qu'il individue les attitudes en vertu de leur pouvoir causal; de même (ii) il individue les états cérébraux non relationnellement, par conséquent (iii) il préserve la supervénience. Pour répondre au présupposé scientifique de la supervénience, la psychologie doit donc assumer

une notion "étroite"⁶⁸ de contenu, au sens où elle ne peut individuer les états psychologiques en tenant compte des propriétés relationnelles de la notion de contenu.

Mais la question est de savoir pourquoi en science l'individuation doit être individualiste, c'est-à-dire non relationnelle. Fodor propose de distinguer le solipsisme méthodologique de l'individualisme méthodologique: cette deuxième thèse est à l'effet que les états psychologiques sont individués eu égard à leur pouvoir causal. Cette proposition lui permet alors d'affirmer que l'individualisme méthodologique n'empêche pas l'individuation relationnelle des états intentionnels. L'individualisme méthodologique prétend simplement qu'aucune propriété des états psychologiques intentionnels, relationnelle ou autre, ne peut compter taxonomiquement, à moins qu'elle n'affecte son pouvoir causal. Ce qui permet à Fodor de soutenir cette affirmation est que, selon lui, toute altération de contenu doit se révéler dans une altération de forme, donc dans une modification du pouvoir causal. Le cerveau serait donc effectivement syntaxique, au sens où les opérations visent à altérer la forme, mais la forme identifie le contenu si les représentations sont des particuliers neuronaux. Ce qui permet d'affirmer que nous pourrions obtenir un réductionnisme des particuliers, dans la mesure où la thèse de corrélation entre la forme syntaxique du contenu des états intentionnels et les propriétés sémantiques du contenu des

⁶⁸ Notion que nous appellerons internaliste en opposition à la conception externaliste du sens commun.

états intentionnels est vraie. Ce qui a pour conséquence que nous adoptions une conception internaliste⁶⁹ du contenu et la théorie d'identité des particuliers.

La détermination de l'intentionnel par le physique dont la supervénience vise à rendre compte présume donc une relation d'identité entre les particuliers, du moins au sens de Fodor et de Davidson. Or, comme nous l'avons indiqué précédemment la théorie d'identité des particuliers est fausse. La prémisse étant fausse, elle nous force à douter d'une possible supervénience des particuliers.

En ce qui concerne maintenant la supervénience de type qui constitue en fait le véritable enjeu de la psychologie cognitive, puisque celle-ci ne vise pas tant à rendre compte des croyances individuelles (particuliers) que des capacités (types) à les avoir, elle est liée au postulat des niveaux d'organisation de la psychologie cognitive.

On présume généralement trois niveaux d'analyse, à savoir (i) un niveau sémantique (ou intentionnel) (ii) un niveau syntaxique (ou du modèle) et (iii) un niveau mécanique (ou physique)⁷⁰ soit respectivement: le niveau du contenu, le niveau de l'algorithme et le niveau de la réalisation structurale.

⁶⁹ Fodor maintient sa position concernant l'individuation "étroite" et la supervénience, dans le dernier article de "the Journal of Philosophy", janvier 1991 : "A Modal Argument for Narrow Content", (pp.5-25).

⁷⁰ Nous avons tenté de faire ici le rapprochement entre les différentes appellations proposées par P.S. Churchland, D.C. Dennett (intentional stance, design stance et physical stance) et Z.W. Pylyshyn. Il faut noter que nous traduisons "design stance" par "niveau du modèle" que nous jugeons plus approprié que "construction" et "plan" proposés dans la traduction française de The Intentional Stance (1990).

Or, selon les psychologues cognitifs, le niveau sémantique de description est requis pour répondre à des questions concernant l'apprentissage, la résolution de problèmes et autres capacités cognitives. Le niveau sémantique ou intentionnel serait nécessaire dans le cas de l'agir humain pour rendre compte de l'existence de certaines contraintes dont la première est le fait que l'être humain est rationnel, c'est-à-dire qu'il agit en évaluant, selon des règles logiques, l'information fournie par l'environnement intérieur et extérieur. Ce qui signifie que l'on privilie une stratégie "top-down" pour rendre compte des capacités cognitives.⁷¹

Mais cette présomption de la rationalité humaine est pratiquement une question de principe car, en fait, elle présume une position d'optimalité dans le cas de la machine humaine, et ce, sans que nous sachions réellement comment cette machine fonctionne. Seule la neurobiologie pourrait nous apprendre son fonctionnement, puisque pour savoir comment elle fonctionne nous devrions nous en tenir à l'aspect architectural de cet

⁷¹ Selon Margolis (1984), Dennett (1978) et Fodor privilégient ce type de stratégie. " They favor (quite reasonably) a "top-down" rather than a "bottom-up" strategy in psychology, that is, a "... strategy that begins with a more abstract decomposition of the highest levels of psychological organization, and hopes to analyze these into more and more detailed smaller systems or processes until finally one arrives at elements familiar to the biologists [as opposed to a]...strategy that starts with some basic and well-defined unit or theoretical atom for psychology, and builds these atoms into molecules and larger aggregates that can account for the complex phenomena we all observe." (p. 73) Il nous semble que tous les cognitivistes qui souhaitent intégrer l'analyse de la psychologie du sens commun privilégient ce type de stratégie.

organisme. La neurologie est la science qui s'occupe fondamentalement du niveau mécanique d'ingénierie de la machine humaine.

Mais justement, les capacités cognitives peuvent être réalisées dans de nombreux matériaux, et tout semble indiquer que ce seul aspect de l'architecture, de la structure ou du modèle (comme il nous plaira de l'appeler), est insuffisant à rendre compte des particularités de l'organisme humain. Selon l'argument de la "réalisation multiple" déjà rencontré, il est en effet peu probable que tout type intentionnel corresponde à un type physique parce que des généralisations intéressantes peuvent être obtenues pour des classes d'événements pour lesquelles les descriptions physiques n'ont rien en commun.

L'objection fondamentale à l'argument de la réalisation multiple concerne le fait de savoir à partir de quand le biologique n'a plus d'importance. Mis à part les arguments très généraux concernant les données empiriques les plus évidentes; à savoir que nos états et processus intentionnels sont des états et processus de nos cerveaux, que le système nerveux humain a évolué de systèmes nerveux plus simples et que, de plus le cerveau est tout de même de loin le traiteur d'informations le plus sophistiqué pour l'étude, il est en effet difficile de faire abstraction du fait que les capacités cognitives humaines sont tout de même liées à une organisation physique précise.

Mais malgré cette difficulté, il nous faut aussi reconnaître qu'effectivement les explications structurales de la neurologie peuvent difficilement rendre compte des particularités du comportement intentionnel.

En fait, les types cognitifs n'obéissent pas à la supervénience parce qu'ils échouent à se modeler aux classes sous-jacentes de type à type. La stratégie globale proposée consiste donc à réduire cette multiplicité de relations.

L'une des stratégies proposées consiste à réorienter l'attention vers une analyse qui procède par les niveaux inférieurs. La multiplicité des relations type-type serait due au fait que nous allons de haut en bas, et qu'adopter une stratégie de bas en haut nous permettrait de résoudre le problème de la supervénience de type. C'est dans le but de tenir compte de ces difficultés que Dennett propose de distinguer globalement deux types de psychologie.⁷²

Selon lui, la psychologie du sens commun dont il nous faut tenir compte, ne peut être réduite à la neurologie mais peut se réduire à la théorie des systèmes intentionnels que Dennett propose. Cette théorie intentionnelle est une théorie de compétence (par opposition à performance), elle s'occupe exclusivement des spécifications de performance des systèmes intentionnels tout en se taisant sur la façon dont de tels systèmes sont réalisés, elle s'occupe de prédiction et d'explication mais elle traite les réalisations individuelles des systèmes comme des boîtes noires.

C'est pourquoi cette théorie devrait être complétée par une autre dont le travail serait la découverte des contraintes sur l'architecture et les variations d'implémentation, et sur la façon dont les espèces particulières et les individus réussissent à réaliser des systèmes intentionnels. Le rôle de cette psychologie cognitive sub-personnelle serait de proposer et

⁷² Il s'agit bien de deux types de psychologie, à savoir la théorie des systèmes intentionnels et la théorie cognitive de niveau sub-personnel, puisque la théorie des systèmes intentionnels intègre les éléments explicatifs de la "théorie" du sens commun.

tester des modèles pour les activités de résolution de problèmes, d'apprentissage de concepts et autres capacités dites cognitives.

Ainsi, la psychologie du sens commun pourrait être réduite à la théorie de systèmes intentionnels et la tâche réductionniste finale serait de montrer non pas comment les termes de la théorie des systèmes intentionnels peuvent être éliminés au profit des termes physiologiques via la psychologie de niveau sub-personnel, mais l'inverse: montrer comment un système décrit en termes physiologiques peut garantir une réinterprétation de lui-même en termes de système intentionnel réalisé physiquement, c'est-à-dire montrer comment un système physique peut occuper des états psychologiques intentionnels.

Dennett (1987) présume donc qu'il devrait y avoir deux types de théories psychologiques⁷³, une théorie instrumentaliste, abstraite, holistique, idéaliste, c'est-à-dire une pure théorie des systèmes intentionnels et une autre concrète, une science micro-théorique de la réalisation de ces systèmes intentionnels, c'est-à-dire une psychologie cognitive sub-personnelle.

Mais l'un des principaux problèmes de cette stratégie c'est que, bien qu'elle nous permette d'avoir un compte rendu de la nature des structures sous-jacentes, elle multiplie

⁷³ Mais la première théorie semble être purement instrumentaliste. D.C. Dennett indiquait dans Brainstorms (1979): "So far as I can see, however, every cognitivist theory currently defended or envisaged, functionalist or not, is a theory of the sub-personal level. It is not at all clear to me, indeed, how a psychological theory - as distinct from a philosophical theory- could fail to be a sub-personal theory." Et il ajoutait en note : "...the personal level "theory" of persons is not a psychological theory". (p.153-154).

les difficultés quant à savoir ce que ces structures ont en commun et comment elles sont liées au système global ou "molaire".

Une autre stratégie proposée (P.S. Churchland (1986), J. Kim (1978))⁷⁴ pour obtenir le réductionnisme des types consiste à dire qu'en physique, la réduction ne s'applique qu'à un domaine. Ainsi, on prétend que la psychologie de l'homo sapiens serait réductible à la neurobiologie de l'homo sapiens et tout comme les affirmations concernant la température du plasma ne présument pas de la nature de la température des gaz, il est proposé de considérer que les affirmations concernant la psychologie des machines ou des martiens n'ont pas d'impact sur la psychologie humaine. Mais ce type de réduction ne rend pas compte du véritable enjeu qui est d'expliquer en quoi consiste une capacité cognitive indépendamment du fait qu'elle puisse être réalisée dans tel ou tel matériau. Nous pourrions obtenir une réduction concernant la perception, mais cela laisse de côté ce que les différents exemples concernant la perception ont en commun, ce dont les généralisations visent à rendre compte.

⁷⁴ "...reductions may be reductions relative to a domain of phenomena..." "temperature" is a predicate of thermodynamics, and as thermodynamics and molecular-theory co-evolved, the temperature of gases was found to reduce to the mean kinetic energy of the constituent molecules....Notice that what was reduced was not temperature "tout court", but temperature of a gas. The temperature of a gas is mean kinetic energy of the constituent molecules, but the temperature of a solid is something else again; the temperature of a plasma...the temperature of empty space ..is different yet again." (P.S. Churchland, (1986) p. 356).

Il nous faut donc présumer que l'analyse des capacités cognitives ne peut se réduire à une analyse structurale de type neurologique⁷⁵.

Conclusion

Si nous reconsiderons l'ambition cartésienne concernant le caractère universel de la physique en ces deux exigences: au sens de la généralité de la physique et au sens de l'unité de la science, nous pouvons maintenant admettre le premier postulat avec les réserves suivantes: une grande majorité de nos concepts sont des constructions théoriques, abstraites, qui nous permettent de définir, délimiter, cerner une réalité qui n'est dans certains cas elle-même qu'une grille conceptuelle, au sens où Wittgenstein l'indiquait dans le Tractatus:

6.341- La mécanique de Newton, par exemple, donne à la description de l'univers une forme unifiée. Représentons-nous une surface blanche couverte de taches noires irrégulières. Et nous dirons: quelle que soit l'image qui en résulte, je puis toujours en donner la description approximative qu'il me plaira, en couvrant la surface d'un filet fin adéquat à mailles carrées et dire de chaque carré qu'il est blanc ou noir. De cette manière j'aurais donné une forme unifiée à la description de la surface. Cette forme est arbitraire, car

⁷⁵ Nous serions en fait plutôt d'accord avec la conclusion de J. Haugeland (1982), concernant la question de la supervénience: "My conclusion, then, is that the individuals, or "tokens", of which our sentences are true are just as "relative" to the level of description as are the kinds or, "types", into which those sentences sort them. The world does not come metaphysically individuated, any more than it comes metaphysically categorized, prior to and independant of any specific description resources...It is only to say that the individuals we can discuss in one way of talking need not be identified with the individuals we can discuss in another way of talking, even if the latter way of talking is somehow "basic and comprehensive". That is, we need another way of accounting for the basicness and comprehensiveness of physics than the identity theory." (p.101)

j'aurais pu tout aussi bien me servir d'un filet à mailles triangulaires ou hexagonales et obtenir un résultat non moins satisfaisant... A ces différents filets correspondent différents systèmes de la description de l'univers. La mécanique détermine une forme de la description de l'univers, du fait qu'elle dit: Toutes les propositions de la description de l'univers doivent être obtenues d'une manière donnée à partir d'un nombre de propositions données - les axiomes mécanistes. Par là elle fournit les pierres pour la construction de l'édifice de la science et elle dit : quelque édifice que tu veuilles construire, il faudra que ce soit toujours d'une manière quelconque, au moyen de ces pierres-là et seulement au moyen de ces dernières.⁷⁶

Nous pouvons sans doute admettre que tout phénomène soit ultimement physique dans la mesure où nous reconnaissions aussi que le sens même de ce que nous considérons être physique ou matériel est relatif aux connaissances scientifiques contemporaines. Le développement actuel des sciences physiques nous laisse perplexe quant à savoir ce qu'est la matière et à quelles lois elle obéit. Il ne s'agit plus de science fiction mais véritablement de problématiques scientifiques réelles, empiriques.⁷⁷

Ce qui signifie donc, dans la mesure où la connaissance de la réalité est relative aux connaissances contemporaines, qu'elle est construite de grilles théoriques, explicatives.

⁷⁶ Voir aussi l'aphorisme suivant: 6.342.

⁷⁷ Nous avons fait régulièrement appel à ces difficultés à la fois dans le chapitre un et ce chapitre. Nous pouvons ajouter ici, à titre d'informations supplémentaires, les pages 35-39 de Keith Campbell (1970), dans lesquelles il est question des propriétés "non-orthodoxes" de la matière mais à la fin desquelles il conclut tout de même que "Don't dabble in mysterious oddities any more than you must" est un principe valable de méthodologie intellectuelle. Nous pourrions aussi indiquer cette "nouvelle science du chaos" qui émerge dans les milieux scientifiques américains et la reconnaissance, par les ingénieurs qui travaillent sur les implants FES, de la quasi-impossibilité, dans l'état actuel des connaissances neurologiques, de recherches empiriques sur des implants directement reliés au cerveau. L'argument principal étant "qu'il y a vraiment là beaucoup trop de bruits". Ce qui donnerait tout son sens aux propos de Wittgenstein dans l'aphorisme 608 des Fiches, sur lequel nous reviendrons, concernant le fait que "...ça procède du chaos"...

Comme Margolis (1984) le soulignait, les sciences exhibent une forte tendance interprétative, elles sont en fait liées à l'évolution historique et socio-culturelle.

En ce qui concerne le deuxième postulat quant à l'unité explicative des théories physiques, il est plus que douteux. Il nous faut rappeler les distinctions établies entre la description et l'explication d'un phénomène. La description des phénomènes qui a cours dans les théories physiques vise davantage à spécifier et justifier les propriétés des systèmes, ce qui constitue une forme d'explication mais ne recouvre pas pour autant les multiples sens de ce qui constitue l'explication du phénomène sous analyse. Il faut de même se rappeler la distinction fondamentale mentionnée par Cummins (1983) entre la vérité d'une théorie et sa force explicative. La force explicative d'une théorie tient à la fois à sa capacité de proposer des modèles dont la pertinence est par ailleurs à établir, modèles qui permettent des avenues de recherche empiriques mais aussi à sa capacité de rendre compte pragmatiquement des données d'expérience.

Dans le même sens, il faut aussi souligner que la critique formulée par Fodor en ce qui concerne la psychologie naturaliste et le fait qu'elle devrait attendre la fin de toutes les sciences pour connaître les lois nomologiques, va à l'encontre de ce qui constitue le développement scientifique. Cette critique est irréaliste au sens où le développement des différentes sciences s'opère à partir des modèles explicatifs proposés par les théories du sens commun. Le modèle théorique proposé consiste en une grille d'analyse conceptuelle qui permet un découpage de la réalité. L'absence de grille d'analyse, même défectueuse, ne peut conduire à aucun questionnement. Et cet élément est important, dans la mesure où

justement nous prétendons également que la science se développe par elle-même au détriment des théories du sens commun et de la forme de vie. Les théories scientifiques sont des constructions, des modèles d'explication fondés d'abord sur les explications du sens commun.

De plus, comme nous l'avons vu, la psychologie cognitive qui se veut une science autonome quant à la neurologie soit (i) intègre la psychologie du sens commun soit (ii) vise à l'éliminer. Si elle l'intègre elle rencontre des difficultés importantes quant à son statut scientifique. Mais si elle ne l'intègre pas, elle rencontre des difficultés quant à son autonomie par rapport à la neurologie.

Dans le premier cas, elle rencontre des difficultés quant à son statut scientifique sur la base de la condition de formalité et de la supervénience. Ces deux présupposés posent problème quant à la notion de contenu, que l'on opte pour une conception internaliste ou externaliste du contenu. Afin de répondre à ces deux présupposés scientifiques, la psychologie cognitive, en fait toutes les formes de cognitivisme, comme le mentionne Margolis, présentent une version innéiste ou inscriptionniste du contenu mais cette position innéiste soulève la question du rapport à la neurologie et presuppose une conception internaliste du contenu. Ce qui signifie d'une certaine façon que l'implémentation biologique est un déterminant fondamental des capacités cognitives et le fait que l'implémentation biologique soit un déterminant fondamental des capacités cognitives a pour conséquence de remettre en cause l'autonomie de la psychologie cognitive par rapport à la neurologie.

Dans le deuxième cas, elle répond aux présupposés scientifiques mais alors elle doit pouvoir expliquer en quoi elle n'est pas réductible à la neurologie et comment elle rend compte de la caractéristique intentionnelle de l'agir humain.

Nous pouvons maintenant considérer le problème identifié au premier chapitre de cette thèse concernant le rapport de la psychologie cognitive et de la neurologie. Le problème est celui du fait que les articulations naturelles de la connaissance, telles que définies par la psychologie scientifique à savoir la résolution de problèmes et autres mécanismes centraux, appartiennent à la partie modulaire de l'esprit, partie qui peut être traitée plus adéquatement par la neurologie.

Or, dans The Modularity of Mind, Fodor (1986) vise les deux principaux objectifs suivants: (i) considérer la possibilité de formuler une hypothèse plausible selon laquelle certains processus psychologiques sont susceptibles d'être modulaires et (ii) énumérer certaines des propriétés que les systèmes modulaires cognitifs sont susceptibles d'exhiber en vertu de leur modularité. Un système modulaire est un système dont le domaine est spécifique et dont la spécificité est innée, il est de plus associé avec des systèmes neuronaux spécifiques, et finalement computationnellement autonome. L'une des conséquences importantes de cette définition d'un système modulaire c'est que la science cognitive n'a fait aucun progrès quant à certains processus et cela est probablement dû à leur non modularité. Il n'y aurait que les systèmes modulaires cognitifs que nous aurions quelque chance de "comprendre". Faut-il entendre ici "comprendre" en termes neurologiques ?, puisque Fodor conclut en indiquant qu'il doit y avoir des mécanismes cognitifs appelés

systèmes centraux qui ne sont justement pas modulaires, parce qu'ils tiennent compte des informations livrées par l'ensemble des systèmes d'entrées. La fonction principale de ces processus centraux est la fixation des croyances.

Résumons donc l'argumentation: la psychologie scientifique revendique son autonomie par rapport à la neurologie sur la base du fait que les capacités cognitives sont autonomes, au sens où elles peuvent être réalisées de multiples façons. Mais pour être une science, la psychologie cognitive doit répondre aux deux présupposés scientifiques des sciences physiques, à savoir respectivement la condition de formalité et la supervénience. Dans ce but, elle présume une conception internaliste du contenu, ce qui implique une position innéiste. Mais cette position innéiste signifie que la question de l'implémentation biologique est fondamentale, quand bien même ce serait pour considérer le code génétique comme un programme, pour poursuivre l'analogie de l'ordinateur, ce qui signifie ultimement réduction à la neurologie.

Mais d'autre part l'élaboration de la théorie modulaire de l'esprit en neurologie de même que les récents développements sur la compréhension de la pertinence en Intelligence artificielle nous apprennent que les systèmes centraux qui sont responsables de la fixation des croyances ne sont pas modulaires ou encore ne peuvent être représentés dans la programmation. Cette position présume la possibilité d'une conception externaliste du contenu. Or cette conception externaliste a pour conséquence que la psychologie ne peut être une science, du moins pas au sens d'une science physique, puisque l'on ne peut alors satisfaire la condition de formalité.

D'où nous pouvons conclure que, qu'importe que la psychologie scientifique intègre ou non la psychologie du sens commun, elle risque la réduction mais cela du fait qu'elle interprète la psychologie du sens commun comme ayant deux postulats: (i) il y a représentation interne avec contenu; et (ii) ces représentations sont guidées-par-des-règles.

Dans la mesure où nous indiquions précédemment que la nature des généralisations souhaitées pour rendre compte de l'agir humain et qui résistent à une réduction à la neurologie, consiste dans les deux postulats suivants: (i) à savoir que nous ne pouvons obtenir ces généralisations sans faire appel à la notion de contenu des états psychologiques intentionnels et (ii) que ces généralisations sont liées au fait que l'agir humain est guidé-par-des-règles, nous devrons examiner dans le chapitre suivant les arguments plus spécifiques contre la psychologie du sens commun. Il nous faudra spécifier si la psychologie du sens commun, présume effectivement une conception de la représentation interne et la notion de règles internes.

Ce qui signifie que nous devrons aussi essayer de comprendre cette remarque de Fodor (1987) concernant le fait que "les notions sémantiques ne sont pas des catégories psychologiques mais des modes du Dasein". Car cette boutade nous semble avoir des implications fondamentales quant au statut de la psychologie scientifique qui serait une véritable psychologie, c'est-à-dire une science qui traite, entre autres, de l'agir humain.

CHAPITRE 3

CONCEPTIONS DE LA REPRESENTATION AVEC CONTENU

Introduction

Nous indiquions en conclusion du chapitre précédent que la psychologie scientifique cognitive risque d'être ultimement réduite à la neurologie dans la mesure où pour se constituer comme science elle vise à répondre aux présupposés des sciences physiques. Elle risque d'ailleurs la réduction indépendamment du fait qu'elle intègre ou non la psychologie du sens commun.

D'une part, si la psychologie scientifique intègre la psychologie du sens commun, elle risque d'être réduite aux sciences physiques dans la mesure où elle interprète les explications de la psychologie du sens commun comme des explications qui imputent (i) des représentations internes avec contenu et (ii) que ces représentations ont un pouvoir causal. D'autre part, si la psychologie scientifique n'intègre pas la psychologie du sens commun, il lui est difficile à la fois de justifier en quoi elle se distingue des sciences plus fondamentales telle la neurologie et comment elle rend compte des caractéristiques intentionnelles du comportement humain.

La question que nous devons maintenant poser est celle de savoir si cette interprétation de la psychologie du sens commun, fondée sur la théorie représentationnelle, est adéquate. Il s'agit donc essentiellement dans ce chapitre de déterminer si effectivement la psychologie du sens commun présume une conception déterminée de la représentation interne et une conception computationaliste de ces représentations.

La représentation peut être considérée à la fois comme un processus et comme un produit. La représentation en tant que processus est un acte, opposé à d'autres actes, qui consiste à représenter. Il s'agit alors de déterminer en quoi consiste ce type de relation entre l'organisme et ce qui, dans le monde, constitue l'objet pour la représentation. Par ailleurs, la représentation, en tant que produit, peut être considérée comme le contenu de cet acte qui consiste à représenter. Il faut alors pouvoir déterminer, d'une part, la relation entre l'organisme et le contenu de représentation et, d'autre part la relation entre l'objet en tant que représenté et l'objet pour la représentation.

Malgré l'entente définitionnelle identifiée au premier chapitre de cette thèse⁷⁸, les opposants du débat de l'intégration ou de l'élimination de la psychologie du sens commun à la psychologie scientifique ne s'entendent pas nécessairement sur la façon de considérer

⁷⁸ Consulter les descriptions fournies au début du chapitre un, concernant la "folk psychology". Nous pouvons aussi ajouter cette réponse de Stich (1984) à un argument voulant qu'il n'y ait pas de véritable sens du terme "théorie" qui nous permette d'affirmer que nos explications psychologiques ordinaires contiennent une théorie de l'esprit: " Our everyday use of folk psychological concepts to explain and predict the behavior of our fellows clearly presupposes some rough and ready laws which detail the dynamics of belief and desire formation and connect these states to behavior. These presupposed laws can with a bit of effort be teased out and made explicit. Collectively they surely count as a commonsense theory." (p. 212)

la psychologie du sens commun, c'est-à-dire à la fois sur ce qu'ils jugent être ses postulats de base et ce qu'ils considèrent être en accord avec la nature de son rôle explicatif.

Ces positions divergentes sont, de toute évidence, liées à l'importance que chacun des auteurs souhaite accorder à la psychologie du sens commun dans la constitution d'une psychologie scientifique et de ce que chacun considère être réalisable pour faire de la psychologie du sens commun une science tout en gardant la force explicative.

Sans entrer à ce moment dans le détail de leurs présupposés respectifs, nous pouvons, à titre d'exemple, considérer les positions de deux réputés protagonistes, D.C. Dennett (1987) et J.A. Fodor (1987), quant à la nature et au rôle de la psychologie du sens commun. Dennett, après avoir exposé sa théorie d'optimalité rationnelle, dont nous discuterons dans une section ultérieure, qualifie la psychologie du sens commun de méthode idéalisée, abstraite et instrumentaliste⁷⁹.

... idéalisée en ce qu'elle produit ses prédictions et explications en calculant dans un système normatif; elle prédit ce que nous croirons, désirerons et ferons, en déterminant ce que nous devons croire, désirer et faire....abstraite au sens où les croyances et désirs qu'elle attribue ne sont pas - du moins

⁷⁹ Voir à ce sujet l'article "Real Patterns", de Dennett (1991), dans lequel il défend sa position qu'il juge mitoyenne entre une position réaliste (à la Fodor) et une position éliminative (à la Churchland), concernant la "réalité" des croyances. Il considère que les croyances sont réelles parce qu'elles sont de bons objets abstraits qui nous permettent d'avoir un modèle de la réalité psychologique, modèle qui nous permet de prédire le comportement humain. Selon Dennett (1987) : "Folk psychology is thus instrumentalistic in a way the most ardent realist should permit: people really do have beliefs and desires, on my version of folk psychology, just the way they really have centers of gravity and the earth has an equator. Reichenbach distinguished between two sorts of referents for theoretical terms: illata - posited theoretical entities - and abstracta - calculation-bound entities or logical constructs. Beliefs and desires of folk psychology (but not all mental events and states) are abstracta." (p. 53) Voir aussi la critique de Stich (1984) à l'endroit de la position instrumentaliste de Dennett, (pp. 243-244)

n'ont pas à l'être - présumés intervenir dans un système interne capable de causer le comportement.

...elle est donc instrumentaliste de la façon dont le plus ardent réaliste le permettrait: les gens ont réellement des croyances et des désirs, selon ma conception de la psychologie du sens commun, tout comme il y a réellement des centres de gravité et que la Terre a un équateur.... (pp. 52-53)

Dennett poursuit en indiquant que cette interprétation s'oppose à une autre, tout à fait différente, dont Fodor peut être considéré comme le principal représentant. Cette interprétation considère que:

Les croyances et les désirs, tout comme les douleurs, les pensées, les sensations et d'autres épisodes sont considérés, par la psychologie du sens commun, être des états ou événements internes réels, en interaction causale et subsumés sous des lois causales. La psychologie du sens commun ne consiste pas en un calcul rationnel et idéalisé, mais plutôt en une théorie naturaliste, empirique et descriptive, qui impute des régularités causales découvertes dans l'expérience par induction. Présumer que deux personnes partagent une croyance c'est présumer qu'elles sont dans une condition interne structurellement similaire, i.e. qu'elles ont les mêmes mots du Mentalais inscrits aux endroits fonctionnellement pertinents de leurs cerveaux. (p. 53)

Ces deux positions divergentes sont évidemment liées, comme nous le disions précédemment, au rôle que chacun accorde aux concepts de la psychologie du sens commun dans la constitution d'une psychologie scientifique.

Comme l'indique Fodor (1987), principal représentant de l'intégration de la psychologie du sens commun à la psychologie scientifique⁸⁰, la théorie représentationnelle

⁸⁰ Dennett (1987) soutient que les réalistes, au sens fort du terme, c'est-à-dire ceux qui prétendent pouvoir assigner un contenu propositionnel de croyance, sont dans une position délicate. C'est que, selon lui, la théorie computationnelle qui fait appel aux représentations est peut-être pour l'instant la seule voie de caractérisation des croyances que nous ayions mais si nous disposions d'une alternative, il est plus que probable que cette théorie serait discréditée. Dennett maintient la définition de Fodor (1985) concernant ce qu'est un réaliste : (i) c'est

de l'esprit, présumément inhérente à la psychologie du sens commun, est la conjonction de deux affirmations. Ces deux affirmations concernent d'une part la nature des états psychologiques intentionnels et d'autre part la nature des processus mentaux.

La première affirmation consiste à soutenir, que les attitudes propositionnelles sont caractérisées par la relation entre un organisme et une représentation mentale et la deuxième affirmation considère les processus mentaux comme des séquences causales d'occurrences singulières de représentations mentales.

Afin de déterminer si la psychologie du sens commun présume effectivement une telle conception de la représentation interne et des inférences logiques, il nous faudra donc examiner les arguments présentés concernant la nature interne ou externe de la manière de spécifier le contenu mental ainsi que les arguments concernant les notions d'inférences logiques et de règles.

Bien que plusieurs scientifiques attendent une théorie non-linguistique de la représentation, il semble que pour l'instant la théorie des attitudes propositionnelles

quelqu'un qui maintient qu'il y a des états mentaux dont l'avènement cause le comportement (ii) et qui maintient que ces états mentaux causablement efficaces sont aussi sémantiquement évaluables. (p. 78) Il soutient ainsi être une sorte de réaliste mais pas au sens fort comme Fodor parce qu'il ne croit pas que les états internes qui causent le comportement puissent être individués fonctionnellement et qu'il est loin d'être évident, selon lui, qu'il y aura quelque chose comme des croyances brutes, p. 71

D'ailleurs, après avoir précédemment distingué deux conceptions opposées concernant la nature de la croyance, à savoir le réalisme et l'interprétationisme Dennett se présente à la fois comme un réaliste et un interprétationiste. Car "My thesis will be that while belief is a perfectly objective phenomenon, it can be discerned only from the point of view of one who adopts a certain predictive strategy, and its existence can be confirmed only by an assessment of the success of that strategy." (p. 15)

présumée par la psychologie du sens commun soit la seule que nous ayions. Or, comme nous l'avons vu précédemment, la difficulté majeure de la théorie représentationnelle est liée au fait de savoir comment une représentation est interprétée sémantiquement, c'est-à-dire ce qui relie la représentation interne au monde.

Une autre difficulté majeure liée à la notion de contenu concerne le fait que le sens commun ne semble pas avoir une notion unifiée de contenu. Le holisme de signification est l'idée que l'identité - le contenu intentionnel- d'une attitude propositionnelle est déterminée par la totalité de leurs liaisons épistémiques. Le holisme de signification semble détruire l'espoir d'une psychologie des attitudes propositionnelles, car si les gens diffèrent dans ce qu'ils considèrent être épistémiquement pertinent et si le holisme de signification individue les états intentionnels par la totalité de leurs liaisons épistémiques⁸¹, il s'ensuit que deux personnes ne pourront jamais être dans le même état intentionnel.

Ce problème est lié aux difficultés des différentes théories de la signification, dont plus particulièrement la théorie "dénotationnelle" de la signification selon laquelle avoir un contenu pour un état psychologique c'est simplement avoir une dénotation. La dénotation d'une pensée étant ce qui dans le monde fait que cette pensée est vraie. Si nous considérons le cas d'Oedipe et de ses possibles croyances, à savoir "qu'il a épousé Jocaste"

⁸¹ Voici ce que l'on doit comprendre comme une liaison épistémique: "When an intentional system takes the semantic value of P to be relevant to the semantic evaluation of Q, I shall say that P is an epistemic liaison of Q (for that system at that time)" (Fodor (1987), p. 56). Fodor poursuit en indiquant "Please note the relativization to agents and times. "Epistemic liaison" is really a psychological notion, not an epistemological one. That is, what counts isn't the objective dependancies between the semantic values of the propositions; it's what the agent supposes those dependancies to be."

ou "qu'il a épousé sa mère", du point de vue de la sémantique dénotationnelle, ces deux croyances ont le même contenu, puisqu'elles ont les mêmes conditions de vérité. Mais ce qui les distingue sémantiquement c'est qu'elles jouent des rôles très différents dans l'économie mentale d'Oedipe. Ce qui conduit plusieurs auteurs à considérer qu'il faudrait éviter le recours à la sémantique et ne s'en tenir qu'à la syntaxe, en ce qui concerne l'individuation des états psychologiques.

Compte tenu des indications esquissées précédemment, à savoir (i) l'opposition entre les conceptions instrumentaliste et réaliste des états psychologiques, opposition sur leur nature d'états internes réels ou d'entités quasi-théoriques; (ii) la difficulté de déterminer en quoi consiste la représentation et comment elle peut être interprétée sémantiquement; (iii) le problème de l'individuation des états psychologiques intentionnels quant à savoir s'il faut les individuer relationnellement ou non, c'est-à-dire par la totalité de leurs liaisons épistémiques, nous allons donc procéder de la façon suivante: dans une première section, nous examinerons les arguments présentés par S. Stich (1984) contre l'utilisation de la notion de contenu (au sens de phrase mentale) de l'état intentionnel du sens commun. Selon Stich, la notion de contenu du sens commun considérée d'une façon externaliste s'avère réfractaire à une analyse scientifique.

Dans une deuxième section, nous présenterons en opposition une conception internaliste du contenu intentionnel (Dretske 1982), conception qui peut être récupérée par les critères scientifiques.

Dans une troisième section, nous comparerons entre elles ces deux conceptions, internaliste et externaliste, du contenu intentionnel pour indiquer que toute théorie qui présume l'internalisme est confrontée au caractère indéterminé de la rationalité. Qu'il s'agisse du fonctionnalisme cognitif qui présume que l'esprit est modelé selon les règles constitutives de la pensée ou du fonctionnalisme naturel qui présume que la Nature a optimalement construit les organismes humains pour être rationnels. Toute théorie internaliste doit pouvoir rendre compte de ce qu'est la rationalité et de ce que sont les règles constitutives de la pensée, ce qui, à notre sens, relève d'un idéalisme intempérant puisque la rationalité est liée à la normativité socio-linguistique.

La rationalité est normative au sens où certaines conditions sont constitutives⁸² du champ d'application de la psychologie, ce qui signifie que ces conditions, celles de consistance⁸³ et de cohésion⁸⁴, fixent notre attribution des croyances et désirs.

Elle est socio-linguistique, au sens où la détermination de ces attributions nécessitent un accord linguistique. Nous ne pouvons comprendre ce qu'un individu dit sans

⁸² D. Davidson (1970) indique que le caractère constitutif des "règles" est aussi fondamental dans les sciences physiques qu'en psychologie: "Just as we cannot intelligibly assign a length to any object unless a comprehensive theory holds of objects of that sort, we cannot intelligibly attribute any propositional attitude to an agent except within the framework of a viable theory of his beliefs, desires, intentions and decisions". (p.221)

⁸³ "In our need to make him make sense, we will try for a theory that finds him consistent, a believer of truths, and a lover of the good (all by our own lights, it goes without saying)." (D. Davidson (1970), p. 222)

⁸⁴ "...for we make sense of particular beliefs only as they cohere with other beliefs, with preferences, with intentions, hopes, fears, expectations, and the rest". (D. Davidson (1970), p. 221)

comprendre ce qu'il croit et nous ne comprenons ce qu'il croit que dans la mesure où nous comprenons ce qu'il dit.

Davidson (1970) indique que l'idée d'agir selon une raison, implique l'idée de causalité et de rationalité, et que cette deuxième notion offre l'avantage que nous n'ayons pas à tenir compte de l'ensemble déterministe des causes mais présente en contre-partie le désavantage que l'on ne puisse en faire une science.

Nous devons conclure, que la différence nomologique entre le mental et le physique est essentielle dans la mesure où nous considérons l'homme comme un animal rationnel. (p. 223)

Cherniak (1986) soutient de même que la conception tacite de la rationalité, présupposée en psychologie cognitive, est tellement idéalisée qu'elle ne peut s'appliquer daucune façon intéressante aux agents humains et ce, parce que ce sont des êtres "finis", d'une part, en termes de capacités à emmagasiner l'information et, d'autre part, en termes de capacités à computer ces informations. Cherniak fixera donc une condition de rationalité minimale selon laquelle "si A possède un ensemble particulier de croyances-désirs, A fera quelques-unes, mais pas nécessairement toutes, les actions qui sont apparemment appropriées" (p. 9). Ce qui implique une habileté déductive minimale et une condition de consistance minimale. Contre la notion de rationalité idéalisée, il proposera plutôt une notion de rationalité normative selon laquelle "l'agent fera les inférences plausibles qui, selon ses croyances, tendraient à satisfaire ses désirs" (p. 23). Ce qui nécessite de tenir compte des trois conditions suivantes: (i) la justesse des inférences, (ii) leur plausibilité, et (iii) leur apparente utilité dans l'ensemble des croyances et désirs de l'agent.

Nous terminerons par l'examen des arguments classiques contre la théorie des attitudes propositionnelles: (i) la catastrophe infra-linguistique et (ii) l'appel à la connaissance tacite, arguments qui ont un lien direct à l'interprétation réaliste de la psychologie du sens commun.

Nous réservons pour le chapitre quatre la présentation des arguments de P.M.S. Hacker et G.P.Baker (1984b) concernant les notions de contenu et de règle et leur rapport aux difficultés des théories de la représentation et de la signification.

3.1 Conception externaliste du contenu de représentation

Dans cette section, il s'agit essentiellement, de discuter les arguments présentés contre l'utilisation des concepts psychologiques du sens commun, dans le cadre d'une recherche scientifique visant à caractériser les états psychologiques intentionnels. Le concept plus particulièrement visé est celui de croyance.

L'enjeu ultime est l'élimination de l'utilisation des concepts psychologiques du sens commun en psychologie scientifique sous le prétexte qu'il est impossible de fournir une description adéquate de ces concepts sans faire appel à un ensemble de données incompatibles avec les critères de la recherche scientifique. Ce qui est donc ultimement souhaité c'est d'établir la possibilité d'une psychologie scientifique qui corresponde aux critères de la recherche en science.

La thèse centrale de S. Stich (1984) dans From Folk Psychology to Cognitive Science: The Case against Belief est que les concepts psychologiques du sens commun ne devraient jouer aucun rôle⁸⁵ significatif dans une science psychologique.

L'argumentation consiste à présenter, dans la première partie du livre, l'analyse⁸⁶ des concepts psychologiques de la psychologie du sens commun et à montrer, dans la deuxième partie, comment ils ne devraient jouer aucun rôle dans une psychologie qui se veut scientifique⁸⁷, compte tenu de ce que sont ces concepts psychologiques tels que Stich nous en fournit la description.

Stich commence par rappeler l'enjeu fondamental de la nouvelle psychologie contemporaine à savoir résoudre le problème du rapport entre la caractérisation intentionnelle et la caractérisation physique des organismes humains. En effet, au milieu

⁸⁵ Stich est tout à fait disposé, par ailleurs, à reconnaître la force explicative de la théorie psychologique du sens commun, voir plus particulièrement p. 196: "The explanation of human action as it is described in the everyday language of human affairs is a complex and variegated business. Many different disciplines have a legitimate part to play in this endeavor, including jurisprudence, sociology, linguistics, anthropology, history, philosophy and others....the explanation of human action under commonsense action descriptions is not an endeavor that can be confined within a single intellectual domain." De même que le chapitre dix, dans lequel il répond à certains arguments des opposants "éliminatifs", tels les Churchland.

⁸⁶ Analyse que nous qualifierons d'externaliste en opposition à une analyse internaliste à la Dretske. Nous préciserons, dans une section ultérieure la signification d'une position internaliste et son opposition à l'externalisme.

⁸⁷ Il passe aussi en revue un certain nombre d'arguments supplémentaires contre l'utilisation des concepts de la psychologie du sens commun en psychologie scientifique, arguments que nous discuterons dans les sections 3.6 et 3.7 du présent chapitre. Ce sont respectivement (i) l'argument de la "catastrophe infra-linguistique", dû aux Churchlands et (ii) l'argument de "l'appel à la connaissance tacite".

du siècle, le behaviorisme a produit une division culturelle d'importance, division culturelle entre la psychologie courante qui offre des explications du comportement en termes d'états intentionnels et la nouvelle science behavioriste qui refuse que ces états internes puissent être causes du comportement. Stich souligne que la psychologie contemporaine cognitive veut opérer la réunification des deux langages intentionnel et physique.

Stich fait une présentation de l'évolution de la problématique que nous reprenons ici dans ses grandes lignes, car elle nous permet de poser clairement les trois thèses qui permettent à l'auteur de proposer finalement l'élimination des concepts psychologiques du sens commun d'une recherche scientifique de ce que sont les états psychologiques intentionnels.

Après avoir introduit la théorie représentationnelle telle qu'on la trouve chez Descartes, Stich présente les difficultés du behaviorisme et du physicalisme dont nous avons déjà traité au chapitre un de cette thèse. En réponse à ces difficultés, le fonctionnalisme ou théorie causale proposa d'identifier l'état psychologique à un état "fonctionnel". Le fonctionnalisme est donc lié à une individuation par causalité étroite des états psychologiques (NCA⁸⁸), à savoir que c'est le modèle d'interaction causale qui détermine si une paire d'états sont de même type psychologique et que les seuls liens que le fonctionnalisme reconnaît sont ceux obtenus entre stimuli, états intentionnels et comportements, c'est-à-dire qu'il n'y est pas question de l'environnement social du sujet, ni des caractéristiques psychologiques des autres personnes.

⁸⁸ NCA pour "narrow causal account".

Mais le fonctionnalisme présente aussi un certain nombre de difficultés, dues au fait qu'il a d'abord été appliqué à l'explication d'états occurrents, l'exemple type discuté étant la douleur. Or (i) il y a une différence entre les états occurrents (sensations, émotions) qui ont des liens très forts aux stimuli et réponses et les états dispositionnels (croyances, désirs⁸⁹) qui eux en ont relativement peu; (ii) la psychologie naïve, entendons la psychologie du sens commun, spécifie peu de liens entre la douleur et les états psychologiques, alors qu'elle en spécifie plusieurs en ce qui concerne les croyances; (iii) la plupart des douleurs reconnues par la psychologie naïve ont une instantiation, alors que cette même psychologie désigne un ensemble de croyances que personne n'a jamais eues; et enfin (iv) la douleur n'est pas une notion relationnelle, alors que la croyance si.

Comme les liens aux stimuli et réponses ne sont pas évidents en ce qui concerne les croyances, le fonctionnalisme cherche les liens aux autres états intentionnels. Il y a en effet bon nombre de nos croyances dont nous ne pourrions ni expliquer l'origine, ni déterminer si elles ont un effet quelconque. Mais cette voie est pleine d'obstacles: (i) les liens de causalité les plus importants entre la croyance et les autres états intentionnels sont l'inférence et le raisonnement pratique, et de fait il y a un nombre infini⁹⁰ de ces liens

⁸⁹ Bien que les croyances et désirs ne soient pas seulement dispositionnels, il n'en demeure pas moins, que l'on peut effectivement admettre qu'ils ont relativement peu de liens directs aux stimuli et réponses.

⁹⁰ Les difficultés identifiées en (i) et (ii) sont liées à la problématique rationalité/optimalité, dont nous discuterons plus avant. Nous pouvons par contre indiquer ici que Fodor (1987) examine un certain nombre d'arguments retenus contre la théorie causale dite "rudimentaire" ce qui lui permettra de présenter sa propre version qu'il appelle un "fondationalisme modeste". Entre autres, en ce qui concerne le nombre infini des liens inférentiels, Fodor rappelle: "It's an old observation - as old as Plato, I suppose - that falsehoods are ontologically dependant on truths

inférentiels qui concluent à ou proviennent d'une croyance. (ii) Le sens commun est très riche en inférences concernant la croyance, mais parfois il ne l'est pas suffisamment; on peut par exemple s'attendre à ce qu'un individu donné fasse l'inférence et il ne la fait pas. (iii) Il est difficile de reconnaître ce que nous entendons par cause ou effet typique, par exemple dans le cas de la croyance que "Buckingham Palace est rempli de cornichons," nous ne saurions déterminer quel en est la cause ou l'effet "type". (iv) Il est difficile de distinguer x "croit p", x "croit q", x "veut r", prédictats dont la signification est spécifiée par les antécédents causaux et les conséquences de l'état dénoté par ces prédictats (l'"orthographic accident view" de Field).

Compte tenu des obstacles, Stich examine alors la position des défenseurs de la théorie voulant que la croyance soit un concept relationnel, c'est-à-dire que la croyance est une relation entre une personne et une phrase. Les défenseurs de cette théorie⁹¹ ont une visée scientifique⁹², à savoir identifier "quelle sorte de chose est une croyance". Les

in a way that truths are not ontologically dependant on falsehoods. The mechanisms that deliver falsehoods are somehow parasitic on the ones that deliver truths. In consequence, you can only have false beliefs about what you can have true beliefs about (whereas you can have true beliefs about anything that you can have beliefs about at all)." (p. 107)

⁹¹ En fait, ce sont les réalistes, selon le sens donné à ce terme par Fodor (1987).

⁹² Stich indique que "...most defenders of the mental sentence view do not take themselves to be doing conceptual analysis. Rather, they view themselves as engaged in a process which is continuous with the doing of science." Et il ajoute "In arguing that belief is a relation between a person and a sentence token in that person's brain, mental sentence theorists are not claiming that this is part of our ordinary concept of belief. Rather, they are arguing that this is the best hypothesis about belief, given a range of facts including some about our commonsense concept and locutions." (p. 30) Nous soutenons pour notre part que ces théoriciens, en postulant que la psychologie du sens commun présume qu'il y a un contenu de la représentation et que ces contenus sont guidés-par-des règles, prétendent rendre compte du concept de croyance du sens

caractéristiques du concept de croyance sont les suivantes: (i) une croyance est attribuée en invoquant une phrase "S croit "p""", (ii) il y a l'état de croyance et l'objet de croyance "que p", (iii) les deux éléments, soient la phrase par laquelle se trouve attribuée une croyance et la phrase qui spécifie le contenu de la croyance, ont des propriétés sémantiques, cependant la valeur de vérité de la croyance devrait être la même que celle de la phrase contenue, (iv) " S croit que "p" " constitue la " phrase de croyance", "p" constitue la "phrase contenue". Mais les propriétés sémantiques de la "phrase contenue" semblent indépendantes de la "phrase de croyance". La valeur de vérité de la "phrase contenue" ne nous apprend rien de la valeur de vérité du composé.

Aux fins de démonstration de la théorie voulant que la croyance soit une relation entre la personne et la phrase, Stich imagine un écran sur lequel s'inscrivent les instances de phrases. Bien que cette supposition soit peu plausible, puisque si ces particuliers existaient ils seraient enregistrés dans un code neuronal et qu'il serait difficile de savoir comment ils représentent telle phrase, Stich en présume la possibilité. Comme il semble peu plausible que ce soit des phrases de la langue anglaise, deux solutions ont été prises au sérieux: (i) les objets de croyance sont des phrases du langage de celui qui croit⁹³, (ii) les

commun. Voir entre autres l'interprétation de la psychologie du sens commun de Fodor présentée en introduction à ce chapitre.

⁹³ Cette solution pose problème en ce qui concerne l'attribution de croyance dans le cas des animaux et des jeunes enfants en voie d'apprentissage du langage. Nous reviendrons sur ce problème dit " de la catastrophe infralinguistique ".

objets de croyance sont des phrases du "langage de la pensée" (Mentalais), des formules d'un système de représentation interne⁹⁴.

Malgré les difficultés liées à cette théorie des particuliers mentaux, l'alternative suivante a été proposée afin de les individuer: (i) soit grouper les particuliers par leur rôle inférentiel ou causal (causal account) (ii) soit grouper les particuliers par leurs propriétés sémantiques (content account).

Compte tenu de cette alternative, Stich entend soutenir les trois thèses suivantes :

(i) la théorie de "phrase mentale" de la croyance, si elle est liée à une explication par causalité étroite, ne correspond pas au concept commun de croyance (ii) la théorie de "phrase mentale" de la croyance, si elle est liée à une explication en termes d'identité de contenu⁹⁵ rend compte du concept de croyance du sens commun, (iii) mais les croyances ainsi caractérisées n'ont aucun rôle à jouer dans une psychologie scientifique.

⁹⁴ Nous le savons, il s'agit là de la solution de Fodor, déjà discutée au chapitre 2. Mais le problème reste entier de savoir quelle est la relation entre la "phrase contenue" anglaise et la "phrase contenue" du mentalais, car bien que, selon les principes de la computation , l'on ait proposé que ce lien s'établisse en vertu de la forme des entités, il faudrait encore pouvoir expliquer ce qui relie les représentations internes au monde et ce qu'est pour un système de représentation interne d'être interprété sémantiquement. La correspondance purement syntaxique des objets de croyance anglais aux "particuliers" de phrases mentales ne semble pas pouvoir préserver les propriétés essentielles des phrases. Malgré qu'il en reconnaissse les difficultés, Stich considère que la théorie du langage de la pensée est à prendre en considération: "There are other shortcomings in Fodor's story about the function from English sentences to mental formulas which are less easy to patch. But I am inclined to think that Fodor's basic idea is on the right track. What is of crucial importance for our current concerns is that if anything much like Fodor's account is accepted, then the problem of the relation between sentence types and their mental or neurochemical tokens must come to center stage once again." (p. 43)

⁹⁵ Stich remplacera en fait la notion d'identité de contenu par une notion de similitude qui, selon lui, rend mieux compte des intuitions du sens commun.

Les cas présentés par Stich contre l'explication par une causalité étroite, visent à montrer que les croyances ainsi individuées ne concordent pas avec les jugements du sens commun, parce que (i) soit l'explication par causalité étroite établit des distinctions qui sont parfois trop grossières, (ii) soit l'explication par causalité étroite établit des distinctions qui sont parfois trop fines.

Ce qu'il veut démontrer en fait c'est, que intuitivement⁹⁶, pour déterminer le contenu d'une croyance particulière d'un individu, nous devons insérer cette dernière dans tout un réseau, non seulement de croyances, mais également d'autres états psychologiques intentionnels. La détermination du contenu de croyance est liée à tout le réseau de croyances du sujet, notre intuition concernant la description d'une croyance est affectée par la référence et les connotations des termes que le sujet utilise pour exprimer sa croyance. En fait la relation d'identité de contenu est une relation de similitude qui admet une gradation continue. Bref, Stich entend défendre le holisme de signification⁹⁷, car selon lui l'analyse conceptuelle descriptive, contrairement à l'analyse causale, rend mieux compte des intuitions du sens commun. Selon la théorie de "phrase mentale", d'une part, les états psychologiques intentionnels doivent pouvoir jouer un rôle causal et d'autre part, ils

⁹⁶ Stich indique qu'il se fiera à l'intuition concernant l'extension de nos concepts du sens commun et fait une mise en garde concernant le peu de fiabilité de nos intuitions. Il me semble que c'est justement dans ce caractère aléatoire de l'intuition du sens commun que repose la force et la faiblesse de la psychologie naïve par rapport à la psychologie scientifique.

⁹⁷ Voir p. 54 : "The content we ascribe to a belief depends, more or less holistically, on the subject's entire network of related beliefs."

devraient jouer ce rôle, en tant qu'individus par leur contenu. Mais en vertu du contenu ainsi spécifié (sémantiquement), les états psychologiques intentionnels sont causalement stériles.

Considérons d'abord l'exemple par lequel Stich entend montrer que l'explication par causalité étroite établit des distinctions qui sont parfois trop grossières. Il s'agit de la désormais célèbre Mrs T.. Mrs T. souffre d'une perte de mémoire due à une dégénérescence des tissus cérébraux, si bien qu'en réponse à certaines questions elle semble ne plus très bien savoir ce qu'est un assassin, ni même si l'on meurt. Or, Mrs T. était une jeune fille saine, intéressée à l'actualité lors de l'assassinat de McKinley en 1901, fait divers qu'elle a suivi avec beaucoup d'intérêt. Lors de sa maladie, à un âge avancé, elle pouvait encore répondre que McKinley avait été assassiné, malgré son incapacité à dire ce qu'est un assassinat ou même la mort.

Or, selon la théorie de causalité étroite, Mrs T. avait la croyance que "McKinley avait été assassiné", c'est-à-dire qu'elle avait le particulier de croyance en question, alors que l'intuition du sens commun soutiendrait qu'elle n'a pas cette croyance. Intuitivement nous lui attribuerions cette croyance dans la mesure où elle aurait aussi les croyances pertinentes concernant un assassinat et la mort. Dans ce cas, notre intuition⁹⁸ semble tenir

⁹⁸ Il nous semble qu'il s'agirait là d'un cas typique auquel cette remarque de Stich s'applique: "When a person is that different from us, we are inclined to think that there is just no saying what he believes." (p. 101) Mais Stich utilise cette remarque pour indiquer que nous sommes alors placés devant un dilemme: "On the one hand we are inclined to say that a suitably mad person might perfectly well come to believe that a cucumber is an ox or some other patently absurd claim. On the other hand we are inclined to say that if a person's inferential capacities are that far gone, then no content sentences in our language will adequately characterize his belief

compte non seulement des causes potentielles du particulier de phrase mentale mais aussi de tout le réseau des autres croyances que le sujet a ou n'a pas.

L'individuation de la croyance par la causalité étroite est donc ici trop grossière en comparaison de l'individuation relationnelle du sens commun. Ce qui permet à Stich de conclure que la théorie de "phrase mentale" si liée à une explication par causalité étroite, ne correspond pas au concept de croyance du sens commun.

En ce qui concerne cette argumentation, Fodor (1987) formule la critique suivante:

Mais ce qui doit être montré pour en faire un argument en faveur du holisme de signification c'est qu'elle a cessé de croire que le président McKinley a été assassiné parce qu'elle a oublié plusieurs choses concernant la mort, un assassinat et le président McKinley; que le fait qu'elle ait oublié plusieurs choses concernant la mort, un assassinat et McKinley était constitutif du fait de cesser de croire qu'il avait été assassiné... Pour répéter: Mrs T constitue un exemple en faveur du holisme dans la seule mesure où la pertinence sémantique des liaisons épistémiques a été indépendamment établie. Elle prêche seulement aux convertis. (p. 62)

C'est dire que, selon Fodor, il faut d'abord établir l'argument voulant qu'au moins certaines liaisons épistémiques d'une croyance déterminent son contenu intentionnel.

Ce qui nous semble un peu curieux, car Fodor semblait⁹⁹ reconnaître sans problème l'individuation relationnelle du contenu de croyance, tout en indiquant par contre qu'aucune propriété des états intentionnels, relationnelle ou autre, ne peut servir à individuer un état intentionnel, à moins qu'elle n'affecte son pouvoir causal, ce qui lui permettait de défendre

states." Et que ce dilemme nous le résolvons en faisant appel au réseau doxastique de croyances du sujet.

⁹⁹ Voir le chapitre 2 Individualism and Supervenience, dans lequel Fodor (1987) reconnaît sans hésitation que le sens commun individue les attitudes propositionnelles relationnellement.

l'individualisme méthodologique, doctrine selon laquelle les états psychologiques sont individués eu égard à leur pouvoir causal.

Or, s'il accepte l'individuation relationnelle, cela indique que nous devrions admettre que Mrs T. a la croyance que "McKinley a été assassiné" dans la seule mesure où elle a minimalement certaines autres croyances concernant la mort et un assassinat.

Mais, compte tenu de la clause du pouvoir causal, nous ne devrions admettre qu'elle a la croyance en question que dans la seule mesure où Mrs T. est affectée causalement par cette croyance¹⁰⁰. Concernant le pouvoir causal, Fodor (1987) indique:

L'explication de la psychologie du sens commun est fortement liée à la causalité mentale d'au moins trois façons: les états mentaux sont cause du comportement; les états mentaux sont causés par des événements environnementaux...et - en un certain sens la plus intéressante des étiologies de la psychologie du sens commun - les états mentaux sont cause les uns des autres. (p. 213)

¹⁰⁰ Dans un passage où Fodor (1987) considère que l'affirmation suivante "si le holisme de signification est incompatible avec une psychologie intentionnelle, alors tant pis pour le holisme de signification", est tout compte fait acceptable, il présente entre autres, dans son style habituel, la raison suivante au rejet du holisme de signification: "And, second, Meaning holism really is a crazy doctrine. To defend Individualism, as we did in chapter 2, is perhaps to sail against the prevailing intuitions; but common sense surely suggests that you and I can contrive to agree - or disagree - about the respective merits of Callas and Tebaldi, and that our ability to do so is metaphysically independant of our agreeing - or disagreeing - about Robert J.'s reliability as a judge of sopranos. Anti-individualism one may have learned at Mothers's knee, but you have to go to Harvard to learn to be a Meaning Holist. This means that the burden of proof is on the Visitors..." (p. 60). Nous voyons maintenant pourquoi Fodor nous demandait d'être attentif au fait qu'une liaison épistémique est liée à ce que l'agent suppose être sémantiquement dépendant. Or, il nous semble qu'entre la perspective totalisante qu'il prête à ses adversaires et la perspective restreinte qu'il semble adopter, il y a une troisième voie wittgensteinienne, dont nous réservons le développement pour le dernier chapitre de cette thèse. Qu'il nous suffise de rappeler "que nous n'agissons ni à notre guise, ni comme il faut".

Or, dans le cas qui nous occupe ici, nous pourrions demander quelle sorte de causalité est nécessaire pour que nous admettions que Mrs T. a effectivement la croyance "McKinley a été assassiné", puisque les états psychologiques n'interagissent pas ici, Mrs T. ne sachant plus très bien ce qu'est la mort ni un assassinat; et puisque l'on peut douter que le comportement soit affecté si les croyances concernant la mort sont absentes, et puisque, finalement, les événements se sont produits il y a quelque soixante ans. Ce qui nous permet d'affirmer que ni Stich, ni Fodor ne sont concluants.¹⁰¹

Considérons maintenant les cas présentés par Stich, pour lesquels la théorie causale fait des distinctions que le sens commun ignore. L'auteur présente une série de cas où les causes potentielles perceptuelles d'une croyance sont altérées, afin de montrer que dans ces cas la théorie causale établit des distinctions entre les croyances, les stimuli n'étant pas les mêmes, alors que le sens commun reconnaît au contraire qu'il s'agit de la même croyance.

Par exemple, Helen Keller et un sujet normal auront la même croyance si on leur dit qu'il y a un chat dans l'autre pièce, indépendamment du fait qu'il y ait ou non perception visuelle.

¹⁰¹ En fait, notre propre réflexion sur ce cas, nous a permis de comprendre la pertinence de ce commentaire de D. Davidson (1970): "Crediting people with a large degree of consistency cannot be counted mere charity: it is unavoidable if we are to be in a position to accuse them meaningfully of error and some degree of irrationality. Global confusion, like universal mistake, is unthinkable, not because imagination boggles, but because too much confusion leaves nothing to be confused about and massive error erodes the background of true belief against which alone failure can be construed." (p.221) Pour reprendre Wittgenstein: "Qui n'est certain daucun fait ne peut non plus être certain du sens de ses mots".(De la certitude, no.114)

Nous pouvons faire la même constatation concernant les inférences qui conduisent à ou proviennent d'une croyance donnée. Dans le cas de l'expérience de sélection de tâches de Johnson-Laird¹⁰², il est demandé aux sujets d'observer un certain nombre de cartes à demi cachées et de décider lesquelles doivent être dévoilées pour que l'énoncé suivant soit vrai à leur sujet : "s'il y a un cercle à gauche, il y a un cercle à droite." Bien qu'ayant le même contenu de croyances au départ, les sujets fournissent des réponses différentes. Selon la théorie causale, comme les sujets font des inférences différentes, les croyances initiales doivent être distinguées, alors que le sens commun ne fait pas une telle distinction.

Ces différents cas permettent à Stich d'affirmer que les croyances individuées par une causalité étroite ne correspondent pas au concept du sens commun. La première thèse est ainsi démontrée, à savoir que la théorie de "phrase mentale" de la croyance, si liée à une explication par causalité étroite ne correspond pas au concept commun de croyance.

L'alternative serait donc la suivante: ou bien la théorie par causalité étroite est inadéquate¹⁰³, ou bien le concept du sens commun doit être abandonné dans une recherche scientifique d'individuation des états psychologiques intentionnels.

Stich fera ensuite l'examen de la théorie rivale de la théorie par causalité étroite: celle qui individue les croyances par leur contenu, afin de voir si elle correspond mieux aux données de la théorie du sens commun. Rappelons que la théorie par causalité étroite

¹⁰² Cette question est liée au délicat problème des croyances fausses et de la possibilité de rendre compte des cas patents de mésinterprétations inférentielles.

¹⁰³ Ce que Fodor (1987) semblait prêt à reconnaître: voir les notes 90 et 113 du présent chapitre.

cherche à individuer un état psychologique intentionnel de manière étroite par l'histoire causale, à la fois par ce qui cause cet état et par ce que cet état cause. La théorie rivale cherche à individuer l'état psychologique intentionnel par son contenu de représentation, soit par la "phrase de contenu" que nous utilisons pour exprimer publiquement une croyance donnée.

La théorie du contenu mental invoque une double relation pour lier le contenu à la croyance de S. Cette double relation consiste à (i) lier ce contenu à une croyance actuelle ou possible de l'attributeur (A) et (ii) lier le contenu de la croyance de A à celle de S. Ce qui signifie que lorsque A dit "S croit que "p"" , il dit que S a un particulier emmagasiné, et ce particulier a le même contenu que celui que A exprime en disant "p". Comme Stich est réticent à adopter l'idée selon laquelle les objets de croyance sont des instances de phrases, il propose plutôt de considérer la croyance comme une relation entre un sujet et un état interne complexe selon la définition suivante: "S est dans un état de croyance identique en contenu à celui qui jouerait le rôle causal central si j'exprime "p" avec une histoire causale typique."¹⁰⁴

La caractéristique centrale de la théorie d'identité du contenu par rapport à la théorie par causalité étroite, est la relation d'identité de contenu qui lie l'état de croyance de celui qui croit à l'état de croyance de l'attributeur. Et comme plusieurs de nos intuitions vont dans ce sens, Stich propose de remplacer la relation d'identité du contenu par la notion de

¹⁰⁴ Voir chapitre 5, page 76. (Stich 1984)

similitude dépendante du contexte, c'est-à-dire qu'il propose une conception externaliste du contenu.

Cette notion de similitude a trois caractéristiques: (i) similitude de modèle causal ou fonctionnel, qui rend compte de l'identité de contenu par des pouvoirs causaux similaires; (ii) similitude idéologique, qui rend compte de l'identité de contenu par les réseaux similaires de croyances; (iii) similitude de référence, qui rend compte de l'identité de contenu par les référents équivalents. Chacune de ces caractéristiques sera prépondérante selon le cas analysé.

La deuxième thèse serait ainsi confirmée: la théorie de "phrase mentale" de la croyance, si on la lie à une explication des états psychologiques intentionnels en termes d'identité de contenu rend compte du concept de croyance du sens commun, à la condition d'accepter la proposition de Stich de remplacer l'identité de contenu par celle de similitude. Ce qui, en d'autres termes signifie abandonner la visée scientifique de rendre compte de la "sorte d'objet" qu'est une croyance.

Pour assigner un contenu de croyance, nous devons savoir quelque chose de l'histoire des concepts et des pratiques linguistiques qui prévalent dans la communauté et de la façon dont les états intentionnels sont causalement liés aux objets de l'environnement. Bref, pour attribuer une croyance à quelqu'un, nous devons savoir comment le sujet est inscrit dans le monde.¹⁰⁵

¹⁰⁵ Nous discuterons dans la prochaine section d'une conception internaliste du contenu mais qui en même temps tient compte de la "niche" environnementale.

Compte tenu de cette conception externaliste de la croyance, nous avons donc, d'une part, un compte rendu du concept de croyance qui explique assez bien les données de l'intuition du sens commun et, d'autre part, un certain nombre d'arguments contre l'individuation des croyances par une chaîne causale étroite: au contraire l'identité de contenu serait liée au réseau de croyances, soit par similitude causale, similitude contextuelle ou similitude référentielle.

Etant donnée cette conception externaliste du contenu de croyance, il est évident que pour Stich une psychologie scientifique ne doit s'occuper que des états internes, au niveau purement syntaxique. Pour obtenir les généralisations sur lesquelles repose toute recherche scientifique, il faut une taxonomie des états psychologiques qui ne tienne pas compte des similitudes idéologiques. Le concept de croyance du sens commun ne peut donc trouver une place dans une psychologie scientifique. Les déterminants du contenu mental étant externes, le contenu d'un état n'est pas quelque chose qui peut d'une certaine façon "être lu" dans l'état. Il s'agirait plutôt d'une façon de décrire l'état.

3.2 Conception internaliste du contenu de représentation

Nous avons déjà indiqué au chapitre précédent que, pour répondre au présupposé scientifique de la supervénience, la psychologie devait assumer une notion étroite ou "internaliste" du contenu de représentation, au sens où le contenu de la représentation devait se révéler dans la forme des particuliers neuronaux. De plus, selon la thèse développée par

Stich, une conception externaliste du contenu de représentation ne peut satisfaire aux présupposés scientifiques. Nous allons en conséquence, dans cette section, examiner ce que pourrait être une conception internaliste du contenu telle que présentée par F. I. Dretske (1981) dans Knowledge and the Flow of Information.

Il s'agit d'une conception internaliste selon laquelle le contenu de la représentation est révélé dans la forme des particuliers neuronaux. Dans le cadre du rapport entre la caractérisation intentionnelle et la caractérisation physique des organismes humains, Dretske veut démontrer (i) qu'un système physique peut être considéré comme un système intentionnel, ou un système qui peut avoir des états intentionnels, à la condition de traiter de l'information, (ii) que l'intentionnalité est affaire de degré et (iii) comment la sorte de système physique que sont les organismes humains peut avoir des propriétés dites cognitives, "... comment des structures intentionnelles d'ordre supérieur peuvent être fabriquées à partir d'états intentionnels d'ordre inférieur" (p. 175).

Comme il l'indique en préface, il se situe dans un cadre naturaliste ou encore pour reprendre son expression, de "métaphysique matérialiste", au sens où son compte rendu consiste à "... finalement révéler les bases naturalistes sous-jacentes à cet ensemble d'attributs mentaux qui assigne un contenu sémantique aux états internes" (p. 175).

Dretske pose au départ que le problème principal concernant la caractérisation des états psychologiques par un contenu représentationnel et intentionnel est dû à une confusion entre information et signification, au sens où:

... il n'y a aucune raison de croire que tout signe ayant une signification doit avoir une information ou, s'il en a, que l'information qu'il a doit être identique à sa signification. (p. 42)

C'est cette confusion qu'il entend clarifier et c'est cette clarification qui devrait lui permettre de montrer que tout système physique qui traite de l'information a un certain degré d'intentionnalité et que la distinction étant comprise on peut alors considérer que l'information ne requiert pas un processus interprétatif, c'est-à-dire que l'information est indépendante des activités d'interprétation des sujets conscients, contrairement à l'interprétation que Stich et Dennett donnent de la psychologie du sens commun.

Dretske veut résoudre, dans un cadre naturaliste¹⁰⁶, le problème de l'accord entre la caractérisation physique et la caractérisation intentionnelle, en montrant comment traiter les états physiques comme états intentionnels bien que les états physiques ne soient apparemment pas des états intentionnels. Ses deux thèses fondamentales sont (i) que les états psychologiques sont caractérisables comme les états physiques au sens où ils ont comme contenu spécifique un contenu informationnel et (ii) que la différence entre les deux types d'état relève d'une gradation, allant du degré zéro d'intentionnalité au degré d'intentionnalité supérieure.

¹⁰⁶ Compte tenu de son approche, ce qui nous paraît le plus étrange concernant cet écrit c'est le peu de cas qu'en ont fait des auteurs comme J.A. Fodor et D.C. Dennett. Ils le mentionnent, mais pour en critiquer le traitement des croyances fausses. Voir Fodor (1987) pp. 102-104 et Dennett (1987) pp. 287-295.

Après avoir exposé les insuffisances de la théorie quantitative de l'information¹⁰⁷, Dretske entreprend de développer une théorie sémantique de l'information, théorie qui lui permet d'affirmer que tout système physique a un contenu informationnel mais que seuls les systèmes cognitifs ont ce contenu informationnel en tant que contenu sémantique. Sa première contribution sera, d'une part, de montrer comment les concepts de la théorie de l'information peuvent être utilisés pour expliquer l'idée d'un état ayant un contenu propositionnel spécifique et, d'autre part, de montrer comment un état ayant un contenu informationnel de forme propositionnelle peut avoir ce contenu informationnel exclusivement en tant que contenu sémantique.

L'idée fondamentale de la théorie de Dretske est que le contenu sémantique - l'interprétation propositionnelle - de l'état d'un système est fixé par le courant d'information dans le système qui conduit ce système à être dans cet état. Ce que nous apprenons d'un signal, c'est-à-dire l'information véhiculée par un système, dépend en partie de ce que l'on sait déjà des alternatives. Pour qu'il y ait transmission d'un contenu, il faut connaître toute l'information associée à ce contenu.

¹⁰⁷ H. Gardner (1985) conclut la section intitulée The British Approach to the Processing of Information, section dans laquelle il présente l'historique de la théorie de l'information en indiquant: "The lack of attention to the particular content being processed, or the kinds of transformation imposed, did not trouble those excited by the Broadbent-Cherry demonstrations" (p. 93). Problème que Dretske identifie de la façon suivante: "The content of a message is not a quantity that can be averaged. All we can average is the amount of content. Hence, if information theory is to tell us anything about the informational content of signals, it must forsake its concern with averages and tell us something about the information contained in particular messages and signals. For it is only particular messages and signals that have a content" (p. 48).

Il part donc du postulat de la psychologie cognitive que l'esprit est un traiteur d'informations. Il définit théoriquement la notion de contenu informationnel en indiquant qu'un "signal r véhicule l'information que s est F (r a le contenu informationnel que s est F) si et seulement si la probabilité conditionnelle que s soit F, étant donné r = 1, ", p. 65. Tout système qui a des états qui contiennent de l'information possède la propriété d'intentionnalité et par conséquent est un système intentionnel. Ainsi décrire un état physique comme véhiculant de l'information à propos d'une source c'est le décrire comme occupant un certain état intentionnel relatif à cette source.

Tous les systèmes qui traitent de l'information occupent des états intentionnels d'un certain niveau inférieur, mais évidemment Dretske ne va pas jusqu'à dire que le thermomètre a des croyances. Il distinguera ainsi trois niveaux d'intentionnalité, dont le premier niveau consiste à reconnaître la consistance des trois énoncés suivants: (i) tous les F sont G, (ii) S a le contenu que t est F, et (iii) S n'a pas le contenu que t est G. Le deuxième niveau, consiste dans la consistance de la triade suivante: (i) tous les F sont G, en vertu d'une loi naturelle, (ii) S a le contenu que t est F, mais (iii) S n'a pas le contenu que t est G. Le troisième niveau qui détermine les attributs cognitifs d'un système consiste à reconnaître la consistance de la triade suivante: (i) il est analytiquement nécessaire que les F soient des G, (ii) S a le contenu que t est F, mais (iii) S n'a pas le contenu que t est G.

Les systèmes dotés d'intentionnalité d'ordre supérieur ont des états dont le contenu n'est pas un simple contenu informationnel, ce qui lui permet d'affirmer que " tout contenu

propositionnel qui exhibe le troisième niveau d'intentionnalité est un contenu sémantique".¹⁰⁸ Ils ont des contenus qui sont produits par l'information, au sens où le contenu informationnel cause un état de croyance. Les croyances sont des états internes ayant un contenu informationnel, dans la seule mesure où les propriétés physiques du signal en vertu duquel cette information est véhiculée sont les propriétés qui sont causalement efficaces dans la production de la croyance. Les croyances sont produites par l'information parce que le processus causal qui est en jeu est un processus de conversion d'une représentation. Le processus en question est un processus de numérisation moyennant lequel est extrait d'une matrice d'information plus riche (analogique) un élément, à l'exclusion de tous les autres. Le processus de conversion est celui de la réduction de l'encodage analogique en encodage numérique, ce que l'on appelle numérisation. Le contenu informationnel devient ainsi contenu sémantique.

Dretske propose d'identifier le contenu sémantique à tout contenu propositionnel qui exhibe le troisième niveau d'intentionnalité, c'est-à-dire l'information la plus spécifique. Le contenu sémantique - l'interprétation propositionnelle proprement dite - de l'état d'un système est fixé par le flux d'informations qui a occasionné cet état du système. Dretske introduit le concept d'enchâssement pour distinguer le contenu sémantique du contenu informationnel au sens où le contenu sémantique de *r* est que " *s* est *F* si et seulement si (i) *r* a le contenu informationnel que *s* est *F*, et (ii) que *s* soit *F* n'est enchassé dans aucun autre contenu informationnel de *r*".

¹⁰⁸ (*Op.cit.*, page 173)

Cette caractéristique de l'information sert à la distinguer nettement du concept de signification -...- L'énoncé que " Joe est à la maison " peut être utilisé pour signifier que Joe est à la maison. Il ne signifie certainement pas que Joe est soit à la maison ou au bureau. L'énoncé implique que Joe est soit à la maison ou au bureau, mais ce n'est pas sa signification. Par contre, si l'énoncé contient l'information que Joe est à la maison, il contient de ce fait l'information que Joe est soit à la maison ou au bureau. Il ne peut communiquer une partie de l'information sans communiquer l'autre. L'une des pièces de l'information est analytiquement comprise dans l'autre. (p. 72)

Le processus d'engendrement ou de fixation du contenu de croyances est un processus de perte d'information par numérisation. Ce qui est en fait perdu c'est le processus causal, l'étiologie.

Dretske a donc une position naturaliste, au sens où il reconnaît qu'il y a sensibilité sélective dépendante de l'arrière-fond, de l'expérience, de l'apprentissage et de l'attention du sujet et que les concepts qu'un système a dépend du type d'informations à laquelle la coordination a été faite, c'est-à-dire des régularités dominantes de l'environnement dans lequel il a appris.

C'est la raison pour laquelle Cummins (1983) soutient qu'il y a un sens, peut-être épistémologique, selon lequel l'analyse des systèmes¹⁰⁹ qu'il préconise est plus fondamentale que celle de Dretske, car les pressions sélectionnent quelles voies informationnelles valent la peine d'être interprétées. Mais ontologiquement, il semble que l'approche informationnelle de Dretske soit plus fondamentale au sens où les contenus

¹⁰⁹ Voir section 2.3 Nature et rôle de l'explication scientifique et psychologique, pages 19 à 24 de cette thèse.

sémantiques sont là, alors que l'interprétation propositionnelle dépend essentiellement de ce que nous trouvons explicatif.

Dretske entend régler le problème de l'accord entre la caractérisation physique et la caractérisation intentionnelle des organismes humains, en adoptant une stratégie semblable à la stratégie intentionnelle de Dennett. Il postule que les états psychologiques sont caractérisables comme les états physiques au sens où ils ont comme contenu spécifique un contenu informationnel alors que Dennett considère qu'on peut adopter la stratégie intentionnelle à l'égard de tout système qu'il soit physique ou qu'il soit de plus psychologique.

Les deux auteurs présument que la différence entre les systèmes physiques et psychologiques est affaire de degré. Mais pour Dennett, il s'agit là d'une stratégie qui fonctionne dans le cas d'un système physique parce que le système est bien construit, au sens où son programme est efficace, (le système possède une intentionnalité dérivée et non une intentionnalité authentique) et dans le cas d'un système psychologique parce que le système est bien construit, entendons que l'évolution a construit les êtres humains pour être rationnels. Dans les deux cas il s'agit donc d'expliquer comment la machine fonctionne. Mais dans le cas du système psychologique, Dennett souligne que la version difficile de l'explication consiste à rendre compte de comment la machinerie dont la nature nous a doté fonctionne. C'est dire qu'il s'agit là d'une question empirique, décidable par les sciences physiques pertinentes.

Or, comme l'indique Dennett, l'une des explications courantes affirme que le compte rendu de comment la stratégie intentionnelle fonctionne et le compte rendu de comment le mécanisme fonctionne coïncideront: c'est-à-dire que l'on postule que, pour toute croyance attribuable de façon prédictive, il y aura un état interne fonctionnellement saillant de la machine.

C'est là qu'intervient la différence fondamentale entre les positions de Dretske et de Dennett, car ce dernier considère que la machinerie humaine ne fonctionne probablement pas selon le modèle proposé du contenu sémantique copié dans la forme structurale des particuliers neuronaux. Alors que l'analyse de Dretske nous conduit à présumer que le processus de conversion d'une représentation, à savoir la numérisation, selon lequel le contenu informationnel devient contenu sémantique, aurait pour conséquence de fixer la représentation dans la forme des particuliers neuronaux. "En acquérant un langage, nous nous dotons d'un système plus riche d'états internes représentationnellement distincts..." et "c'est typiquement lors de la situation d'apprentissage que les organismes développent des états internes ayant un contenu sémantique distinct". (pp. 230-231)

bien que :

La conversion de l'information du mode analogique au mode numérique peut impliquer la conversion de l'image à l'énoncé, mais pas nécessairement. D'un point de vue strictement neurologique la transformation du sensoriel au cognitif a lieu en l'absence complète d'images ou d'énoncés. (p. 143)

Mais il affirme aussi que:

Les états cognitifs ont toujours, explicitement ou implicitement, un contenu propositionnel spécifique...il doit toujours y avoir un quelconque contenu spécifique si les attitudes en question peuvent être qualifiées de cognitives. (p. 154)

Ce pour quoi son analyse serait ontologiquement plus fondamentale.

3.3 Opposition des conceptions internaliste et externaliste

Comment pouvons-nous envisager le débat concernant une conception internaliste et externaliste des états psychologiques intentionnels ? La question non encore résolue est celle de savoir si la structure interne d'un sujet est une condition suffisante pour lui attribuer des croyances et désirs. La thèse internaliste consiste à prétendre qu'elle l'est effectivement alors que ceux qui s'opposent à l'internalisme considèrent à la fois que la nature du mental est étroitement liée à la nature de l'explication en termes d'états psychologiques intentionnels et que pour expliquer le comportement nous ne pouvons faire abstraction des caractéristiques de l'environnement dans lequel le sujet est fixé¹¹⁰. L'une des conséquences de ce point de vue est que notre attribution d'une croyance doit refléter les régularités de l'environnement du sujet.

¹¹⁰ Ce qui est effectivement le point de vue de Stich.

Cette conséquence entre en conflit avec l'internalisme de deux façons: (i) le premier conflit tourne autour du fait qu'il n'y a pas de limite à la variété possible de telles régularités¹¹¹ et (ii) le deuxième conflit tourne autour du fait que deux sujets, par chance, peuvent avoir la même histoire micro-structurale bien qu'il y ait des régularités probabilistes différentes dans leurs environnements respectifs.

Ce qui est en jeu ce sont les explications fonctionnalistes selon lesquelles le comportement humain est explicable en termes d'états psychologiques qui concordent avec les termes d'états physiques. Or, le comportement humain est gouverné par des lois physiques au même titre que tout système physique: les organismes humains sont déterminés par des états physiques du monde. C. Gauker (1987) reconnaît ce fait qu'il dénomme "in-principle-inferability", principe qu'il formule de la façon suivante:

Etant donné les états intentionnels d'une personne, et plus particulièrement ses croyances et désirs, ensemble avec certains faits de son corps et de son environnement, nous pourrions en principe inférer ce que cette personne fera.
(p. 534)

¹¹¹ Fodor (1981) soutient que toute psychologie qui tient compte des propriétés sémantiques devrait pouvoir définir des généralisations concernant les états mentaux et les entités environnementales, puisque les propriétés sémantiques seraient fixées par des relations organisme-environnement. Or, pour obtenir ces projections, il faudrait attendre la fin de toutes les sciences. De là que la psychologie cognitiviste doive abandonner toute référence au cadre idéologique et socio-linguistique. De même, comme nous l'avons vu précédemment, Stich soutient que, la caractérisation du contenu mental étant externe, elle nécessite le cadre social et environnemental et que, pour cette raison, les concepts du sens commun ne devraient jouer aucun rôle significatif dans une psychologie scientifique. De plus Stich (1983) indique "...it is true that to predict behavior under the descriptions that are likely to be of most practical interest to us - that is, under descriptions which ascribe environmental effects to them - a conceptual role theory would have to be supplemented by a great deal of environmental information, information of a sort we sometimes will not have". (p. 206)

La conformité des caractérisations physique et intentionnelle est ainsi présumée du fait que les conclusions qui découlent de prémisses purement physiques concordent avec les conclusions qui découlent des prémisses intentionnelles. Mais le problème demeure de savoir pourquoi il devrait en être ainsi.

Or, à la fois le fonctionnalisme cognitif et le fonctionnalisme naturel prétendent solutionner le problème, et tous les deux impliquent l'internalisme. Selon le fonctionnalisme cognitif, un sujet a des croyances et désirs seulement s'il est le modèle d'une certaine théorie psychologique. Certains termes de la théorie sont des termes théoriques, parmi ces termes théoriques il y aura une expression pour le contenu représentationnel de chaque type de croyance et de désir. Typiquement, les états psychiques pertinents sont vus comme des états possédant une sorte d'inscription dans le cerveau, ainsi le fonctionnalisme cognitif implique l'internalisme¹¹². Les explications intentionnelles concordent avec les explications physiques parce que si la constitution physique interne du sujet était telle qu'elle ne s'ajustait pas aux demandes de la théorie psychologique, alors ce ne serait tout simplement pas un modèle de la théorie.

En ce qui concerne le fonctionnalisme naturel, l'idée principale en est que le sujet fonctionnera optimalement seulement dans des mondes dans lesquels ses croyances sont vraies. La mesure de l'optimalité consiste à postuler que le sujet agira comme il doit, selon sa structure biologique et que ces devoirs seront dictés par une théorie quasi normative

¹¹² Cette définition nous permet d'affirmer que les réalistes, au sens fort du terme, tel J.A. Fodor, sont internalistes.

incorporant les souhaits de la théorie de la décision. Le fonctionnalisme naturel s'accorde aussi avec l'internalisme au sens où les explications intentionnelles concordent avec les explications physiques parce que nous sommes optimalement¹¹³ construits pour fonctionner dans le monde actuel¹¹⁴: la Nature nous a ainsi fait.

Mais l'internalisme pourrait être faux: deux sujets micro-structurellement identiques pourraient avoir des pensées différentes, car selon le fonctionnalisme cognitif ce qui donne sens à une représentation mentale c'est le rôle qu'elle joue dans un certain système. Or, le système pertinent inclut non seulement le corps du sujet mais aussi son environnement. Les représentations mentales de sujets micro-structurellement identiques mais encastrés dans différents environnements pourraient avoir différents rôles et donc différents sens. De façon

¹¹³ Nous voudrions ici souligner une remarque de Fodor (1987), en rapport à cette question d'optimalité. Dans une section où il aborde la question de savoir ce qu'est pour un système physique d'avoir des états intentionnels, Fodor rappelle sa position selon laquelle il est plausible que l'interprétation des symboles du langage mental soit déterminée par certaines de leurs relations causales. Et il aborde la discussion en argumentant contre les objections à cette position. Entre autres, il présente la solution téléologique (dite d'optimalité) pour en conclure "I'm not sure that this teleology/optimality account is false, but I do find it thoroughly unsatisfying." page 105. Or, dans le résumé qu'il présente à la fin du chapitre en question, Fodor indique : " We started with the Crude idea that a plausible sufficient condition for "A's" to express A is that it's nomologically necessary that (1) every instance of A causes a token of "A"; and (2) only instances of A cause tokens of "A".

The Slightly Less Crude Causal Theory of content offers the following two friendly amendments: for (2) read: "If non-A's cause "A's", then their doing so is asymmetrically dependent upon A's causing "A's". For (1) read: "All instances of A's cause "A's" when (i) the A's are causally responsible for psychophysical traces to which (ii) the organism stands in a psychophysically optimal relation." (p. 126) (c'est nous qui soulignons.)

¹¹⁴ Ce qui nous permet d'affirmer que D.C. Dennett est un fonctionnaliste naturaliste, au sens strict défini ici. Nous discuterons, dans la section suivante de cette question de l'optimalité.

semblable, la croyance d'un sujet dépend du caractère de son environnement et non seulement de la façon dont l'environnement affecte l'histoire physique interne du sujet.

Si nous considérons le principe de Charité selon lequel nous devrions interpréter une personne comme ayant des croyances rationnelles, nous devons demander: (i) quelle sorte de nature rationnelle devrions-nous chercher à attribuer ? et (ii) pourquoi notre attribution de croyances devrait-elle respecter ce principe ?

A la première question, l'internaliste pourrait répondre que la "rationalité" pourrait être définie par les règles de la pensée, d'une logique donnée. A la deuxième question, il pourrait répondre que ces règles sont constitutives de la pensée. Le fonctionnaliste cognitif pourrait considérer ces règles comme des principes qu'un esprit doit modeler. Le fonctionnaliste naturel pourrait les traiter comme les critères de l'optimalité de fonctionnement.

Mais l'internaliste se trouve face à un dilemme: d'une part, il suppose que les règles de la pensée sont comprises et universelles et il doit alors démontrer qu'un tel système de règles est possible, d'autre part, il suppose que les règles sont plus limitées et il doit alors démontrer que les règles choisies sont vraiment constitutives de la pensée.

Gauker propose l'alternative suivante au principe de Charité: selon lui, l'"attributeur" sera dans une meilleure position pour expliquer le comportement du sujet si l'attribution de croyance respecte ce qu'il appelle le "principe de Préscience". Sa thèse consiste à montrer que ce principe est incompatible avec l'internalisme.

Le but de l'"attributeur" est d'attribuer une histoire des croyances et désirs du sujet, histoire qui lui permette d'expliquer le comportement du sujet. La contrainte méthodologique fondamentale à l'attribution des croyances et désirs est celle d'une sélection d'hypothèses qui tend à sécuriser une certaine projection. Le principe de Préscience nous oblige à interpréter les croyances du sujet de manière à tenir compte des événements que le sujet sera davantage prêt à croire possibles. Ce qui signifie en d'autres termes que nous devrions lui accorder une certaine Préscience de son environnement.

Notre attribution de croyance doit respecter le Principe de Préscience parce que les croyances d'un sujet qui manque de Préscience décrivent un monde que nous ne pouvons comprendre; un monde dans lequel ce qui doit arriver n'arrive pas est un monde duquel nous ne savons quoi attendre. Selon Gauker, la leçon générale serait la suivante: nous ne devrions pas espérer une théorie psychologique qui énonce des lois de la pensée auxquelles toute chose qui pense doit obéir. Au plus nous pourrions avoir une unité méthodologique: nous pourrions reconnaître que les modes de pensée sont indéfiniment hétérogènes et tout de même considérer que nos différentes théories ont en commun qu'elles peuvent être affirmées par le même ensemble de contraintes méthodologiques, le Principe de Préscience pouvant être une telle contrainte, parmi certaines autres.

Aux deux questions identifiées précédemment, à savoir (i) quelle sorte de nature rationnelle devrions-nous attribuer ? et (ii) pourquoi notre attribution de croyances devrait-elle respecter ce principe ? nous pouvons répondre (i) une rationalité normative minimale et (ii) dont la raison est que c'est la seule façon de rendre compte de la rationalité humaine.

La reconnaissance du caractère intentionnel de l'agir humain nous oblige à reconnaître un certain nombre de contraintes méthodologiques dans notre attribution de croyances, dont non seulement le principe de Présience, mais aussi le Principe de Charité, qui entraînent les conditions de consistance, et de cohérence qui sont constitutives du champ d'application de la psychologie. Et ce, parce que:

Dans la mesure où nous échouons à découvrir un modèle plausible et cohérent des attitudes et actions des autres, nous échouons tout simplement à les traiter comme des personnes. (D. Davidson (1970), p. 222)

3.4 Optimalité et rationalité

La position du fonctionnalisme naturel consiste à soutenir que les explications intentionnelles concordent avec les explications physiques parce que nous sommes optimalement construits pour fonctionner dans le monde actuel. Comme nous l'avons précédemment indiqué, Dennett propose trois stratégies d'explication correspondant à trois niveaux de description, à savoir: le niveau physique, le niveau du modèle et le niveau intentionnel.

Le niveau de description physique consisterait à rendre compte du comportement du système uniquement en tenant compte de la description mécanique ou biologique. Le niveau supérieur de description du modèle consisterait à prédire le comportement du système en tenant compte de son plan de construction ou de son programme. Et finalement lorsque les niveaux physique et du modèle sont inaccessibles ou insuffisants, il faut alors

adopter la stratégie intentionnelle, qui consiste à présumer que le système a des états psychologiques dits "intentionnels".

Cette dernière stratégie est liée aux explications de la psychologie du sens commun au sens où, selon la psychologie du sens commun, les croyances sont des états porteurs d'informations produits par les perceptions et qui, avec les désirs appropriés, conduisent à des actions intelligentes. C'est pourquoi, selon Dennett, il s'agit d'une méthode idéalisée, abstraite et instrumentale basée sur les principes suivants: (i) les croyances d'un système sont celles qu'il doit avoir, compte tenu de ses capacités perceptuelles, ses besoins épistémiques et sa biographie; (ii) les désirs d'un système sont ceux qu'il doit avoir, compte tenu de ses besoins biologiques et des moyens les plus pratiques de les satisfaire et (iii) le comportement d'un système consiste en ces actions qu'il est rationnel de performer, pour un agent qui a ces croyances et ces désirs.

Cette théorie d'optimalité sous-tend ce que Fodor (1987) appelle la solution téléologique:

Nous pouvons supposer que cette histoire concernant les "circonstances optimales" est proposée comme modèle de sémantique naturaliste des représentations mentales. Auquel cas, bien sûr, il est essentiel qu'il soit possible de dire ce que les circonstances optimales sont en des termes qui ne soient pas eux-mêmes soit sémantiques ou intentionnels. (On ne pourrait, par exemple, identifier les circonstances optimales d'"occurrences singulières" d'un symbole comme étant celles pour lesquelles les particuliers sont vrais; ce qui assumerait précisément la sorte de notion sémantique que la théorie est supposée naturaliser.) La suggestion - en bref - est que le recours à l'optimalité s'appuie sur un recours à la téléologie: les circonstances optimales sont celles pour lesquelles les mécanismes qui médiatisent les occurrences singulières de symboles fonctionnent comme "ils sont supposées le faire". (p. 105)

Si nous faisons abstraction du problème particulier de savoir comment individualiser une représentation mentale, puisque Dennett s'oppose à cette conception, la description de Fodor s'applique entièrement à la théorie d'optimalité proposée et décrite par Dennett.

Or, Fodor considère que cette solution est, non pas fausse, mais insatisfaisante, parce que des faussetés peuvent s'avérer être les conditions optimales de fixation de croyances. En effet l'évolution ne garantit pas seulement que nous serons rationnels, elle garantit aussi que nous ne le serons pas, car il y a certainement eu des pressions évolutives positives en faveur de méthodes "irrationnelles", et encore faudrait-il pouvoir déterminer ce qui peut être considéré comme rationnel d'un point de vue évolutionniste.

Dennett reconnaît ce problème en s'interrogeant sur l'idéal de rationalité exploité par la stratégie des systèmes intentionnels et présumé selon lui, par la psychologie du sens commun. Il reconnaît, en réponse aux critiques de Stich, qu'il y a un dilemme: (i) si la rationalité est identifiée à la consistance logique et à la clôture déductive, nous sommes embarrassés par des absurdités¹¹⁵; (ii) si, par contre, nous identifions la rationalité avec tout ce que l'évolution nous a fourni, ou bien il s'agit là d'une tautologie non-informative, ou bien nous sommes aux prises avec les cas d'irrationalité évolutive manifeste.

En fait, tout ce dont nous pouvons être assurés, c'est de ce que la rationalité n'est pas: (i) ce n'est pas une clôture déductive, et (ii) ce n'est pas une cohérence logique parfaite. Le concept de rationalité est en fait instable: "tout dépend de l'application qu'on

¹¹⁵ Voir les expériences de Johnson-Laird, et Tversky-Kahneman décrites et commentées dans H. Gardner (1985), pp. 360-380.

en fait, et il y a même des critères normatifs pour évaluer de tels choix dans certaines circonstances" (D.C. Dennett (1987), p. 97)

Nous voyons donc que postuler que la rationalité peut être définie par les règles de la pensée pose problème et que le postulat que notre attribution de croyance doit respecter certaines contraintes méthodologiques dont le principe de Préscience, parce que les croyances d'un sujet qui manque de Préscience décrivent un monde que nous ne pouvons comprendre et le principe de Charité, pour obtenir un modèle plausible et cohérent des actions, est tout à fait justifiable.

En ce qui concerne la possibilité d'une rationalité idéale, définie par des représentations internes elles-mêmes régies par des règles constitutives de la pensée, Dennett indique:

Il est possible que nous ne trouvions pas chez l'agent, des structures qui correspondraient croyance-par-croyance au catalogue de croyances de notre système intentionnel. Selon Stich et Fodor, nous serions alors contraints d'interpréter cette découverte - qui est tout à fait possible - comme signifiant qu'il n'y pas de chose telle qu'une croyance. La psychologie du sens commun serait alors tout simplement fausse. De mon point de vue, nous devrions plutôt interpréter cette découverte comme signifiant que les systèmes concrets de représentations par lesquels le cerveau réalise des systèmes intentionnels ne sont tout simplement pas des systèmes de phrases. (*Op.cit.*, p. 93)

Selon lui, il n'y a effectivement aucune représentation dans le processus de sélection naturelle. La méthode qui unifie la théorie des systèmes intentionnels avec cette sorte d'exploration théorique en théorie de l'évolution est l'adoption délibérée des modèles d'optimalité. L'utilisation des modèles d'optimalité, ou "paradigme panglosien" en théorie

évolutionniste, postule que toute erreur est explicable en vertu d'une optimalité ou rationalité supérieure.

Le thème central de l'analyse de Dennett du niveau intentionnel est que les problèmes d'interprétation en psychologie et les problèmes d'interprétation en biologie sont les mêmes problèmes et qu'ils engendrent les mêmes espoirs de solution, les mêmes confusions et les mêmes critiques.

Or, il nous semble que la solution en ce qui concerne l'interprétation psychologique consiste non seulement dans la reconnaissance du caractère "indéterminé" du concept de rationalité mais aussi dans la reconnaissance de ses liens à la normativité. Ce qui implique davantage que la recommandation suivante:

Je veux utiliser le terme "rationnel", comme terme général d'assignation cognitive - qui exige de maintenir des liens simplement conditionnels et révisables entre la rationalité, ainsi considérée, et les méthodes proposées (ou même universellement acclamées) pour entrer en contact cognitif avec le monde." (*Op.cit.*, p.97)

3.5 Catastrophe infra-linguistique

Il nous faut maintenant aborder deux arguments utilisés contre la psychologie du sens commun dont nous avons soulevé l'intérêt à quelques reprises, à savoir (i) l'argument de la catastrophe infra-linguistique et (ii) l'argument de l'appel à la connaissance tacite. Nous devrons dans un premier temps montrer que les deux arguments sont en fait liés à

l'interprétation¹¹⁶ de la psychologie du sens commun selon laquelle cette psychologie présume qu'il y a des représentations mentales et que ces représentations sont gouvernées-par-des-règles.

Stich (1983) introduit ces deux arguments pour démontrer que les concepts de la psychologie du sens commun trouveront difficilement une place en psychologie cognitive.

Rappelons que l'argument de la catastrophe infra-linguistique¹¹⁷ est lié au fait de présumer qu'il y a des représentations mentales. La première prémissse de l'argument consiste à remarquer que nous n'assignons pas aux jeunes enfants des attitudes propositionnelles et des concepts cognitifs, pas plus qu'aux animaux d'ailleurs. La deuxième prémissse prend en considération les données de la continuité du développement cérébral, au sens où l'activité rationnelle serait la même tout au long de ce développement. De ces deux prémisses, nous pouvons conclure que l'approche de la psychologie du sens commun qui utilise les paramètres propositionnels dans l'explication de la rationalité humaine est inadéquate.

Stich fait la critique de cet argument en indiquant qu'il ne présente aucune raison de croire que les processus cognitifs des jeunes enfants ne peuvent, par contre, être caractérisés en termes purement syntaxiques tel qu'il le propose lui-même:

¹¹⁶ Dennett (1987) après avoir défini ce que sont les croyances selon la psychologie du sens commun, pose une série de questions, dont les suivantes: "That much is relatively uncontroversial, but does folk psychology also have it that nonhuman animals have beliefs? If so, what is the role of language in belief?" (p. 46)

¹¹⁷ Stich (1983) indique que cet argument est de Patricia et Paul Churchland, voir pp. 214-217.

En conséquence, si nous voulons appliquer cet argument contre les "paramètres linguistiques", aux états intentionnels tels que conçus dans la théorie syntaxique, la première prémissse de l'argument n'est alors plus supportée. (p. 217)

Il y a deux solutions possibles à l'argument de la catastrophe infra-linguistique: on peut (i) soit considérer que le comportement des jeunes enfants en voie d'apprentissage et des animaux n'est pas cognitif (ii) soit accepter l'hypothèse d'un langage de la pensée.

Or, la première solution peut sembler non seulement valable mais tout à fait souhaitable si un comportement cognitif est défini comme un processus computationnel sur des représentations internes. En fait, il pourrait même s'avérer qu'aucun comportement n'est cognitif en ce sens. C'est là la thèse que nous entendons défendre au chapitre 4 de cette thèse.

Quant à l'hypothèse du langage de la pensée, Jackendoff (1987) dans une section où il discute de la théorie innéiste de l'acquisition du langage fait trois réserves quant au caractère héréditaire de l'acquisition du langage: (i) cette hypothèse ne prétend pas que la capacité de langage est nécessairement présente à la naissance, elle peut fort bien se développer quelque temps après pendant une période biologiquement déterminée; (ii) le développement biologique de la capacité de langage peut très bien dépendre d'un conditionnement environnemental adéquat; (iii) une "preuve" biologique de l'hypothèse innéiste est liée à deux domaines dont nous sommes pour le moment ignorants à savoir, d'une part, la façon dont le code génétique détermine le développement des structures biologiques et, d'autre part, la façon dont la structure cérébrale détermine les propriétés de l'esprit computationnel.

Selon lui, une véritable critique de l'hypothèse innéiste devrait donc pouvoir rendre compte des faits linguistiques et devrait pouvoir fournir une hypothèse pertinente pour rendre compte de l'acquisition des structures du langage.

Mais, cela signifie, si nous considérons plus particulièrement sa troisième remarque, que l'hypothèse innéiste ne sera de toute façon décidable que par les sciences biologiques fondamentales.

3.6 L'appel à la connaissance tacite

Lorsque les cognitivistes ont intégré la notion de représentation à leur domaine de recherche, ils se sont engagés par rapport à une certaine conception de la syntaxe. Ils ont cru parler de représentations à propos desquelles on pouvait faire les distinctions suivantes : il y a des éléments structuraux qui sont des symboles, il y a de multiples instances de types de représentation; ces types sont individués syntaxiquement et non sémantiquement; il y a des règles de formation ou de composition - quelque chose comme une grammaire - de telle sorte que l'on puisse former de grosses représentations à partir de petites représentations, et le sens des grosses représentations est fonction du sens de ses parties.

Il est loin d'être certain que cette conception soit vraie. Nous ne pouvons dire, par exemple, si différentes pièces d'information impliquées d'une façon ou d'une autre dans les différentes activités ou compétences cognitives sont représentées "explicitement" ou "implicitement" dans le système cognitif humain. On ne s'entend pas très bien sur ce que

signifient ces deux termes. Fodor (1981) en a présenté le compte rendu suivant, désormais classique:

Il y a un petit homme qui vit dans notre tête. Le petit homme s'occupe d'une librairie. Lorsque nous avons l'intention de lacer nos souliers, le petit homme prend un volume intitulé Lacer ses souliers. Le livre indique les choses suivantes: " Prendre le bout du lacet gauche dans sa main gauche. Croiser le bout du lacet gauche sur le bout du lacet droit...," etc.

Alors le petit homme lit les instructions "prendre le bout du lacet gauche dans la main gauche" et appuie sur un bouton situé sur un tableau de contrôle. Sur le bouton est inscrit "prendre le bout du lacet gauche dans la main gauche". Lorsque l'on appuie sur ce bouton, il active une série de roues, d'engrenages, de leviers et de mécanismes hydrauliques. Sous l'effet du fonctionnement de ces mécanismes, notre main gauche prend le bout approprié du lacet. Et ainsi de suite pour le reste des instructions.

Les instructions cessent avec le mot "fin". Lorsque le petit homme lit le mot "fin", il replace le livre d'instructions dans la bibliothèque.

Voilà la façon dont nous laçons nos souliers. (*Op.cit.*, pp. 63-64)

Selon Fodor, cette explication est juste dans la mesure où elle vise à donner une explication des mécanismes dont nous ne connaissons pas adéquatement l'étiologie. Selon lui, c'est une question de fait que nous sommes incapables de rendre compte d'une grande variété de nos interactions causales avec l'environnement interne et externe. Fodor considère qu'il existe des règles explicites qui, lorsqu'elles sont automatisées, sont inaccessibles au niveau normal de conscience.

Dennett (1987) propose la distinction suivante entre "implicite" et "explicite": une information est représentée explicitement dans un système si et seulement si, il existe dans le système à un endroit fonctionnellement pertinent un objet physiquement structuré, une formule ou un particulier de quelques membres du système d'éléments pour lesquels il y

a une sémantique ou interprétation. Une information est représentée implicitement, par contre, si elle est impliquée logiquement par quelque chose qui est emmagasinée explicitement. "Implicitement" ainsi défini ne signifie pas "potentiellement explicite".

Par conséquent, l'implicite dépend de l'explicite mais dans le sens de "tacite". L'inverse est aussi vrai: l'explicite dépend du tacite. C'est en ce sens que, selon Dennett, Ryle avait raison: le savoir-comment doit être construit dans le système d'une façon qui ne requiert pas qu'il soit représenté explicitement dans celui-ci.

Les faits montrent qu'occasionnellement les humains acquièrent des habiletés qui sont d'abord gouvernées par la consultation explicite, mais ces habiletés, avec la pratique, deviennent d'une certaine façon "automatisées". Comme nous l'avons vu, la solution de Fodor est qu'une telle automatisation a pour conséquence de rendre les règles explicites inaccessibles au niveau normal de conscience. Une autre possibilité, suggérée par l'exemple du processus de modélisation d'une calculatrice, considère que l'entraînement pratique est en quelque sorte un processus analogue "d'auto-modélisation" partiel.

Cette proposition nous fournirait un exemple simple de ce que nous pouvons appeler une représentation tacite transitoire. Toutes les règles seraient tacitement représentées tout le temps, mais un seul ensemble de règles serait tacitement représenté comme étant suivi, selon l'état du système.

Dans le chapitre 6, intitulé Styles of Mental Representation, Dennett (1987) dont l'intention est d'explorer un territoire de recherche empirique indique que Ryle a dit, de façon apriorique, que nous ne pouvions être des manipulateurs de représentations mentales,

et que Fodor et d'autres ont soutenu, de façon apriorique, que nous devions l'être. Selon lui, quelques détails de la métaphore de l'ordinateur suggèrent ce que nous sommes peut-être.

Supposons que les présumés principes de calcul de la psychologie du sens commun deviennent aussi rigoureusement spécifiés que ceux de l'arithmétique. Nous aurions alors le niveau computationnel bien en main, et supposons que nous découvrions la location, durée et autres paramètres physiques de la manipulation des symboles. Alors Fodor et les autres réalistes auraient satisfaction, car ce serait la réduction de la psychologie des attitudes propositionnelle au computationalisme. Mais en fait les véritables progrès en science cognitive ont plutôt conduit à reconnaître que les systèmes font leur travail sans aucun recours à un niveau de computation impliquant des représentations explicites, au sens "réaliste" du terme, à savoir des représentations linguistiques.

Conclusion

La question initiale dont nous devions traiter dans ce chapitre était celle de savoir si effectivement la psychologie du sens commun présume, d'une part, qu'il y a des représentations internes et, d'autre part, que ces représentations sont manipulées selon des règles. Nous indiquions aussi que, parmi les principaux opposants du débat de l'intégration

ou de l'élimination de la psychologie du sens commun à la psychologie scientifique, il n'y avait pas consensus quant à ce que chacun croit être les postulats et le rôle explicatif de la psychologie du sens commun. Ces divergences sont liées à la façon dont chacun envisage la possibilité de convertir la psychologie du sens commun en une science psychologique qui corresponde aux critères des sciences physiques, mais aussi à la façon dont chacun envisage la force explicative de la psychologie du sens commun.

D.C. Dennett interprète la psychologie du sens commun comme une "théorie" idéalisée, abstraite et instrumentaliste. Théorie idéalisée parce qu'elle opère dans un système normatif, abstraite parce qu'elle ne considère pas les croyances comme des états internes causalement efficaces, et instrumentaliste parce qu'elle présume que les organismes ont des croyances de la même façon qu'ils ont des centres de gravité.

Au contraire, J.A. Fodor interprète la psychologie du sens commun comme une "théorie" naturaliste, empirique et descriptive qui présume des états internes, computés selon des règles et ayant des pouvoirs causaux.

Le débat concernant l'intégration de la psychologie du sens commun à la psychologie scientifique cognitive est donc non seulement lié au débat entre le naturalisme et le rationalisme précédemment identifié, mais aussi au débat entre le réalisme et l'interprétationnisme. C'est qu'en fait, selon nous, le débat naturalisme et rationalisme concerne la possibilité d'élaborer les généralisations naturalistes, c'est-à-dire la possibilité de construire une science des relations organisme/environnement, selon les présupposés scientifiques de la condition de formalité et de la supervénience.

Alors que le débat réalisme et interprétationnisme ajoute à cette dimension le problème du rôle de l'explication en sciences physiques et en sciences humaines, au sens où les sciences humaines présument que les sujets conscients jouent un rôle explicatif fondamental par les interprétations qu'ils donnent de leurs états psychologiques intentionnels.

Mais même si nous devions admettre que la psychologie du sens commun ne présume pas une conception de la représentation interne, ni celle de computation de ces représentations, nous ne pourrions en conclure que la psychologie du sens commun soit appelée à disparaître, ni davantage qu'elle soit erronée ou inadéquate. Nous pourrions tout au plus en conclure que les concepts et explications de cette "théorie" du sens commun ne sont pas réductibles aux concepts d'une psychologie scientifique.

Quant à cette dernière, il nous faudrait pouvoir préciser alors quel serait son statut parmi les autres sciences. Il nous semble que le cognitivisme ne pourra être qu'une méthode particulière de traitement des problèmes, méthode utilisée dans les différentes sciences qui traitent des organismes humains: qu'il s'agisse des sciences physiques ou des sciences humaines. Il pourrait, par exemple, y avoir une neurologie cognitive, une linguistique cognitive, une anthropologie cognitive. Bref, il s'agirait strictement d'une méthode et non d'une science qui satisferait à un véritable programme de réduction.

Car, une psychologie cognitive qui ne peut rendre compte des données de la psychologie du sens commun est réductible à la neurologie ou à l'Intelligence artificielle. Le computationnalisme est une méthode développée par le nouveau domaine de

l'intelligence artificielle en vue de rendre compte d'organismes physiques et le cognitivisme est simplement une méthode plus globale visant à rendre compte des organismes intentionnels et ce, sur la base du principe que les organismes intentionnels sont tout simplement plus complexes que les organismes biologiques ou les systèmes physiques, la différence n'étant qu'une question de degré.

L'analyse externaliste du contenu de croyance montre que le sens commun individue les états psychologiques en faisant référence à des similitudes causales, idéologiques et référentielles. Il nous semble que cette analyse corresponde effectivement davantage à la nature et au rôle explicatif de la psychologie du sens commun dans l'individuation des croyances.

De plus, comme Stich l'indique, cette conception rend mieux compte d'un certain nombre de faits qui ont rapport au type d'explication inhérent à la psychologie du sens commun. Entre autres, cette conception rend compte du fait que le sens commun admet un certain continuum dans la reconnaissance et dans l'individuation des croyances, continuum le long duquel le sens commun tient compte des similitudes idéologiques, des similitudes référentielles et des similitudes causales. Nous serions plutôt d'accord avec l'affirmation suivante:

Pour assigner un contenu, nous devons savoir quelque chose de l'histoire de ses concepts, des pratiques linguistiques qui prévalent dans sa communauté, et sur la façon dont ses états intentionnels sont causalément reliés aux objets de son environnement. Bref, nous devons savoir comment le sujet est inscrit dans le monde. (S. Stich (1984), p. 109)

Mais justement, Stich présente cette analyse dans l'intention de montrer que les concepts du sens commun n'ont aucun rôle à jouer dans une science psychologique

autonome. La science psychologique souhaitée ne devrait traiter que des états internes, ce pour quoi il propose une théorie syntaxique dont l'idée centrale est que les états cognitifs dont l'interaction est responsable du comportement peuvent être modélisés systématiquement à des objets syntaxiques abstraits, de telle sorte que les interactions causales entre eux peuvent être décrites en termes des propriétés syntaxiques et des relations entre les objets abstraits auxquels les états cognitifs sont liés. Ce qui signifie, en termes simples, que les instances d'états cognitifs sont des instances d'objets syntaxiques abstraits.

C'est justement là où il nous semble que cette théorie relève simplement de la neurologie. De plus, si Stich s'avère avoir raison lorsqu'il affirme:

En conséquence, je présumerai, dans mon analyse, qu'une croyance est une relation entre un sujet et un état interne complexe Je dois souligner toutefois que ma dérogation à la théorie de "phrase mentale", du moins sur ce point, est peut-être plus apparente que réelle. Car les théoriciens de la "phrase mentale" considèrent la notion de particulier interne de phrase comme un peu plus qu'une métaphore. Et il se peut fort bien que lorsque l'on aura compris les implications de la métaphore, elle ne soutiendra rien de plus que le fait que les croyances sont des relations à des états internes complexes dont les composantes peuvent faire partie d'autres croyances. (*Op. cit.*, p. 79)

nous pourrions alors penser que toute psychologie scientifique qui présume l'existence d'objets syntaxiques neuronaux, qu'ils soient propositionnels ou non, serait tout simplement réductible à la neurologie.

La conception internaliste¹¹⁸ du contenu mental de Dretske, bien qu'elle soit naturaliste, au sens où elle vise à rendre compte des relations organisme/environnement

¹¹⁸ Comme toute théorie innéiste, d'ailleurs.

nous semble une hypothèse empirique décidable seulement par les sciences physiques plus fondamentales, telle la neurologie. En effet, dans son refus¹¹⁹ de reconnaître le rôle de l'explication et de la compréhension dans la psychologie du sens commun, explication et compréhension normative, cette conception de la psychologie ne peut être décidable que par la recherche empirique de la neurologie.

Comme Jackendoff le soulignait, la preuve biologique de l'hypothèse innéiste repose sur deux secteurs dont nous sommes pour le moment ignorants, bien qu'il souligne que cela ne doit pas être une raison pour rejeter l'idée de l'innéisme ou en minimiser l'importance, il n'en reste pas moins qu'en dernière instance, seules les sciences biologiques plus fondamentales pourront nous fournir les données nécessaires. Et qu'encore une fois il semble difficile de présumer que le contenu sémantique puisse être lu dans la structure cérébrale.

De plus, les difficultés de la théorie computationnelle en ce qui a trait au "frame problem" ne nous permettent pas de penser qu'il s'agit là d'une hypothèse fructueuse.

Bref, la conception internaliste du contenu ne rend pas compte des caractéristiques de la psychologie du sens commun et ne peut justifier une psychologie scientifique autonome.

Une conception internaliste présume donc qu'il y a soit des représentations internes soit des règles constitutives de la pensée, ou les deux. Selon le fonctionnalisme cognitif ces règles sont modelées par l'esprit et selon le fonctionnalisme naturel elles constituent les

¹¹⁹ Parce qu'il s'oppose à l'interprétationnisme.

critères d'optimalité de fonctionnement. Or, comme nous l'avons vu, considérer que l'esprit modèle ces règles pose une série de problèmes qui de toute façon ne pourront être résolus que par les sciences biologiques fondamentales. Et considérer que ces règles constituent les critères d'optimalité cause problème dans la mesure où nous devons reconnaître que la rationalité ne consiste pas en une clôture déductive.

La rationalité a un caractère indéterminé profondément lié à la normativité. Et c'est ce lien des règles à la normativité que nous devrons maintenant envisager pour montrer en quoi le pouvoir explicatif de la psychologie du sens commun tient au fait qu'elle rend compte de ce rapport des règles à la normativité.

CHAPITRE 4

NATURE ET ROLE DE LA PSYCHOLOGIE DU SENS COMMUN

" Aucune hypothèse ne me paraît plus naturelle que de dire qu'il n'y a pas dans le cerveau de processus corrélatif à l'association ou à la pensée: de sorte qu'il serait par conséquent impossible de lire des processus de pensée à travers les processus du cerveau. Voici ce que je désigne par là: quand je parle ou j'écris, il sort de mon cerveau - je le suppose - tout un système d'impulsions conjugué à ma pensée parlée ou écrite. Mais pourquoi ce système devrait-il se prolonger en direction du centre ? Pourquoi cette mise en ordre ne pourrait-elle pas, pour ainsi dire, procéder du chaos ? Il en serait comme pour certaines plantes qui se multiplient par graines, de telle sorte qu'une graine produit toujours le type de plante qui l'a produite, - alors que rien dans la graine ne correspond à la plante qui naît d'elle; aussi est-il impossible d'inférer des propriétés ou de la structure de la graine à celles de la plante qui en naît. - Ce n'est qu'à partir de son histoire qu'on peut le faire. De la même façon, un organisme pourrait donc naître de quelque chose de complètement amorphe, pour ainsi dire sans cause; et il n'y a aucune raison pour qu'il n'en soit pas réellement ainsi en ce qui concerne notre pensée, par conséquent, en ce qui concerne la parole, l'écriture, etc."

L. Wittgenstein Fiches #608

Introduction

La problématique centrale de cette thèse est liée à une confusion conceptuelle quant à l'interprétation de la nature et du rôle de la psychologie du sens commun. Nous entendons

établir, dans ce dernier chapitre, que la force explicative¹²⁰ de la "théorie" psychologique du sens commun réside dans le fait que celle-ci rend compte (i) de l'élaboration socio-culturelle de l'objet intentionnel et (ii) des particularités de la rationalité humaine.

La psychologie du sens commun rend compte de l'élaboration socio-culturelle de l'objet intentionnel, en démystifiant et déréifiant les phénomènes subjectifs. Cette démystification des phénomènes subjectifs s'obtient par la reconnaissance que la pratique normative du langage constitue le fondement de toute compréhension que nous pouvons dériver au sujet de notre vie mentale. La description fournie par la psychologie du sens commun montre comment toute activité humaine est normative, ce qui signifie que toute activité humaine est liée à une image du monde fixée par nos jeux de langage, image qui est l'arrière-fond de nos compétences et habiletés, "cognitives" ou autres. C'est-à-dire que

¹²⁰ Nous parlons de "force explicative", au sens où la psychologie du sens commun nous permet de faire sens de nous-mêmes et du monde dans lequel nous vivons. "...comme le suggère Craig, nous n'exigeons pas simplement de nos théories qu'elles nous permettent de décrire, de coordonner, de systématiser et de prédire de façon satisfaisante les phénomènes, mais également qu'elles nous rendent l'univers jusqu'à un certain point transparent". (J. Bouveresse (1987), p. 148) Cet argument est utilisé afin d'appuyer la thèse qu'il y a pour nous des propositions nécessaires, "fixes", à partir desquelles nous jugeons la réalité. Il nous semble que la psychologie du sens commun est constituée de bon nombre de propositions de ce genre qui nous permettent de juger de notre nature et de la réalité. Il est évidemment impossible de déterminer une liste de ces propositions, ni de les justifier, car ce sont ces propositions à partir desquelles il nous est possible de dire quoi que ce soit: "...la décision d'accepter une proposition comme devant rester vraie, quoi qu'il arrive, revient à effectuer une opération qui est de la nature d'une détermination de sens" (*Op. cit.*, p. 103); mais "aussi importante qu'ait pu être, pour Wittgenstein, la distinction entre une hypothèse et une règle grammaticale, elle ne l'a manifestement pas empêché de se rendre compte que la question de savoir si un énoncé particulier est utilisé comme une hypothèse plutôt que comme une règle n'est, dans un bon nombre de cas, pas décidée et pas non plus décidable sur le moment". (*Op.cit.*, p. 145)

les règles grammaticales sont des principes nécessaires à la compréhension du monde, qu'elles sont en fait des normes de représentation.

L'une des vérités a priori qui résulte de l'ordre même de notre usage rationnel du langage naturel (qu'il importe ce qu'il peut être) est que l'esprit n'est le nom d'aucune entité, espace ou objet. (J. Coulter (1979), p. 4)

De plus, la psychologie du sens commun rend compte des particularités de la rationalité humaine, rationalité qui n'est pas déductive mais pragmatique, au sens où cette rationalité relève de connaissances pratiques de "savoir comment". Le sens commun est constitué d'un ensemble d'habiletés culturelles qui permet aux organismes humains de se débrouiller dans le monde. Le modèle de rationalité du sens commun n'est pas idéalisé mais il s'agit plutôt d'un modèle de rationalité normative, selon lequel les règles constitutives de la rationalité en ce qui concerne les états psychologiques intentionnels consistent plutôt en la consistance des intentions, la cohérence des croyances et la compatibilité des désirs avec les croyances. Ce qui signifie que:

pour déterminer si un agent doit faire l'inférence de $p \rightarrow q$ afin d'être reconnu comme normativement rationnel, nous devons tenir compte non seulement de (i) la validité de l'inférence mais aussi (ii) de sa vraisemblance et (iii) de son apparente utilité dans l'ensemble des croyances et désirs de l'agent. (C. Cherniak (1986), p. 24)

La description des actions humaines implique des appréciations qui sont liées au contexte. En tant que telles, ces descriptions ne semblent pas être des candidats appropriés pour le type d'explication du modèle déductif-nomologique, car non seulement est-il impossible de codifier le caractère circonstanciel des actions en une liste finie de "conditions", mais, de plus, leur traitement dans la description normative les rend inéligibles

comme "phénomènes" de ce type d'explication. Les règles déterminent sans doute le comportement au sens où elles fixent les limites de ce qu'il est permis de faire mais cela ne signifie pas qu'elles causent un comportement spécifique. Elles permettent ou autorisent un comportement mais d'une façon normative et non déterministe. Comme Wittgenstein l'indique: "Les règles de la circulation dans les rues permettent et interdisent certains comportements aux conducteurs et aux piétons; mais elles n'essaient pas de leur prescrire à chacun leurs mouvements". (Fiches no. 440)

Nous indiquions en conclusion du chapitre précédent que les opposants du débat de l'intégration de la psychologie du sens commun à la psychologie scientifique ont des conceptions différentes quant à la nature et au rôle de la psychologie du sens commun. Selon certains, la psychologie du sens commun est une méthode idéalisée, abstraite et instrumentaliste, alors que pour d'autres il s'agit d'une théorie naturaliste, empirique et descriptive qui présume des états internes, computés selon des règles et ayant des pouvoirs causaux.

Selon la conception qu'ils ont de la psychologie du sens commun, les auteurs lui prêtent des rôles différents dans la constitution d'une psychologie scientifique: nous avons précédemment identifié trois positions différentes quant au rôle possible de la psychologie du sens commun dans la constitution d'une psychologie scientifique, soient une position d'intégration théorique, une position d'intégration instrumentale et une position d'exclusion.

Nous pouvons rappeler qu'en ce qui concerne le débat entre la psychologie rationaliste et la psychologie naturaliste, Fodor (1981) indique qu'il y a eu trois sortes de

réaction à l'argument de Descartes voulant que le "comment du monde" ne fasse aucune différence quant à l'individuation des états mentaux:

Premièrement, il y a une tradition, incluant à la fois les Rationalistes et les Empiristes, qui considère comme axiomatique que les expériences de quelqu'un (et, a fortiori, ces croyances) pourraient être les mêmes même si le monde était différent de ce qu'il est.... Deuxièmement, il y a un vague "mood" wittgensteinien dans lequel on argumente qu'il est faux que les états mentaux de quelqu'un seraient ce qu'ils sont si le monde avait été significativement différent.... Et finalement il y a une tradition - épistémologique - qui argumente que c'est une erreur stratégique d'essayer de développer une psychologie qui individue les états mentaux sans faire référence à leurs causes et effets environnementaux.... J'ai à l'esprit la tradition qui inclut les naturalistes américains, tous les théoriciens de l'apprentissage, et des représentants contemporains comme Quine en philosophie et Gibson en psychologie. (*Op.cit.*, p. 229)

La psychologie rationaliste dorénavant appuyée par la théorie computationnelle soutient qu'il y a des représentations internes et que ces représentations sont computées selon des règles. Il est généralement présumé que cette psychologie s'oppose à la psychologie naturaliste. Psychologie naturaliste qui, elle, vise à rendre compte des relations de l'organisme à son environnement alors que la psychologie rationaliste qui se veut une psychologie scientifique maintient que, dans la mesure où justement la psychologie souhaite devenir une science véritable, elle devra se conformer aux critères scientifiques qui semblent exclure la possibilité de caractériser ces relations à l'environnement.

Mais en fait les deux types de psychologie, en réaction au behaviorisme, soutiennent qu'il doit y avoir une structure interne qui supporte les capacités cognitives des organismes. L'entreprise de Barwise et Perry (1983) est justement une tentative de rendre compte de la

possibilité de construire une psychologie naturaliste scientifique. L'exposé de leurs postulats permet de voir en quoi cette entreprise implique une structure interne.

Le premier postulat consiste à dire que le monde et l'esprit auraient une structure semblable, au sens où la structure que la réalité fournit à l'organisme reflète les propriétés de l'organisme, c'est-à-dire que les capacités psychologiques auraient été, via l'évolution, formées de manière à pouvoir détecter certaines régularités environnementales. L'une de ces régularités serait la relation de signification. La stratégie d'une psychologie naturaliste scientifique consisterait donc à trouver les régularités significatives entre les relations des états psychologiques et entre les relations des objets du monde.

Le deuxième postulat consiste à affirmer que ces uniformités semblent être dépendantes de l'"accord"¹²¹ de l'organisme à l'environnement. Or, si cet accord implique davantage que l'habileté à "abstraire" ou "induire" l'information actuellement présente dans les conditions environnementales pertinentes, alors il serait plausible de dire que l'esprit a une structure de significations déjà constituée. Si, par contre, cet accord consiste simplement à capter les conditions environnementales, il faut pouvoir expliquer comment nous possédons ces informations qui ne sont pas présentes dans l'environnement.

¹²¹ En fait la psychologie naturaliste est parfois aussi appelée psychologie "écologiste", psychologie dont l'instigateur serait Gibson. Le principe général de cette psychologie consiste à dire "That invariance comes from reality, not the other way around." (cité dans H. Gardner (1985), p. 311). Si on compare cette psychologie à la psychologie rationaliste, les trois grandes distinctions seraient les suivantes : "the ecological school eschews rules (or computation) in favor of natural laws, representations in favor of occurrent properties, and concepts in favor of affordances". (*Op. cit.*, p.315) "Affordances are the potentialities for action inherent in object or scene - the activities that can take place when an organism of a certain sort encounters an entity of a certain sort". (*Op. cit.*, p. 310)

Le troisième postulat consiste à affirmer que ces régularités de significations semblent liées aux contraintes (i) nécessaires, c'est-à-dire ces contraintes qui sont dues aux relations nécessaires entre les propriétés et les relations, à savoir par exemple que "toute femme est un être humain"; (ii) nomiques, c'est-à-dire ces contraintes qui sont dues aux lois de la nature, à savoir par exemple que "si je lance une balle, elle va nécessairement tomber"; (iii) conventionnelles, c'est-à-dire ces contraintes qui sont dues aux conventions implicites d'une communauté , à savoir par exemple "que je salue quelqu'un qui me salue"; et (iv) conditionnelles, c'est-à-dire ces contraintes dues à certaines conditions, qu'il s'agisse de contraintes nécessaires, nomiques ou conventionnelles, à savoir par exemple que ces contraintes ne sont valables que dans la mesure où l'environnement reste le même. Or, nous ne savons pas très bien en quoi consiste la nature exacte de la relation de signification, car dire qu'elle relève d'une "contrainte conventionnelle implicite"¹²² n'explique pas en quoi l'expression "tient lieu" de l'objet. Les auteurs indiquent effectivement qu'il est difficile d'expliquer pourquoi certaines contraintes sont opérantes parce qu'elles semblent intimement liées aux propriétés et relations impliquées, ce qui dans le cas de la relation de signification, nous semble bien peu.

La distinction fondamentale entre les psychologies naturaliste et rationaliste ne viendrait donc pas du fait que la psychologie rationaliste, en accord avec la théorie computationnelle soutient que les représentations internes sont linguistiques et qu'elles sont computées selon des règles elles aussi internes alors que la psychologie naturaliste postule

¹²² cf. Barwise, J., Perry, J. (1983), p. 98.

que les représentations ne sont pas nécessairement linguistiques¹²³ ou qu'il n'y a pas de représentation interne, mais plutôt d'une différence de point de vue quant à ce qui est premier dans la détermination du sens. Postuler que les lois naturelles, les propriétés occurrentes et les "potentialités", toutes caractéristiques de la structure environnementale, déterminent la structure mentale ou postuler que les règles, représentations et concepts, tous caractéristiques de la structure mentale, déterminent le monde, nous rappellerait plutôt l'insoluble problème de "la poule et l'oeuf".

Sous prétexte donc d'une certaine autonomie scientifique, les défenseurs de la psychologie rationaliste affirment que l'on ne peut construire une psychologie qui tienne compte des relations sémantiques, puisque la question du sens est liée aux relations possibles de l'organisme au "comment du monde" et qu'il sera impossible d'obtenir une science de l'ensemble des généralisations qui définissent ces relations. La psychologie rationaliste soutient donc qu'on ne doit tenir compte que de la syntaxe de ces représentations, ou encore qu'il faut intégrer le contenu de représentation dans l'ordre causal sinon la psychologie n'est ni scientifique, ni réaliste.

Deux objections majeures ont été formulées contre cette prétendue opposition entre psychologie naturaliste et psychologie rationaliste. S'objectant à cette distinction, J. Cohen (1981) rappelle que pour pouvoir parler de représentation, il faut au préalable présumer qu'il y a du sens. La notion de représentation est nécessairement liée à celle de sens. En

¹²³ Il pourrait y avoir d'autres sortes de structures de représentations que les phrases; tels les prototypes (E. Rosch), les images (Kosslyn), les frames (Minsky).

conséquence, la psychologie rationaliste ne peut se passer des notions sémantiques et dépend donc foncièrement de la psychologie naturaliste.

De plus, J. Haugeland¹²⁴ (1980) rappelle aux défenseurs de la théorie computationnelle que les processus computationnels possèdent deux caractéristiques dont il faut tenir compte dans l'application de l'analogie computationnelle à la psychologie rationaliste. Les processus computationnels sont à la fois (i) symboliques, c'est-à-dire qu'ils font appel à des représentations et (ii) formels, c'est-à-dire qu'ils s'appliquent aux représentations en vertu de leur syntaxe. Or, si la psychologie rationaliste s'appuie sur la théorie computationnelle, elle rencontre alors les deux difficultés suivantes: l'appel à la représentation implique la psychologie naturaliste et l'appel à la forme implique la sémantique, au sens où il faut pouvoir déterminer ce qu'est la forme pertinente¹²⁵. Ce qui compte comme la manifestation sémantiquement appropriée d'un processus computationnel dépend de tout l'ensemble de réponses qui "font du sens" à propos du domaine qui est représenté parce que, premièrement, comme l'idée de "faire du sens" est spécifique à un domaine, l'interprétation de n'importe quel processus physique (formel) requiert la spécification du domaine pertinent. Ce qui implique que nous puissions déterminer quel domaine est lié à tel ou tel processus psychologique. La thèse de la plupart des théories naturalistes est que le domaine ne peut être déterminé que par le modèle des interrelations avec l'environnement. En d'autres termes, la psychologie rationaliste ne peut identifier son

¹²⁴ En référence à la définition même de Fodor (1981) p. 226

¹²⁵ C'est d'ailleurs à cause de ces deux difficultés que Haugeland ainsi que certains autres auteurs préfèrent penser qu'il n'y a pas de représentation interne.

domaine sans faire appel à la psychologie naturaliste. Deuxièmement, le postulat que les processus computationnels s'appliquent aux symboles de façon sémantiquement appropriée rend la psychologie cognitive plus vulnérable. Les opérations doivent non seulement être formelles (physique) mais doivent aussi pouvoir être interprétées comme transformations des significations symbolisées et cette exigence doit être satisfaite par chacune des opérations, sinon il ne s'agit pas d'une théorie cognitive. En effet, tout indique que l'idée de l'autonomie de la syntaxe est actuellement en danger¹²⁶ et qu'il nous faut tenir compte de la sémantique.

Nous avons vu au précédent chapitre qu'une psychologie qui s'appuie sur les deux postulats selon lesquels (i) il y aurait des représentations internes et (ii) ces représentations sont computées selon des règles, serait en fait réductible aux sciences biologiques fondamentales. En effet la théorie computationnelle qui adopte ces deux postulats présume une conception internaliste du contenu, ce qui constitue une hypothèse empirique décidable seulement par les sciences physiques plus fondamentales. La conception internaliste du

¹²⁶ Dans le chapitre consacré à l'état actuel de la méthode cognitive en linguistique, H. Gardner (1985) indique: " While many researchers have sought to follow Chomsky in this belief, it now appears that the links of syntax to other aspects of language - to lexical semantics and to pragmatics in particular - may be sufficiently integral that the thesis of the autonomy of syntax is in jeopardy" p. 220. Nous défendrons même, dans ce chapitre, cette critique de Roy Harris, reconnu comme critique acharné de Chomsky et cité par Gardner: " Language cannot be studied in isolation from the investigation of "rationality". It cannot afford to neglect our everyday assumptions concerning the total behavior of a reasonable person...An integrational linguistics must recognize that human beings inhabit a communicational space which is not neatly compartmentalized into language and non-language...it renounces in advance the possibility of setting up systems of forms and meanings which will "account for" a central core of linguistic behavior irrespective of the situation and communicational purposes involved." (*Op. cit.*, p. 221)

contenu, d'une part, ne rend pas compte des caractéristiques de la psychologie du sens commun et d'autre part, ne peut justifier une psychologie scientifique autonome. Dans son refus de reconnaître le rôle de l'explication et de la compréhension dans la psychologie du sens commun, explication et compréhension normative, cette conception de la psychologie ne peut être décidable que par la recherche empirique de la neurologie.

Nous en avons donc conclu qu'une conception internaliste du contenu ne rend pas compte des caractéristiques de la psychologie du sens commun et ne peut justifier une psychologie scientifique autonome. Il ne semble pas que le contenu sémantique puisse être de l'ordre d'un "quelque chose" qui sera lu dans un état neuronal.

Une conception externaliste du contenu, telle que Stich en fait l'analyse, correspond par contre aux caractéristiques de la psychologie du sens commun et ce, parce que l'explication et la compréhension jouent un rôle prédominant dans cette psychologie, rôle qui nous permet de comprendre comment le sujet est inscrit dans le monde. Il faudrait peut-être considérer qu'il n'y a rien comme des croyances, au sens réaliste du moins, et qu'en fait un état psychologique intentionnel n'est pas un état "local" d'un système mais plutôt, comme le suggère Cummins (1989), un état "global", quelque chose comme une perspective.

En fait, la psychologie cognitive ne pourrait acquérir le statut de science, elle pourrait tout au plus constituer une méthode particulière de traitement des problèmes¹²⁷.

¹²⁷ Nous pouvons en plus rappeler ici les conclusions de J. Haugeland (1981) à son article sur la nature et la plausibilité de la psychologie cognitive: "In this section, I want to mention three issues which it seems to me may be serious hurdles for Cognitivism - serious in the sense

Il s'agit donc, dans le présent chapitre de déterminer quel est, selon nous, la nature et le rôle de la psychologie du sens commun et ce, afin de montrer que cette psychologie pragmatique est fondamentale et irréductible à la psychologie scientifique cognitive et donc irréductible aux sciences biologiques fondamentales.

Pour déterminer sa nature nous allons clairement poser que la psychologie du sens commun ne présume pas une conception de la représentation interne ni celle de computation de ces représentations selon des règles. Nous allons donc montrer que la théorie pragmatique du sens commun s'inscrit dans une pratique normative, c'est-à-dire que les concepts de la psychologie du sens commun norment notre comportement et norment nos prédictions sur le comportement des autres.¹²⁸

of being equally hard to duck or get over. They are: moods, skills, and understanding....Moods come upon us, but they are neither direct observations nor inferences. Many things affect our moods, but our moods also affect how things affect us; and in neither case is it quasilinguistic or rational. We do not state or believe our moods, or justify them on the basis of evidence or goals; they are just the way things are. In sum: Moods permeate and affect all kinds of cognitive states and processes, and yet, on the face of it, they don't seem at all cognitive themselves...."Skill" is such a broad and versatile notion that all kinds of things might fall under it...But if very many such things turned out to be explainable in way X, rather than as the abilities of an IPS, then cognitive psychology would narrow dramatically in scope and interest. In the worst case, little would remain to call "cognitive" except conscious deliberation and reasoning - and that's hardly news...understanding pertains not primarily to symbols or rules for manipulating them, but to the world and to living in it...Paradigms of understanding are rather our everyday insights into friends and loved ones, our sensitive appreciation of stories and dramas...It is far from clear that these are governed by fully explicable rules at all. Our talk of them is sensible because we know what we are talking about, and not just because the talk itself exhibits some formal regularities." (pp. 270-276)

¹²⁸ "...the social world and its organization of social activities is basic to any understanding we might derive about mental life." (J.Coulter (1979), p. 6) Et "It seems that our sense of our situation is determined by our changing moods, by our current concerns and projects, by our long-range self-interpretation and probably also by our sensory-motor skills for coping with objects and people - skills we develop by practice without ever having to represent to ourselves

Pour déterminer son rôle, nous allons clairement poser que la force explicative de la psychologie du sens commun tient à son usage et à la reconnaissance d'un lien interne entre la compréhension et l'application. Ce qui signifie que le modèle d'explication fourni par la psychologie du sens commun présente des avantages sur toute autre forme d'explication des sciences cognitives ou biologiques. Dans la mesure où la psychologie du sens commun offre des généralisations prédictives du comportement, élément que la plupart des auteurs reconnaissent, nous devrons montrer que ces généralisations ne sont pas obtenues du fait d'une explication causale du comportement qui ferait appel à des états psychologiques internes computés selon des règles d'inférence mais plutôt du fait que ces généralisations sont obtenues en rendant intelligibles les actions, en expliquant les raisons et en reconnaissant que comprendre les intentions de quelqu'un c'est être capable de situer d'une façon intelligible (pour éviter de dire rationnelle) le sens de ses propos, ses comportements, et les applications qui en résultent.

En fait la psychologie du sens commun remplit un ensemble de fonctions autres que théoriques. Nous pouvons caractériser, sans prétendre en présenter une liste exhaustive, certaines de ces fonctions les plus importantes. La psychologie du sens commun remplit (i) une fonction discriminative, au sens où elle permet de distinguer les agents des non agents, les agents étant ceux à qui on peut attribuer des états psychologiques intentionnels

our body as an object, our culture as a set of beliefs, and our propensities as situation - action rules. All these uniquely human capacities provide a "richness" or a "thickenss" to our way of being-in-the-world and thus seem to play an essential role in situatedness, which in turn underlies all intelligent behavior." (H.L. Dreyfus (1981), p. 198)

et au sens où elle autorise des distinctions qui nous permettent de composer avec le cas des jeunes enfants et des animaux, en ce qui concerne les états psychologiques; (ii) une fonction critique qui nous permet d'évaluer le comportement des autres, l'évaluation permettant toutes les subtilités émotionnelles possibles: "il aurait dû le savoir", "il croyait peut-être s'en tirer", "il n'avait pas l'intention de lui faire du mal", "il désirait beaucoup cette femme", et ainsi de suite; (iii) une fonction morale qui nous permette de préserver minimalement la liberté humaine et son corollaire la responsabilité; (iv) une fonction descriptive de différents types: de type résumé, par exemple "l'auteur pense que..."; de marqueur illocutoire, par exemple "x opine, y acquiesce"; d'attribution d'occurrence, par exemple "x pense subitement..."; d'attribution de disposition, par exemple "il croit généralement ce qu'on lui dit".

En d'autres termes, nous allons d'une part discuter de ces catégories qui ne sont pas psychologiques mais qui sont des "modes du Dasein", à savoir le sens et la référence et d'autre part discuter du rapport des règles à la normativité, parce que ce qui caractérise un symbole c'est le fait qu'il a le sens qu'il a en vertu des règles qui gouvernent son usage dans la communauté. La psychologie du sens commun est une "théorie" pragmatique basée sur la nécessité d'agir et elle s'inscrit plutôt dans une pratique normative; l'activité pragmatique de référer et dire la vérité prennent place sur fond de pratiques sociales solidement fixées. Bien que l'arrière-fond pragmatique ne soit pas essentiel pour déterminer le contenu des états psychologiques intentionnels, il est essentiel à déterminer leurs conditions de satisfaction. Et les pratiques qui déterminent les conditions de satisfaction

des états psychologiques intentionnels impliquent des habiletés qui ne sont pas analysables comme ensemble de représentations: "le concept "représenter" est plutôt celui d'un "faire" que d'un "recevoir". On pourrait appeler créateur l'acte de la représentation."¹²⁹ En ce qui concerne la représentation, il faut éviter de confondre le processus et le produit. Si la représentation est un produit, alors on peut décrire ce produit indépendamment de tout ce qu'il est censé représenter mais si la représentation est un processus, l'acte d'un agent, la réaction d'un être vivant à son environnement, il est peu adéquat de chercher une façon de décrire cette réaction indépendamment de ce à quoi elle est la réaction. Et c'est ce que nous soutiendrons ici.¹³⁰

Bien que pour des raisons différentes, mais en accord avec cette remarque de P.M. Churchland (1980):

Si tel est le cas (...), alors notre véritable inhabileté à construire un compte-rendu "causal" du sens et de la référence, ne reflète pas la pauvreté du naturalisme, mais la pauvreté des notions de "sens" et "référence" comme explications de comment le langage est ultimement lié au monde. (p. 75)

nous montrerons que les notions de sens et de référence, telles que comprises par les théoriciens, sont inadéquates mais justement parce que mal interprétées et que les indications¹³¹ de Wittgenstein nous permettent au contraire de mieux les comprendre.

¹²⁹ L. Wittgenstein (1970) Fiches, no.637.

¹³⁰ Nous voyons là que toute position innéiste ou nativiste, au contraire, considère la représentation comme un produit.

¹³¹ "My thesis, which owes a lot to Wittgenstein, is that whenever human behavior is analyzed in terms of rules, these rules must always contain a ceteris paribus condition, i.e they apply "everything else being equal", and what "everything else" and "equal" mean in any specific situation can never be fully spelled out without a regress. Moreover, this ceteris paribus

C'est donc du "mood" wittgensteinien dont il sera essentiellement question dans ce chapitre. Nous n'avons, en effet, aucune restriction à utiliser ce terme puisqu'il n'y a pas de théorie concernant la nature de l'esprit, pas plus que dans l'ensemble de son œuvre d'ailleurs, dans la philosophie psychologique de Wittgenstein. Il s'agit plutôt d'une méthode d'analyse des difficultés et des problèmes de nature psychologique. En fait la méthode wittgensteinienne permet, comme nous l'indiquions en introduction à cette thèse, de clarifier la confusion conceptuelle dont souffre actuellement la psychologie.

4.1 Recherche empirique et conceptuelle

W. Goldfarb (1989) indique que la véritable objection de Wittgenstein au fait de refuser de considérer les états psychologiques intentionnels comme des états et processus ne vient pas seulement du fait que cela ne rend pas compte des principales caractéristiques

condition is not merely an annoyance which shows that the analysis is not yet complete and might be what Husserl called an "infinite task". Rather the ceteris paribus condition points to a background of practices which are the condition of the possibility of all rulelike activity. In explaining our actions we must always sooner or later fall back on our everyday practices and simply say "this is what we do" or "that's what it is to be a human being". Thus in the last analysis all intelligibility and all intelligent behavior must be traced back to our sense of what we are, which is, according to this argument, necessarily, on pain of regress, something we can never explicitly know." (H.L. Dreyfus (1981), p. 202)

conceptuelles de ces notions, mais du fait qu'il refuse la distinction même entre conceptuel et empirique.¹³²

Wittgenstein n'est pas antiscientifique, mais antiscientiste, dans la mesure où le scientisme relève de cette attitude qui consiste à considérer qu'il y a une frontière distincte entre les recherches conceptuelles et les recherches empiriques et à privilégier ces dernières au détriment de celles-là. Au contraire, Wittgenstein remet en cause la distinction entre conceptuel et empirique, dans la mesure où toute recherche empirique nécessite, comme nous l'indiquions au chapitre deux¹³³ de cette thèse, une clarification conceptuelle de ce qui est recherché.

C'est à partir de la conception wittgensteinienne de la règle qu'il faut comprendre le rapport entre conceptuel et empirique, rapport qui est aussi celui de la contingence à la nécessité. La nécessité est la reconnaissance de la règle, reconnaissance qui n'est pas fondée sur la reconnaissance de la vérité d'un fait d'expérience mais "sur une décision d'un type tout à fait particulier: celle de mettre une fois pour toutes la proposition concernée à l'abri de la menace représentée par la possibilité d'une expérience contraire."¹³⁴ La différence entre propositions d'expérience et propositions d'un autre genre n'est pas celle

¹³² Voir, entre autres la fin de l'aphorisme # 79 des Investigations philosophiques : " (la fluctuation de définitions scientifiques: ce qui vaut aujourd'hui comme épiphénomène du phénomène A, servira demain à la définition de "A")."

¹³³ Voir plus particulièrement la section qui traite des arguments généraux contre le réductionnisme scientifique qui concernent les rapports qu'entretiennent la théorie et la force explicative, le caractère "circonstanciel" et indéterminé de l'explication, ainsi que la nécessité et la relativité des modèles théoriques.

¹³⁴ J. Bouveresse (1987), p. 45.

de deux catégories de propositions, propositions empiriques et propositions nécessaires, mais celle entre règle et proposition. Il n'y a pas de faits nécessaires empiriques qui nous contraignent à certaines vérités, mais dans le passage des propositions empiriques aux propositions fixes que sont les règles, c'est tout de même la nature qui fait entendre sa voix, la nôtre et celle de la réalité. La nôtre parce que c'est notre histoire naturelle, le fait que nous ayons les capacités cognitives que nous avons, qui fait que nous adoptons les systèmes que nous avons; et la nature de la réalité, parce que c'est tout de même le fait que nous soyons confrontés à cette réalité que nous avons les systèmes en question.

Lorsqu'il soutient que nous n'avons aucun moyen de démontrer que nos concepts sont les "bons", Wittgenstein ne fait que réagir contre l'impression que donne toujours un système conceptuel, pour celui qui l'a adopté, de n'avoir rien inventé et de ne faire que suivre fidèlement la nature. Il ne suggère pas que notre liberté pourrait aller au-delà de cette latitude qui nous est octroyée par la réalité dans le choix de la manière dont nous voulons la représenter. Nous inventons nos concepts et nous créons notre grammaire (sous certaines contraintes et dans certaines limites). Nous n'inventons évidemment pas la réalité qu'elle nous permet de décrire et nous ne créons pas la vérité qu'elle nous permet de reconnaître. (J. Bouveresse (1987), p.66)

Wittgenstein rappelle déjà dans le Cahier Bleu, que notre principal problème dans l'analyse des phénomènes vient de notre "constant désir de généralisation", désir qui est "la résultante d'un certain nombre de tendances qui sont à l'origine de certaines confusions et méprises en philosophie". Nous indiquons ici ces tendances :

Premièrement "la tendance à croire qu'il existe un élément singulier commun à toutes les entités que désigne globalement le terme de généralisation ". Et encore " C'est une idée analogue qui nous fait penser que les propriétés sont des ingrédients qui entrent

dans la composition des éléments qui possèdent ces propriétés".¹³⁵ C'est justement pour ce genre de raison¹³⁶ que Fodor (1981), par exemple, considère que la psychologie naturaliste sera impossible :

Une psychologie naturaliste spécifierait les relations entre un organisme et un objet dans son environnement lorsque le premier pense au second... Comme elle aurait à définir les généralisations entre états mentaux d'une part et les généralisations entre entités environnementales d'autre part, elle aurait besoin, en particulier, d'une méthode "canonique" de référer à ces dernières... Et cela signifie, probablement, qu'elle aurait besoin d'une description sous laquelle la relation entre moi et lui instantie une loi.

Une psychologie naturaliste devrait donc chercher à spécifier les objets environnementaux dans un vocabulaire tel que les relations organisme-environnement instantient des lois lorsqu'elles sont ainsi décrites. (p. 249)¹³⁷

D'où il tire la conséquence qu'il faudrait attendre la fin de toutes les sciences, avant de pouvoir obtenir ces généralisations.

Deuxièmement "la tendance que nous retrouvons dans nos façons habituelles de nous exprimer, et qui nous fait supposer que quiconque saisit le sens du terme général - ... - est

¹³⁵ Cette tendance va de pair avec la conception classique de la catégorisation voulant que les catégories aient des attributs critiques et définis.

¹³⁶ "Dans la conception que propose Wittgenstein, les choses n'ont pas, en plus et à côté de leurs propriétés ordinaires, des propriétés constitutives ou essentielles, dont nous pourrions "dire", en un sens comparable, qu'elles les possèdent. Les propriétés de ce genre sont imposées aux choses par la manière dont nous avons choisi de les représenter et de les décrire et se "montrent" dans la description elle-même. "Essentiel", écrit Wittgenstein, n'est jamais la propriété de l'objet, mais le caractère du concept". La nécessité réside dans la manière dont nous disons les choses, et non dans les choses dont nous parlons." (J. Bouveresse (1987), p. 66)

¹³⁷ Cummins s'objecte justement à cet argument de Fodor voulant que la psychologie naturaliste doive attendre la fin de toutes les sciences en indiquant que ce à quoi Fodor fait allusion c'est la "référence à", et que la science ne s'occupe pas de cette référence, parce que bien des choses ne sont pas des espèces physiques naturelles.

en possession d'une image type s'opposant à des images particulières.... Ce qui nous ramènerait à l'idée que le sens d'un mot est une image, ou une chose que représente le mot." (*Op. cit.*, p. 49) C'est justement de cette tendance que découlent les difficultés inhérentes aux théories actuelles de la signification. En effet, on présume, par exemple, que la représentation est un quelque chose¹³⁸ qui réfère à une espèce naturelle de type physique, qu'il s'agisse aussi bien d'une croyance, d'un particulier neuronal ou d'un objet du monde.

Troisièmement "... vient encore se confondre une représentation de l'esprit comme un mécanisme mental et une représentation de l'esprit comme état de conscience." Il est à remarquer ici que Wittgenstein situe les deux interprétations au même niveau de confusion. Qu'il s'agisse aussi bien de l'interprétation cognitive à la Fodor, d'un mécanisme ou processus¹³⁹ mental ou d'une interprétation subjectiviste à la Nagel, d'une qualité intrinsèque de l'expérience. Bien que les deux interprétations conduisent à des points de vue diamétralement opposés, elles présument toutes deux une conception internaliste de l'esprit.

¹³⁸ "Ce qu'il [Wittgenstein] critique est la tendance à croire qu'on ne peut parler de noms de choses aussi différentes que sur la base d'une analogie suffisante entre les fonctions respectives des différentes expressions linguistiques concernées et que nous pouvons toujours invoquer, en dernier ressort et à défaut d'une analogie plus intéressante, celle qui consiste dans le fait qu'elles désignent toutes des objets d'une espèce ou d'une autre". (J. Bouveresse (1987), p. 159)

¹³⁹ "Il en va du processus psychique de la compréhension comme de l'objet arithmétique trois. Le mot "processus" ici et le mot "objet" là nous font adopter une attitude grammaticale fausse à l'égard du mot". (Wittgenstein , Grammaire philosophique, p. 89)

Quatrièmement "la volonté de procéder selon une méthode scientifique...j'entends ici la méthode qui s'efforce de réduire à un très petit nombre de lois naturelles l'explication des phénomènes de la nature". Il s'agit de cette tendance générale à considérer que la méthode de la subsomption-causale des sciences physiques est la seule méthode valable d'explication. Or, on ne peut assumer que le rôle explicatif du contenu dans les théories empiriques de la cognition est le même que le rôle explicatif du contenu de la psychologie du sens commun. En fait, expliquer se ramène, selon cette tendance, à trouver la cause¹⁴⁰, cette cause devant être un élément ou entité repérable et singulier. Comme le souligne J. Bouveresse (1987):

Pour le cognitivisme, la dureté du "doit" logique se ramène, en fin de compte, à la dureté spéciale d'une certaine catégorie de faits, que nos théories logiques et mathématiques s'efforcent de représenter correctement. Pour Wittgenstein, la dureté en question ne peut être que celle d'une règle que nous nous imposons; et, puisque la décision de conférer à une proposition le caractère irrévocable que devrait avoir la reconnaissance supposée d'une vérité éternelle n'est pas fondée sur la reconnaissance d'un fait, il est tout à fait compréhensible que les vérités nécessaires aient une histoire, ne serait-ce que parce que les incapacités imaginatives qui nous amènent à les reconnaître comme telles ne sont pas forcément définitives. (p. 152)

Contrairement à ces tendances méthodologiques, il y a deux importantes caractéristiques du développement de la pensée de Wittgenstein, en ce qui concerne la philosophie psychologique, qui nous permettent d'envisager les problèmes autrement. Nous

¹⁴⁰ Il n'y a qu'à rappeler la remarque précédente de P.M. Churchland, selon laquelle nous devrions trouver un compte rendu causal du sens et de la référence.

pourrions globalement identifier ces deux caractéristiques comme: (i) la caractéristique descriptive et (ii) la caractéristique du dénouage.

La caractéristique descriptive doit être opposée à notre constant désir de généralisation, à la "diète unilatérale". Nous avons un paradigme de l'acte mental, dont nous disons qu'il est typiquement conçu comme un processus interne et privé se déroulant dans l'esprit, et nous voulons contraindre tous les cas à s'y conformer. Quelque chose comme un mythe du réservoir mental¹⁴¹ d'où découleraient aussi bien des états psychologiques que des états de conscience.

Des hypothèses comme les "masses invisibles", les "événements mentaux inconscients" sont des normes d'expression. Elles entrent dans le langage pour nous permettre de dire qu'il doit y avoir des causes.(...) nous croyons que nous avons affaire à une loi naturelle a priori, alors que nous avons affaire à une norme d'expression que nous avons nous-mêmes fixée".(WLC 1932-1935, p. 16). Dire que nous ne cherchons pas si un phénomène a des causes, mais quelles sont ses causes, c'est dire que nous avons adopté un certain système. (J. Bouveresse (1987), p. 168)

¹⁴¹ L'entreprise de G. Ryle (1949) dans The Concept of Mind, visait à montrer, entre autres, que notre paradigme de l'intellect, qui est pertinent quant à l'importance accordée à la théorisation en philosophie, relève d'un préjugé intellectualiste. A ce titre il est intéressant de noter que M. Henry (1965), dans un chapitre de la Philosophie et phénoménologie du corps, chapitre consacré à Descartes, soulève ce préjugé "intellectualiste" duquel est née la distinction fondamentale entre corps et esprit, et remarque que, en réponse aux critiques d'Elizabeth à propos du dualisme, Descartes spécifie qu'il s'agit seulement d'une distinction de droit, et que pour comprendre l'union de fait entre le corps et l'esprit, " il fallait se laisser aller à vivre et cesser de philosopher". Wittgenstein nous donne le même conseil : "Comme je l'ai dit: ne pensez pas, mais voyez !" (IP # 66)

Dans les Leçons et conversations, il y a une autre remarque importante qui indique ce que Wittgenstein entendait par le préjugé de pureté cristalline (IP # 108), ce préjugé de l'explication ultime:

Dire que les rêves sont la satisfaction de désirs est très important, surtout parce qu'on fait ressortir ainsi le type d'interprétation qui est requis, (...)

Il est probable qu'il y a de nombreuses formes différentes de rêves, et qu'il n'y a pas qu'un seul type d'explication qui s'applique à eux tous. (...)

Freud a été influencé par l'idée de dynamique du 19ième siècle - cette idée qui a influencé dans son ensemble la façon de traiter la psychologie. Il voulait trouver une explication unitaire qui montrerait ce que c'est que rêver. Il voulait trouver l'essence du rêve. (LC pp. 97-98)

Comme l'indique J. Bouveresse (1987):

Freud a commis, selon lui, l'erreur de présenter comme des hypothèses scientifiques qui ont été testées et vérifiées des propositions qui, dans l'usage qu'il en fait fonctionnent, en réalité, beaucoup plus comme des formations ou des déterminations de concept....De la même façon, celui qui est d'accord avec Freud estimera que Freud a reconnu correctement la nature du rêve; mais cela ne peut pas vouloir dire qu'il a découvert (expérimentalement) quelque chose comme la vraie nature ou le vrai concept de rêve. (pp. 168-169)

Donc, pour Wittgenstein, il n'y a pas quelque chose comme l'explication ultime, parce que si nous regardons et voyons, il y a différents usages, plusieurs raisons pourquoi nous expliquons et "en philosophie la question de savoir "pourquoi utilisons-nous en somme tel mot, telle proposition" mène sans cesse à de précieuses élucidations". (T 6.211)

La deuxième caractéristique consiste à défaire les noeuds. Il est essentiel de rappeler les difficultés que pose la méthode wittgensteinienne dans le traitement des concepts: il s'agit de défaire les noeuds pour en arriver à la simplicité, mais défaire les noeuds est une

activité complexe. Wittgenstein s'est attaqué à la confusion conceptuelle en psychologie, et ce sont ces attaques de nos fictions grammaticales qui devraient indiquer l'issue du problème. Wittgenstein souhaite nous débarrasser de notre tendance à croire qu'il doit y avoir un processus occulte, mystérieux, nébuleux, qui rend toute la chose incompréhensible.

L'esprit n'est pas un mécanisme mental ni un état de conscience. Wittgenstein attire, au contraire, notre attention sur le rôle que les formes linguistiques jouent dans nos vies, parce que: "c'est la grammaire qui dit quel genre d'objet est quelque chose. " (IP, # 373)

Mais compte tenu des indications que nous avons précédemment fournies en ce qui concerne le rapport de l'empirique et du conceptuel, de la contingence et de la nécessité, il faut interpréter correctement cette remarque:

Croire qu'en qualifiant une interrogation de "grammaticale" on la transforme en une question purement linguistique revient à oublier que la grammaire est justement prévue pour être appliquée à la description de la réalité, que, si elle nous dit ce que certaines choses sont, c'est précisément en nous montrant comment nous allons pouvoir parler d'elles(...). Wittgenstein proteste contre l'idée que la philosophie doit s'efforcer de pénétrer les phénomènes, alors qu'il s'agit, en réalité, de décrire les possibilités des phénomènes, à travers le genre d'énoncés que nous formulons sur eux. C'est pour cela que la philosophie est une recherche grammaticale, et non parce qu'elle porterait sur les mots plutôt que sur les choses. (J. Bouveresse (1987), p. 173)

Wittgenstein nous conduit directement vers les mots: du côté de l'élaboration de nos concepts, du côté des jeux que nous jouons avec eux, du côté de l'élaboration socio-culturelle du mental. En décrivant nos actions, nous ne représentons pas invariablement des liens déjà présents dans le monde, mais nous sommes au contraire engagés à établir ces liens dans nos descriptions. L'évaluation que nous sommes amenés à faire dans la

description de nos actions est donc constitutive de l'action elle-même. Etre-avec-les autres, éduqués, touchés, enseignés par les autres c'est prendre forme. Nous savons "attribuer" un esprit aux êtres qui nous entourent se comportant de façon appropriée et nous savons que ces êtres ont un cerveau et non "de la sciure dans la tête". Nous savons qu'il faut un cerveau pour penser, vouloir et autres, mais la pensée est une forme d'élaboration symbolique normative, qui se structure dans l'histoire socio-culturelle du sujet. Ce qui signifie que les propositions concernant nos actions sont constitutives de ce que nous jugeons être notre réalité "mentale". Certains de nos concepts psychologiques sont donc utilisées comme des règles, des propositions fixes, qui nous permettent d'appréhender notre réalité et la réalité qui nous entoure et c'est à cette question de l'élaboration socio-linguistiques des concepts psychologiques que Wittgenstein s'est intéressé.

La clarification conceptuelle consiste donc à défaire les noeuds en indiquant à quelle fin et pour quelle raison nous utilisons tel mot, tel concept, en montrant ce que nous cherchons empiriquement lorsque nous découpons conceptuellement la réalité comme nous le faisons.

La nécessité ne nous est pas imposée par une nature des choses à laquelle nos systèmes de représentation ont ou auraient dû se conformer, mais uniquement par la manière dont nous avons choisi les systèmes en question.
(*Op. cit.*, p. 15)

Considérer que certaines de nos propositions puissent ne pas être constitutivement vraies, aurait pour conséquence que "ce n'est pas simplement notre image du monde, telle qu'elle

est, qui s'en trouverait sérieusement ébranlée, mais l'idée même d'essayer de construire une image du monde quelconque et finalement toute notre relation au monde." (*Op. cit.*, p. 149)

Nous pouvons donc rappeler ici que les explications sont de différentes sortes et fonctionnent à différents niveaux et qu'il n'est pas nécessairement vrai qu'il y ait des relations formelles entre toutes ces explications. Ce qui compte comme une forme d'explication appropriée dans un cas donné est jusque dans une certaine mesure déterminé par la question qui est posée.

La neurologie fait des recherches sur les sensations, perceptions et sur la mémoire, mais non sur certains autres états psychologiques tels le savoir, la croyance, ou les "moods", pour reprendre l'expression de J. Haugeland.¹⁴² Ces concepts devraient être "réduits", au sens où il faudrait déjà leur avoir donné une identification physique du genre "croire que x" c'est avoir un particulier neuronal "y", ou encore "je suis déçue" c'est "avoir un voltage de 6 hertz aux neurones c13", avant de pouvoir être analysés par les neurologistes. Mais toute réduction¹⁴³ les modifierait radicalement. Les scientifiques formulent des lois

¹⁴² Fodor (1981) soutient même : " Again, consider that accepting a formality condition upon mental states implies a drastic narrowing of the ordinary ontology of the mental; all sorts of states which look, *prima facie*, to be mental states in good standing are going to turn out to be none of the psychologist's business if the formality condition is endorsed...since, on that assumption, knowledge is involved with truth, and since truth is a semantic notion, it's going to follow that there can't be a psychology of knowledge (even if it is consonant with the formality condition to hope for a psychology of belief). " (p. 228) C'est parce que Fodor est un "Réaliste" en ce qui concerne la croyance qu'il a cet espoir, mais il nous semble tout aussi difficile de présumer que la croyance est un état psychologique interne que de présumer que le savoir est un état psychologique interne.

¹⁴³ Nous aimerais ici citer un assez long passage de Baker et Hacker (1984b) qui est particulièrement pertinent en ce qui concerne à la fois les difficultés dont nous avons déjà traité, au chapitre deux, au sujet des capacités cognitives, à la fois la connaissance tacite dont il a été

générales, il serait étrange qu'ils souhaitent copier dans leur vocabulaire technique, les détails et l'acuité inhérentes au langage ordinaire de l'expérience.

Imaginez une explication physiologique de l'expérience vécue. Supposons celle-ci: (...) Supposons que ceci en soit l'explication.... - vous avez dès lors introduit un nouveau critère physiologique de la vision. Et ceci peut cacher le vieux problème, non pas le résoudre. Le but de cette remarque, cependant, était de montrer ce qui arrive dès qu'on nous offre une explication physiologique. Le concept psychologique demeure hors d'atteinte de cette explication. Et ceci rend plus claire la nature du problème....

Laissez l'usage vous enseigner la signification.¹⁴⁴ (IP, p. 345)

question au chapitre trois, à la fois en ce qui concerne le réductionnisme méthodologique et en ce qui concerne aussi l'analyse que nous entreprenons dans ce chapitre.

" At least some cases of using the phrase "tacit knowledge" can be clarified by elaborating the criteria for tacitly knowing (...) as opposed to explicitly knowing or being ignorant. But what exactly differentiates cognizing from knowing ? Chomsky insists that:

"I don't think that "cognize" is very far from "know" where the latter term is moderately clear, but this seems to me a relatively minor issue, similar to the question whether the terms "force" and "mass" in physics depart from their conventional sense (as they obviously do)."

But physicists have the decency to give very precise definitions of the terms "force" and "mass", and their divergence from the non-technical use of these words is by no means a relatively minor, but an absolutely crucial issue. The use of "cognize" (or "tacitly know") is only "explained" to the extent that it is said to be just like "know", except that one who only cognizes cannot tell one what he cognizes, cannot display the object of his cognizing, does not recognize what he cognizes when told, never (apparently) forgets what he cognizes (but never remembers it either), has never learnt it and could not teach it, and so on. In short, cognizing is just like knowing, except that it is totally different in all respects." (p. 344-345)

¹⁴⁴ A ce sujet, voir l'article de B.A. Farrell (1950) intitulé "Experience", dans The Philosophy of Mind, (p. 43) où il conclut quant à la pertinence de son compte rendu que (i) il est futile de dire que lorsque je vois, tout ce qui se produit, c'est un événement physique, "because the ordinary discourse of plain men and physiologists makes it patently false" et (ii) il est faux d'identifier "voir" à un événement neuronal, parce que "if the "mental events" are the "raw feels"... they are not like the transmission of an electric current that can be identified with the passage of a nervous impulse".

Nous allons donc dans ce dernier chapitre voir comment les notions de symboles et de règles sont normatifs et comment les concepts d'explication et de compréhension sont liés de façon interne. Si le sens et la référence sont des modes du Dasein, nous allons voir que le sens n'est pas un fait de mon esprit mais que c'est l'accord humain, au sens de forme de vie et non au sens d'assentiment communautaire¹⁴⁵, qui détermine le sens:

Les connexions essentielles nouvelles que nous croyons découvrir n'étaient pas déjà là en un sens quelconque. Elles résultent d'une construction qui doit être effectuée et acceptée à chaque fois, et non de l'exploration d'un univers de significations prédéterminées. (J. Bouveresse (1987), p. 24)

mais bien que toute détermination de sens soit conventionnelle, il n'en demeure pas moins que c'est le monde qui détermine la vérité.

Il y a un sens auquel on peut dire, si l'on veut, qu'une réalité "correspond" à la règle. Mais ce n'est pas le genre de réalité auquel on s'attend (un fait déterminé, susceptible de la rendre vraie), c'est plutôt une réalité incomparablement plus complexe, constituée d'une multitude de faits différents auxquels nous ne pensons généralement pas et qui lui donnent son sens et son importance. (*Op. cit.*, p. 40)

Il faut se rappeler que nous n'agissons ni à notre guise, ni comme il faut.

Le besoin que nous éprouvons de disposer non seulement de vérités ordinaires, mais également de vérités nécessaires concernant le monde, pourrait résulter simplement de ce que l'on peut appeler, avec Craig, une certaine exigence de transparence ou d'intelligibilité. Bien qu'il puisse nous arriver, dans certains cas, de renoncer plus ou moins à la transparence au profit de l'efficacité prédictive, nous ne souhaitons pas normalement considérer le monde simplement comme quelque chose de prévisible, de

¹⁴⁵ Contrairement à l'interprétation qu'en a donné Kripke, Wittgenstein peut être considéré comme un conventionnaliste, dans la seule mesure où l'on tient compte du fait que pour Wittgenstein la convention est nécessaire.

contrôlable et de manipulable. Nous nous considérons comme capables de le comprendre réellement et nous nous sentons en droit de postuler une certaine conformité intrinsèque entre le fonctionnement de notre esprit et le comportement des objets du monde. C'est ce qui nous incite à considérer que les choses que nous ne parvenons pas à imaginer sont également des choses qui ne peuvent pas se produire. Une réalité avec laquelle nous nous sentons en accord et dans laquelle nous nous considérons comme chez nous doit être, de toute évidence, une réalité qui nous permet non seulement de connaître ou d'anticiper ce qui arrive effectivement, mais également d'avoir une idée suffisamment précise de ce qui peut et de ce qui ne peut pas arriver. (*Op. cit.*, p. 128-129)

4.2 La signification c'est l'usage

Nous indiquions au chapitre précédent que la question essentielle dont nous devions débattre était celle d'une certaine interprétation des postulats de la psychologie du sens commun. L'interprétation courante prétend que la psychologie du sens commun postule (i) qu'il y a des représentations internes avec contenu et (ii) que ces représentations sont guidées-par-des-règles. Dans cette section, nous allons présenter certains des arguments de G.P.Baker, et P.M.S. Hacker (1984b) puisque leur analyse des théories modernes de la signification et des règles nous semble tout à fait à propos, pour aborder les postulats en question. Nous examinerons leurs critiques des théories modernes de la signification dans cette section et leurs critiques de la mythologie cognitive des règles dans la section suivante.

Les auteurs indiquent en préface que les fondements de la logique moderne se situent, non pas dans l'investigation sémantique de la structure des langues naturelles, mais

dans l'application de techniques mathématiques sophistiquées au sujet traditionnel de la logique. En fait nous pouvons rappeler que la révolution scientifique du 17^e siècle a eu le même impact en philosophie de l'esprit qu'en mathématique et cela du fait que les outils de la connaissance ainsi que l'interprétation de la réalité relevaient désormais de la mathématisation. Le développement historique des théories linguistiques s'est orienté vers l'élaboration d'une sémantique formelle que les théoriciens ont par la suite cherché à appliquer aux langues naturelles.

Parler et comprendre une langue est depuis communément conçu comme l'effectuation d'opérations sur des représentations d'un calcul complexe de règles précises et ce, malgré le fait que les interlocuteurs n'en aient aucune connaissance consciente. Les théories modernes du sens ont fait proliférer certaines confusions conceptuelles, en interprétant le langage comme un système, en dissociant le symbole de son usage, et en identifiant la compréhension à un mécanisme ou processus interne de traitement (calcul complexe de règles) des symboles dans un système langagier. Cette conception moderne du langage est évidemment au confluent des développements scientifiques contemporains dont (i) le développement de l'Intelligence artificielle qui a entraîné l'analogie computationnelle, de même que (ii) le développement de la neurophysiologie qui s'est aussi appuyée sur cette analogie.

Compte tenu du fait que les mésinterprétations des différentes théories de la signification ainsi que de leurs rapports et de leur évolution respective sont nombreuses et

confuses¹⁴⁶, les auteurs ont choisi d'explorer quatre thèmes fondamentaux dont seuls les deuxième et troisième nous concernent directement dans cette recherche: (i) la doctrine de la distinction du sens et de la force d'une phrase; (ii) la conception des conditions-de-vérité d'une phrase comme fondement d'une théorie de la signification; (iii) la notion d'un système, "connu tacitement", de règles linguistiques sous-jacent à notre pensée et notre langage¹⁴⁷; (iv) le prétendu mystère de notre capacité à comprendre des phrases que nous n'avons jamais entendues auparavant¹⁴⁸. Compte tenu de notre intérêt, dans ce chapitre,

¹⁴⁶ Pour une mise en situation plus explicite, nous référons le lecteur au chapitre cinq de Dennett (1987) intitulé Beyond Belief, chapitre dans lequel il fait, entre autres, la description de différentes doctrines incompatibles concernant la proposition. En conclusion Dennett indique : "Despite a year's work, "Beyond Belief" is undeniably an unfinished project, and even some of its admirers have been uncertain about just what its messages are". (p. 203) Et il ajoute plus avant "So now we have theorists, their intuitions sullied by a makeshift but authoritative tradition, who have been talking past each other for a generation, falsely presupposing that there was common understanding of what the central concept of a proposition was supposed to do". (p. 203) C'est justement de cette confusion dans les théories de la signification dont nous allons traiter.

¹⁴⁷ Voir à ce sujet J. Bouveresse (1987) p. 11, qui indique que Wittgenstein avait réussi à formuler un problème majeur pour toutes "ces disciplines qui font un usage non critique de la notion de règle (en particulier, de règle tacite ou implicite)".

¹⁴⁸ Sur cette question, nous serions plutôt d'accord avec ce commentaire de Bouveresse (1987): " Les implications antithéoriques apparentes du paradoxe sceptique de Wittgenstein (ou plutôt, diraient certains, de Kripke) seront évidemment bien accueillies par tous ceux qui ne voudraient pour rien au monde que la maîtrise d'une langue puisse être représentée comme consistant dans la connaissance implicite d'un système de règles déterminées, sous prétexte que le langage est soumis à un processus de création ou d'invention par lequel les sujets parlants le transforment constamment. C'est, à mon avis, une très mauvaise raison, parce qu'il n'y a certainement pas à choisir entre ces deux aspects. Ce que nous devons essayer de comprendre est justement comment l'usage du langage peut être, par certains côtés, aussi systématique et prédictible et en même temps, d'une autre manière, aussi imprévisible et novateur. Contrairement à ce que cherchent à lui faire dire certains interprètes, Wittgenstein ne nie certainement pas que, lorsque nous sommes fondés à attribuer à quelqu'un la maîtrise de certaines règles, nous puissions prédire un bon nombre de choses concernant son comportement. Et, si le paradoxe

pour les deux postulats du sens commun selon lesquels, présumément, il y aurait un contenu de la représentation et que ces contenus de représentation sont manipulés selon des règles, nous discuterons principalement les arguments des thèmes (ii) et (iii).

Pour chacun des thèmes, les auteurs commencent par en présenter l'origine et l'évolution pour ensuite en formuler les faiblesses et erreurs. La méthode des auteurs est d'inspiration wittgensteinienne au sens où elle consiste en une clarification des concepts en jeu. Leurs critiques visent principalement les présupposés suivants: la notion de valeurs-de-vérité d'une phrase, la présumée distinction entre le contenu descriptif d'une phrase (son sens) et sa force (assertion ou ordre) et la supposition que le langage est un système. Ils entendent montrer que les théories actuelles de la signification reposent sur une confusion conceptuelle, confusion quant à la notion de représentation et de règle, qui nous conduit à présumer qu'il existe des représentations internes qui peuvent être lues neurologiquement et des règles dont les locuteurs n'ont même pas conscience. En fait ils vont clairement montrer, en s'inspirant de l'analyse wittgensteinnienne, que les notions de symbole et de règle relèvent au contraire de pratiques normatives.

L'analyse historique de la conception du langage dans la tradition post-cartésienne nous montre comment on en est venu à identifier le sens ou la signification à la vérité et

sceptique semble signifier à première vue que l'anarchie est en un certain sens toujours possible, il n'implique aucunement qu'elle soit réelle et encore moins qu'elle doive être réelle pour que la créativité soit possible." (p. 14)

à la fausseté¹⁴⁹. L'orientation générale visait à élaborer des théories du sens pour les langues naturelles sur la base du principe que le sens d'une phrase est déterminé par ses conditions-de-vérité.

Cette évolution des théories modernes du langage s'est faite selon certains axes stratégiques dont le principal a été de distinguer le sens de la force. Ainsi:

Chaque phrase (ou énoncé) exprime un sens, et les phrases qui diffèrent en "mode", ...expriment le même sens. Le sens d'une phrase est donc une entité abstraite, non un symbole...

Cette stratégie pour découvrir quelque chose de commun sous les disparités apparentes parmi les phrases évite un problème, mais en soulève un autre. Car comment peut-on expliquer ce qu'est cette commune entité abstraite ? (...) Les théoriciens ont élaboré une panoplie d'explications. (Baker, Hacker (1984b), p. 80)

Des tentatives diverses ont été faites pour identifier cette entité abstraite; l'une des solutions proposées a été d'identifier le sens au contenu descriptif. Cette notion de contenu descriptif a elle-même été diversement expliquée: par exemple, on a soutenu que deux phrases ont le même sens si elles sont à propos de la même chose, ou si elles expriment la même proposition, ou encore si elles véhiculent la même information. Mais dans chacun de ces cas, les théoriciens mésinterprètent la maîtrise d'un concept en présumant que la compréhension du sens relève d'un processus psychologique interne de reconnaissance et

¹⁴⁹ Voir Fodor (1987): "Hence, to say of a belief that it is true (/false) is to evaluate that belief in terms of its relation to the world. I will call such evaluations "semantic""", et encore "Sometimes I'll talk of the content of a psychological state rather than its semantic evaluability....If you know what the content of a belief is, then you know what it is about the world that determines the semantic evaluation of the belief." (p. 11)

de computation. Le sens est donc faussement interprété comme relevant d'un mécanisme interne et privé.

Il faut comprendre que cette interprétation du sens comme contenu descriptif a son origine dans la théorie des conditions-de-vérité. Philosophes et linguistes semblent adhérer au principe que le sens d'une phrase est déterminé par ses conditions-de-vérité. Ce consensus général soutient un certain nombre d'autres postulats dont les suivants: (i) que c'est seulement dans le contexte d'une phrase que le mot acquiert un sens; (ii) que le langage est systématique, au sens où comprendre une phrase c'est opérer un calcul selon des règles définies; (iii) que le calcul des prédictats expose la structure sous-jacente cachée derrière le vocabulaire et la syntaxe des langues naturelles.

En fait le point de départ de la notion de conditions-de-vérité est l'élucidation des constantes logiques dans les systèmes de la logique formelle. La théorie des tables de vérité a ainsi créé une nouvelle modification dans l'évolution historique des théories sémantiques en divisant la syntaxe et la sémantique dans les systèmes formels. En effet la syntaxe logique s'occupe des règles de formation, des formules et des opérations sur les formules, laissant la question de savoir ce que la formule signifie à la sémantique. Cette théorie a permis de développer une syntaxe et une sémantique logiques, renforçant l'inclination à supposer qu'un bon raisonnement est à la fois systématique et essentiellement mathématique. C'est donc le modèle de la sémantique et de la syntaxe logique des systèmes formels qui a ensuite été appliqué aux langues naturelles.

Mais en fait il y a certaines divergences quant à ce que devrait être une théorie sémantique. Le domaine de la sémantique est lié aux frontières entre syntaxe et sémantique, d'une part, et entre sémantique et pragmatique, d'autre part. Or, ces frontières ne font pas consensus, car ce partage a fini par évacuer la sémantique dans une sorte de "no man's land" dont on ne peut rendre compte, tout en faisant de la pragmatique et de la syntaxe des domaines qu'on peut systématiser sans doute, mais qui ont ainsi été dissociés de la réalité des langues naturelles. De là que la notion de sens apparaisse comme une "pauvre" notion, à reléguer ironiquement ou mystérieusement au rang de "mode du Dasein".

De plus, expliquer le sens en termes de conditions-de-vérité signifie clarifier le sens en présumant que le concept de vérité lui-même est clair et non problématique. Or, la notion de vérité elle-même est objet de débat et c'est pourquoi la notion de référence apparaît elle aussi comme une "pauvre" notion, et qu'on préfère postuler que, compte tenu de l'impossibilité de la systématiser, c'est une notion qui n'a aucun rôle à jouer dans la constitution d'une science psychologique "authentique". Les auteurs entendent, au contraire, défendre la thèse que la sémantique des conditions-de-vérité est un mythe puissant déguisé en théorie scientifique. Or, compte tenu du fait qu'il semble y avoir plusieurs concepts de conditions-de-vérité et qu'il n'y a pas de théorie précise à attaquer, Hacker et Baker vont examiner les difficultés soulevées par la théorie des conditions-de-vérité. Cette théorie a de nombreuses ramifications qui, lorsqu'on les examine les unes à la suite des autres, reposent sur des présupposés douteux. Selon les auteurs, ces difficultés sont liées à une

mésinterprétation ou une compréhension insuffisante de ce qui constitue l'explication et la compréhension du sens.

Ils vont donc s'attaquer aux notions périphériques suivantes, présupposées par la théorie des conditions-de-vérité; (i) le sens des constantes logiques; (ii) la nature de la vérité et de la fausseté; (iii) l'idée de conditions-de-vérité d'une phrase.

Voyons d'abord ce qu'il en est de l'analyse sémantique des constantes logiques. La notion de conditions-de-vérité est inséparable des définitions des tables-de-vérité des connecteurs propositionnels formels. Les théoriciens ont allègrement mêlés le symbolisme du calcul logique avec des expressions du langage naturel en des symboles complexes qui sont censés être intelligibles. Mais en fait, toute thèse qui soutient que le sens d'une phrase est expliqué en spécifiant les conditions pour lesquelles elle est vraie, loin d'être supportée par la théorie des tables-de-vérité des définitions des constantes de la logique formelle, est présupposée par ces définitions, ce qui signifie entre autres que les tables-de-vérité doivent elles-mêmes être expliquées. En fait la théorie des tables-de-vérité et la sémantique des définitions des constantes logiques ne sont valables que comme éléments du modèle théorique du calcul formel et c'est une erreur de considérer qu'elle peuvent s'appliquer aux langues naturelles.

De plus, la sémantique des conditions-de-vérité implique que les notions de vérité et fausseté sont essentielles à la notion de sens. En effet, on assume que la vérité serait une propriété des phrases mais en fait cette supposition est strictement motivée par la nécessité d'assurer la sémantique des conditions-de-vérité. On ne peut caractériser la vérité comme

la propriété des phrases bien qu'on ne puisse nier qu'il y ait un lien interne entre le sens et la vérité. Il faut plutôt reconnaître la complexité de ces liens et la dépendance de la vérité au contexte d'énonciation au sens large.

De même, en ce qui concerne la notion de valeurs-de-vérité: si les conditions de vérité sont données aux porteurs de sens (les phrases-types), elles sont divorcées de ce qui porte les valeurs-de-vérité (les énoncés), alors que si elle sont assignées aux porteurs de vérité et fausseté, elles sont coupées du sens. La théorie des conditions-de-vérité présume que le sens est un invariant des expressions types mais cette doctrine est bizarre. La thèse de la primauté du sens des phrases sur le sens des mots est liée à la sémantique des conditions-de-vérité. En fait le concept même de conditions-de-vérité est mal défini, il a été introduit par Wittgenstein dans le Tractatus, mais la définition que Wittgenstein en donne est présupposée par tout le système du Tractatus, comme l'enchaînement argumentatif suivant permet de le constater:

4. La pensée est la proposition ayant un sens.

4.01 La proposition est une image de la réalité.

4.1 La proposition représente l'existence et la non-existence des états de choses.

4.2 Le sens de la proposition est son accord et son désaccord avec les possibilités de l'existence et de la non-existence des états de choses.

4.3 Les possibilités de vérité des propositions élémentaires signifient les possibilités de l'existence et de la non-existence des états de choses.

4.41 Les possibilités de vérité des propositions élémentaires constituent les conditions de la vérité et de la fausseté des propositions." (Tractatus, L. Wittgenstein)

Or, la majorité des théoriciens du sens rejettent ce système sans toutefois prendre le soin de donner leur explication du terme technique de conditions-de-vérité.

Les concepts de base de la théorie sémantique des conditions-de-vérité sont en conséquence tous problématiques, à savoir la phrase (le porteur des valeurs-de-vérité), la vérité, et le concept technique de conditions-de-vérité. Derrière toutes ces difficultés il y a le doute fondamental quant à savoir s'il existe quelque chose comme la découverte de l'explication réelle des expressions déjà utilisées dans une langue. Assez curieusement, plutôt que de conduire au constat que les définitions sémantiques du calcul formel ne peuvent rendre compte des explications pragmatiques des langues naturelles, ces difficultés ont, au contraire, créé le mythe que le sens est un ineffable et qu'il n'y aurait donc pas de "véritable" explication du sens.

Les auteurs entreprennent donc de montrer que la sémantique des conditions-de-vérité suppose un certain nombre de thèses concernant la notion de synonymie, la différenciation entre sens et non sens, la primauté des phrases dans une théorie de la signification, la nature des explications ordinaires du sens et le concept de compréhension. Ils abordent ces thèmes avec l'intention de discrépiter la théorie des conditions-de-vérité qui, dans son interprétation, conduit à des conséquences inacceptables.

Comme ils l'indiquent, le but stratégique de Wittgenstein dans les Investigations, consiste à faire en sorte que la description des faits de langage fasse voir que le sens n'est pas un ineffable¹⁵⁰. Tout se passe, pour Wittgenstein, dans le langage. C'est dans le

¹⁵⁰ "...c'est justement le rôle sémantique fondamental des jeux de langage qui les rend ineffables. La manière dont Wittgenstein insiste apparemment sur des connexions entre différents mouvements dans les jeux de langage plutôt que sur des relations représentatives qui vont du langage à la réalité est simplement le reflet de sa croyance au langage comme étant le moyen d'expression universel". (J. Hintikka, cité dans J. Bouveresse (1987), p. 58)

langage qu'est créé le sens¹⁵¹, mais il n'en demeure pas moins comme nous l'avons vu précédemment, que tout n'est pas possible dans le langage parce que et notre nature et la réalité déterminent en quelque sorte ce qui nous apparaîtra sinon "vrai", du moins plus naturel.

Ce qui doit nous empêcher de dire que notre grammaire est justifiée, en ce sens qu'aucune autre ne pourrait représenter correctement les faits, est que c'est justement la grammaire qui nous a appris à voir ce que nous appelons les "faits". Mais, précisément, elle nous a appris à voir quelque chose qui ne dépend pas d'elle et qui ne l'a pas attendue pour être là. Il y a peut-être différentes façons possibles de voir les choses; mais il y a en a également un bon nombre qui ne sont pas possibles, parce qu'elles introduiraient une discordance beaucoup trop grande entre ce que nous voyons et ce que nous serions alors supposés voir. (*Op. cit.*, p. 60)

Wittgenstein n'est pas un sceptique, il s'oppose simplement à deux mésinterprétations au sujet du sens, à savoir que le sens n'est ni un fait de notre esprit, ni un effet miraculeux de l'esprit, il ne relève pas d'un mécanisme ou processus interne et privé.

En fait, le lien entre les mots et la réalité est assuré par notre grammaire, par l'usage que nous faisons des mots, usage réglé par tout notre système culturel. En ce sens le langage est et n'est pas arbitraire. Le rapport entre les mots et les choses est expliqué par l'usage, activité ordonnée à l'ensemble des activités de notre système culturel.¹⁵²

¹⁵¹ "Les règles de la grammaire déterminent directement et en toute indépendance les combinaisons de signes qui ont un sens et celles qui n'en ont pas. Elles ne traitent pas de "significations" et ne déduisent rien de la considération d'objets de ce genre". (*Op.cit.*, p. 31) Les règles ne déterminent pas sur le mode descriptif, mais sur le mode normatif.

¹⁵² "Wittgenstein a préféré dire que c'est l'application réglée des signes par un être humain dans une certaine communauté de langage et de vie qui crée la communauté d'espace et établit la connexion nécessaire entre le signe et la réalité". (J. Bouveresse (1976), p. 260)

Wittgenstein veut détruire deux tentations philosophiques: (i) la tentation d'ériger une mythologie du symbolisme ou des processus symboliques et (ii) la tentation d'ériger une mythologie du mental ou des processus psychologiques. Bref, il s'oppose à une certaine conception de l'esprit, conception de l'esprit comme réservoir mental d'où s'écoulent mystérieusement des entités qui ont du sens.

Les théoriciens modernes de la sémantique prétendent que comprendre ce serait "saisir les conditions-de-vérité". Les critères de la compréhension consistent plutôt à pouvoir donner des explications appropriées des phrases ou à être capable de les paraphraser, ou encore à réagir de façon appropriée à un énoncé, à énoncer une phrase dans les circonstances pertinentes, à corriger les erreurs des autres dans leur énoncé et ainsi de suite. Voilà ce qui constitue les critères de la compréhension des expressions.¹⁵³

La nature des explications ordinaires du sens laisse voir le lien interne entre sens et explication. Comme le dit Wittgenstein, le sens d'un mot c'est ce qui est expliqué en expliquant son sens, et non quelque chose qui serait cachée, mais non exprimée par ces explications¹⁵⁴. Nos explications familières par ostension, exemple, exemplification,

¹⁵³ Pour Wittgenstein, la dénomination n'est qu'une préparation à l'usage d'un mot: "le fait de dénommer ne constitue pas encore un mouvement dans le jeu de langage" (IP, #49). Par contre, dès que le mot est situé dans le langage et que le rôle qu'il doit y jouer devient clair, c'est-à-dire dès qu'on en connaît l'application, nous en avons le concept (IP, # 383).

¹⁵⁴ "How a word is correctly explained is not something to be discovered by an elaborate programme of research, and hence its meaning is similarly transparent in the practice of explaining it. By dismissing recognized explanations of meanings as merely provisional and fallible, semantic theorists ensure that the subject-matter of their research is not meaning at all." (Baker, Hacker (1984b), p. 177)

paraphrase, sont laissées de côté dans la théorie sémantique des conditions-de-vérité, en dépit de leur intelligibilité et succès depuis des millénaires.

Un théoricien qui s'engage à donner le sens des expressions doit pouvoir expliquer ce que ces expressions signifient et notre concept du sens est épuisé par l'acceptation des explications des "significations". En fait, la notion de sens est liée à ce que nous considérons être l'explication et la compréhension du sens. Et selon Baker et Hacker, le langage courant fait obstacle à la théorie sémantique des conditions-de-vérité parce que, par exemple en ce qui concerne la synonymie, l'usager normal, en acquérant la maîtrise du langage, apprend à utiliser les définitions du dictionnaire pour découvrir les équivalences. De plus, il est évident que dans l'exercice courant du langage, le fait que l'énoncé de quelqu'un a du sens peut dépendre des circonstances dans lesquelles il est énoncé. Finalement, les métaphores posent le plus directement le problème du rapport sens et non sens, puisque nous faisons un usage courant des métaphores et nous comprenons aisément le sens des images métaphoriques.

Les théories modernes du sens ont fait proliférer de nombreuses mésinterprétations. L'une de ces mésinterprétations est l'idée que le langage est un système, or le terme même de système est un terme indéterminé et circonstanciel. Il y a des systèmes ouverts et des systèmes fermés, des systèmes plus systématiques que d'autres et l'on ne peut considérer le langage comme un système fermé et systématique.

Une autre de ces mésinterprétations concerne la notion de symbole. La classification de quelque chose comme symbole dépend de la manière dont il est utilisé, c'est-à-dire que

les symboles ont le sens qu'ils ont en vertu du fait qu'il y a des règles qui, dans chaque communauté, gouvernent leur usage.

Finalement, ces théories sont liées à une mauvaise conception de la compréhension du sens, c'est-à-dire que comprendre le sens n'est pas un processus ou mécanisme interne mais consiste plutôt à reconnaître et appliquer les règles de détermination du sens.

La position wittgensteinnienne ne signifie pas pour autant l'adoption de la solution dite de "l'assentiment communautaire". En effet, la conception de l'assentiment communautaire mésinterprète le caractère normatif de la règle. Suivre correctement la règle ne signifie pas agir statiquement comme la plupart des gens sont disposés à le faire, de même que la rectitude de la règle n'est pas décidée selon l'accord statistique à ce que la plupart des gens sont disposés à faire, de même que la compréhension et l'explication de la règle ne relèvent pas de dispositions collectives statistiques mais de l'usage qui en est fait par chacun. Bien que Wittgenstein reconnaissse que l'assentiment communautaire est un concept fondamental, c'est-à-dire qu'il est la structure du jeu de langage, l'assentiment n'est pas pour autant constitutif d'aucun jeu. C'est ainsi que nous faisons et pas autrement mais il y une limite à la justification et cette justification n'a pas pour fondement l'assentiment communautaire mais la grammaire elle-même.

4.3 Notion de règle

Voyons maintenant ce qui en est de la notion d'un système, "connu tacitement", de règles linguistiques sous-jacent à notre pensée et notre langage. La nouveauté du 20^e siècle ne consiste pas dans la reconnaissance du fait que les activités linguistiques sont normées ou gouvernées-par-des-règles, ce qui est en fait évident dans l'utilisation courante des locuteurs, qu'ils soient en voie d'acquisition ou de transmission de la maîtrise langagière. La nouveauté consiste plutôt dans le rôle accordé aux règles et dans la conception de la règle impliquée dans un compte rendu explicite et articulé de la nature du langage, que ce compte rendu ait la forme d'une théorie ou d'une description compréhensible.

Nous retrouvons dans les écrits de différents auteurs des présupposés quant aux règles, présupposés qui ont conduit à la conception actuelle du langage comme système de règles. Le survol historique de la logique moderne et de la linguistique nous permet de constater l'accentuation de l'importance accordée à l'existence d'un système de règles tacites et sous-jacent à l'acquisition et à la maîtrise du langage.

Nous retrouvons, chez Frege par exemple, l'idéal d'une science normative qui dise non pas comment l'on pense, mais comment l'on devrait penser, ce qui a pour conséquence de postuler qu'il y aurait des règles nécessaires. Le système du Tractatus présentait le langage comme un calcul de règles. Les théoriciens contemporains du sens expliquent les inférences valides en référence aux règles de la logique sémantique. Point culminant, les linguistes, à la suite de Chomsky, ont conçu leurs recherches en grammaire comme une branche de la psychologie cognitive. Selon l'école de Chomsky, ce système de règles se

développe dans l'esprit, d'une façon qui est "prédéterminée par l'organisation biologique de l'esprit" et les règles existent indépendamment de leurs connaissances par les usagers.

Cette conception moderne soulève une série de questions dont les suivantes: (i) en quoi consistent des règles nécessaires; (ii) les règles de la logique sont-elles nécessaires¹⁵⁵; (iii) que signifie que des règles soient "représentées" tacitement. Nous examinerons donc en quoi consiste la nécessité de la règle, quel est son rapport aux règles de la logique, et l'idée de règle tacite.

Dans Scepticism, Rules and Language, Baker et Hacker (1984a) entendent montrer que, contrairement à l'interprétation de Kripke, les arguments de Wittgenstein s'opposent au scepticisme concernant la règle, scepticisme qu'il aurait présumément inventé. Baker et Hacker expliquent que le scepticisme concernant la règle était une réaction à un certain courant de pensée, auquel il était naturel de réagir:

Le scepticisme concernant la règle a été développé en réaction à un certain milieu philosophique et culturel dans lequel c'était devenu un lieu commun parmi les intellectuels d'avant-garde de concevoir le langage comme un calcul complexe de règles, et de concevoir la compréhension comme un processus caché opérant ce calcul ou cette grammaire profonde. Les règles de grammaire qui constituent la "théorie du sens du langage" ne sont pas, bien sûr, connues explicitement par chacun. Contrairement aux règles ordinaires que nous enseignons aux enfants, elles sont des objets postulés par les grammairiens de la grammaire générative-transformationnelle, les psychologues cognitifs et les philosophes sémanticiens. En conséquence, elles sont considérées comme des hypothèses explicatives qui font partie de l'explication scientifique du fonctionnement du langage et des mécanismes implicites de la compréhension. Des règles auxquelles personne ne réfère

¹⁵⁵ Nous avons déjà traité au chapitre trois de cette thèse de la problématique de la rationalité idéale présumée par l'internalisme, qu'il s'agisse de l'internalisme du fonctionnalisme cognitif ou du fonctionnalisme naturel.

dans l'explication de ce qu'il faut faire, auxquelles personne ne réfère pour justifier ce qu'il a fait ou pour critiquer ceux qui n'agissent pas correctement, qui nécessitent des philosophes ou linguistes spécialisés pour être découvertes, et qui sont inintelligibles à la plupart des personnes qui de toute évidence les suivent, sont en fait de bien curieux objets. Il n'est donc pas étonnant que le scepticisme concernant la règle apparaisse d'un intérêt philosophique profond et pertinent. (*Op. cit.*, p. ix)

Ce que le sceptique attaque, à juste titre, c'est la conception moderne de la règle telle que véhiculée par le cognitivisme. Par l'analyse du concept de normativité et de ce en quoi consiste l'explication normative, Baker et Hacker entendent, au contraire, montrer qu'il y a des erreurs fondamentales d'interprétation concernant la nature des règles et de ce que signifie être-guidé-par-des-règles.

Le jeu de langage, comme tous les autres jeux, est constitué de certaines règles, plus ou moins strictes, qu'il est très difficile de cerner. En effet, il est très difficile de situer la frontière entre propositions logiques ou grammaticales et propositions empiriques, parce que justement nous n'apprenons pas à utiliser le langage selon des règles strictes, et nous ne l'utilisons pas non plus selon des règles strictes. Il n'en demeure pas moins que nous jouons le jeu selon certaines règles.

Ces règles sont les propositions grammaticales qui se montrent d'elles-mêmes et dont nous ne pouvons rien dire. Dans De la certitude, Wittgenstein examine certaines de ces propositions logiques ou grammaticales qui constituent le fond à partir duquel nous

élaborons le reste. Ces propositions constituent notre image du monde¹⁵⁶, elles sont constitutives de nos systèmes:

Mais cette image du monde, je ne l'ai pas parce que je me suis convaincu de sa rectitude, ni non plus parce que je suis convaincu de sa rectitude. Non, elle est l'arrière-plan dont j'ai hérité sur le fond duquel je distingue entre vrai et faux. (# 94)

En fait, les règles grammaticales sont des principes nécessaires à la compréhension du monde, elles déterminent ce que nous considérons être une description acceptable du monde, elles jouent le rôle de normes de représentation.

Il est certain que le concept de règle n'a pas de frontière stricte, tout comme l'ensemble¹⁵⁷ des concepts d'ailleurs. La mésinterprétation de la nature des règles consiste à confondre le caractère constitutif et régulatif des règles. Les règles sont constitutives parce qu'elles sont au fondement même de nos systèmes de nos connaissances, parce qu'elles déterminent et fixent comment nous devons envisager toutes les propositions d'expérience, alors que des règles régulatives auraient pour caractéristique d'être des normes de rectitude auxquels on doit se conformer mais il est peut être tout aussi difficile de les distinguer qu'il est difficile de distinguer les propositions empiriques des propositions qui sont des règles. Nous pourrions tout aussi bien dire qu'il s'agit de deux niveaux de régulation: le premier étant de nature logique ou physique, dans la mesure où il renvoie à

¹⁵⁶ Par exemple, "que le monde existe depuis plus de cinq minutes, que je m'appelle D. L."

¹⁵⁷ Sauf, peut-être, les concepts créés artificiellement pour soutenir les entités abstraites des sciences physiques.

un mode d'organisation de la pensée et du monde, le deuxième étant de nature pragmatique, dans la mesure où il est lié à l'expérience communautaire.

Nous pouvons tracer la distinction entre hypothèse et règle grammaticale à l'aide des mots "vrai" et "faux", d'un côté, et "pratique" et "pas pratique", de l'autre. Nous ne parlons pas de propositions comme étant pratiques ou pas pratiques. Les mots "pratique" et "pas pratique" caractérisent les règles. Une règle n'est pas vraie ou fausse. Mais il se trouve qu'avec les hypothèses nous utilisons les deux couples de mots. Une personne dit qu'une hypothèse est erronée (lorsqu'elle n'est pas disposée à remanier d'autres choses), une autre qu'elle n'est pas pratique (ce qui revient à reconnaître qu'elle pourrait remanier d'autres choses). Dire si une proposition est utilisée comme une hypothèse ou comme une règle grammaticale est comme décider si un jeu est le jeu d'échecs ou une variété du jeu d'échecs distinguée par le fait qu'une nouvelle règle entre à un certain stade dans le jeu. Avant que nous arrivions à ce stade, il n'y aucun moyen de dire quel est le jeu qui est joué en regardant le jeu. (J. Bouveresse (1987), p.145)

Concernant la nature des règles, il faut rappeler que pour Wittgenstein il n'y a pas de vérités nécessaires à reconnaître, le caractère nécessaire des règles résulte de la décision d'adopter la règle mais cette décision n'est pas arbitraire.

Ce qu'il faut comprendre aussi, à la demande de Wittgenstein, concernant le fait de suivre la règle, c'est que les règles sont liées d'une façon interne à leur application et que, parce que liées de façon interne et non externe, elles ont un lien direct à l'explication et à la compréhension.

C'est dans Scepticism, Rules and Language, que Baker et Hacker (1984a) expliquent cette relation interne. Ils entreprennent de corriger l'interprétation que l'on a fait du paradoxe énoncé par Wittgenstein dans les Investigations concernant le fait de suivre une règle.

Il y a deux caractéristiques principales qui font qu'une relation peut être dite interne:

- (i) une relation entre deux entités est interne s'il est inconcevable que ces deux entités puissent ne pas avoir cette relation; (ii) une relation interne entre deux entités ne peut être décomposée ou analysée en une paire de relations à un troisième terme indépendant.

Une règle n'est pas une proposition d'expérience, ni une proposition descriptive, ni une hypothèse explicative. La question initiale concernant le fait de savoir comment une règle détermine ce qui est en accord avec elle présuppose qu'il y ait deux éléments, d'une part, la règle, d'autre part, son extension, ce qui présume une relation externe entre les deux.

Comme une entité telle que la règle n'a pas le pouvoir de déterminer quoi que ce soit - interprété au sens de relation externe, et comme on ne peut concevoir aucun mécanisme au moyen duquel elle pourrait le faire (sinon dans la mythologie platonicienne) alors quelque chose d'autre doit le faire! Peut-être l'esprit; ou peut-être une interprétation; ou peut-être des dispositions communes à agir d'une certaine façon. La bonne réponse est que en ce sens, rien ne détermine, parce qu'il s'agit d'une relation interne, et non d'une relation externe." (Baker et Hacker (1984a), p. 96)

La relation interne implique qu'une règle ne peut être saisie sans la compréhension de son application. Comprendre la règle c'est appliquer la règle, donner une interprétation n'est pas une étape intermédiaire entre la compréhension de la règle et l'agir: l'agir est le critère de la compréhension de la règle. Quant à savoir à quoi on reconnaît le lien interne entre la règle et son application, cela fait partie de notre histoire naturelle.¹⁵⁸

¹⁵⁸ Voir l'extrait de Bouveresse (1987), à la page 196 de ce chapitre quant à la différence des positions de Wittgenstein et du cognitivisme sur cette question.

Le concept de règle est un concept circonstanciel et indéterminé mais dont nous pouvons fournir un certain nombre de caractéristiques qui permettent d'identifier le champ sémantique de ce qu'est une "règle". L'existence de règles implique (i) la régularité du comportement, bien que toute régularité ne soit pas normative, en effet il ne faut pas confondre le normatif et le statistique; (ii) les règles guident ou dirigent l'action, elles peuvent mandater ou permettre; (iii) les règles sont elles-mêmes ou encore fournissent des modèles de conduite; (iv) les règles peuvent originer de différentes façons; (v) les règles sont générales en regard de la multiplicité des occasions de leur application et en regard de leur sujets; (vi) les règles peuvent être enseignées et apprises. Ces caractéristiques nous permettent de remarquer qu'on peut douter de l'existence de règles qui guideraient l'action en la rendant correcte ou non, indépendamment de la conscience ou de la volonté humaine.

Les règles sont dépendantes du langage, au sens où, bien que la règle soit distincte de sa formulation; si aucune formulation n'est possible, un organisme ne peut utiliser une règle comme guide à sa conduite ou pour évaluer sa conduite en référence à la règle. Or, la maîtrise du langage est liée à l'apprentissage. C'est par l'éducation que nous apprenons à justifier notre comportement en référence à la règle, que nous apprenons à consulter la règle dans les cas douteux, que nous apprenons à corriger notre comportement en référence à la règle et que nous apprenons à critiquer notre comportement ou celui des autres en faisant appel à la règle.

Il ne faut pas oublier que c'est dans le langage que les choses se passent et que c'est la grammaire qui dit ce que les choses sont. C'est le langage qui fixe les faits, qui assure

le lien entre esprit et réalité et c'est dans le langage que nous découpons la réalité. Le langage est une pratique normative et normée.

Dans le chapitre intitulé La mythologie des règles, Baker et Hacker (1984a) examinent un certain nombre de postulats douteux concernant l'apprentissage de la langue et concernant les règles, postulats directement liés à la thématique de la représentation et de la psychologie cognitive.

Parler une langue est une activité gouvernée-par-des-règles, mais non une activité institutionnalisée. L'étude du langage est la recherche d'une pratique communautaire et non d'un objet psychologique (qu'il s'agisse d'un signe linguistique ou d'un concept) qui existe entre les oreilles d'un locuteur. Ce qui laisserait croire que les règles existent tacitement dans l'esprit attendant d'être découvertes par le linguiste. Apprendre une langue n'a rien à voir avec le fait d'apprendre un corpus de faits ou de théories.

La forme d'explication la plus adéquate du comportement humain et plus spécifiquement du comportement linguistique consiste à en reconnaître le caractère normatif. L'explication du comportement se fait en le rendant intelligible et c'est en rapport à la règle que cette intelligibilité s'obtient, puisque les règles guident prospectivement et justifient rétrospectivement, du moins en ce qui concerne leur aspect régulatif. En ce qui concerne par ailleurs l'aspect constitutif des règles, il consiste en ce que les règles expliquent le comportement en fournissant la justification, en indiquant quelles sont ultimement les normes de représentation. Comme nous l'indiquions au début de ce chapitre, les règles déterminent sans doute le comportement au sens où elles fixent les limites de ce qu'il est

permis de faire mais cela ne signifie pas qu'elles causent un comportement spécifique. Elles permettent ou autorisent le comportement mais d'une façon normative et non déterministe.

Les psychologues cognitifs, au contraire, considèrent les règles comme s'il s'agissait d'entités, comme si les règles étaient de ces sortes d'objets qui existent indépendamment de l'usage qu'on en fait, ce qui nous laisse croire qu'elles existent indépendamment de ce que nous faisons avec. En fait le concept de règle et le concept de ce à quoi elles s'appliquent ne sont pas indépendants. L'idée d'une règle qui déterminerait sa propre application, indépendamment de l'usager, découle du fait que nous avons tendance à considérer la règle comme une norme de rectitude, indépendamment des individus qui agissent selon la règle. C'est par la décision, la prise en charge ou l'adhésion à la règle que l'individu manifeste sa compréhension de la règle, nous dirons que l'individu a compris la règle parce qu'il applique la règle. Le fait que nous reconnaissions que l'individu a compris la règle ne signifie pas que nous reconnaissions qu'il a reconnu la présence d'une nécessité objective, mais que nous constatons qu'il sait l'appliquer. Si de "p - q, et p" l'individu n'infère pas que "q", nous dirons tout simplement qu'il n'a pas compris, nous ne pouvons dire qu'il n'a pas reconnu une nécessité présente, mais ne pas comprendre c'est ne pas reconnaître la nécessité de la règle.

L'interprétation cognitive de la règle est mythologique en deux sens: il y a une mythologie psychologique des règles et une mythologie scientifique des règles. Nous

examinerons, dans l'ordre, les présupposés de ces deux mythologies ainsi que les objections les concernant.

La mythologie psychologique des règles consiste dans le fait que, selon les linguistes, à la suite de Chomsky, l'apprentissage du langage par l'enfant est un mystère qui peut seulement être expliqué par l'hypothèse d'une connaissance innée des règles. Or, cette interprétation pose un certain nombre de difficultés quant à l'encodage de ces règles elles-mêmes, et de plus mésinterprète ce en quoi consiste l'apprentissage de la langue par l'enfant.

Cette mythologie soulève un certain nombre de questions délicates quant à la possibilité de les confirmer empiriquement. En effet, si nous présumons l'existence d'une grammaire innée, il faut se demander dans quel langage cette grammaire est biologiquement encodée. La solution proposée par Fodor d'un langage de la pensée semble assez difficile à concilier avec l'ensemble de ce qui constitue la linguistique. En effet, ce langage ne semble avoir aucune des caractéristiques d'une langue naturelle et pourtant il nous est demandé de comprendre que ce langage est computé selon la forme, alors qu'il ne présente aucune caractéristique morphologique.

De plus, selon Chomsky, ces règles ne sont pas publiques mais privées. C'est l'usager en voie d'apprentissage qui peut peut-être, car ces règles sont tacites, y référer pour corriger ses erreurs, en choisir l'application et autres.

L'usage initial du langage est au contraire, une réponse à un entraînement, entraînement qui nous semble à nous actuel entraîneur d'un jeune enfant, suffisamment

laborieux pour mettre en doute, à tout le moins l'aspect miraculeux d'un système de règles grammaticales internes.¹⁵⁹

Le mythe psychologique de l'acquisition du langage est une distorsion grotesque des vérités familières. Un enfant n'est pas une "oreille passive" exposé à une succession de bruits mystérieux, en réponse auxquels, en temps opportun, il émet lui-même une série de bruits. Il n'est pas non plus un ordinateur auquel on fournit des données linguistiques, dans l'espoir qu'il traite ces données et en fournisse la grammaire. Il est plutôt simplement un enfant, qui vit dans une famille, et qui est exposé non seulement à des bruits, mais à des parents et une fratrie qui lui enseignent, l'encouragent, et le forment à imiter, à utiliser des mots, à demander des objets et à les apporter, à identifier des objets, des couleurs, des goûts, des odeurs, des formes et des sons. Ces parents, frères et soeurs jouent avec lui, le bercent et lui chantent des comptines, corrigent ses babillements et ses imitations, lui racontent des histoires accompagnées d'images, d'explications et d'exemples. L'analogie de l'ordinateur fausse grandement la caractéristique de l'expérience de l'enfant, en suggérant qu'elle consiste à être nourri d'informations, plutôt que relevant de jeux, de chansons et d'histoires. (Baker et Hacker (1984b), p. 290)

Ce qui est nécessaire c'est l'examen du concept de compréhension, et non des théories concernant des phénomènes ou des processus qui, nous pensons, doivent se produire sinon nous ne pourrions comprendre. Comprendre n'est certes pas identique au comportement manifesté, mais la compréhension n'est pas non plus un état ou processus

¹⁵⁹ Bien que nous soyions prêt à reconnaître qu'une certaine maturité neurologique ou socio-affective (ou sans doute une combinaison de ces deux facteurs) soit un préalable à l'entraînement langagier. Nous avons, par exemple, été étonné de la conclusion de J. MacNamara (1984). Alors qu'il rappelait, au dernier chapitre, que "We made the intentional act of referring the basis on which reference is learned. Referring is a three-place predicate: a person uses a word to refer to an object. The child who learns a new name must coordinate all that. He must grasp that the teacher has used the name to refer to an object. I do not think he could learn the name without such a schema." (p.227), il n'en conclut pas moins : "All of this leads to the conclusion that the child has a language of mind, distinct from the language of the sensory array, which is regulated by at least certain parts of logic". (p.231)

interne duquel le comportement découle. En fait la compréhension est une habileté, habileté manifestée par le comportement. On ne peut trouver la compréhension de quelqu'un dans son cerveau. La neurophysiologie pourra sans doute un jour nous fournir la description de la structure neuronale du cortex cérébral, description qui contribuera à notre compréhension des assises physiologiques de nos habiletés linguistiques et cognitives, mais nous devons reconnaître, premièrement, que ces explications seront empiriques et contingentes. Par conséquent elles ne révèleront aucune relation interne, au sens wittgensteinien, entre la compréhension et le langage, ce qui constitue la tâche des philosophes. De même qu'elles ne révéleront aucune propriété structurale du langage, ce qui est la tâche des grammairiens.

Deuxièmement, il n'y a aucune garantie a priori que des explications significatives seront possibles¹⁶⁰. Il peut très bien ne pas y avoir de corrélations déterminées entre l'organisation cérébrale et les habiletés et dispositions hautement complexes et leur multiples formes d'exercices qui manifestent la compréhension des phrases.

Troisièmement, une telle explication ne serait pas normative, c'est-à-dire qu'elle ne rendrait pas compte du comportement linguistique en tant que conduite guidée-par-des-règles. Les phénomènes normatifs sont publics et sociaux, et non privés ou neuronaux. Nous ne pourrions certainement pas lire dans la structure neuronale ce qui constitue la règle

¹⁶⁰ "...all aspects of human thought, including nonformal aspects like moods, sensory-motor skills, and long-range self-interpretations, are so interrelated that one cannot substitute an abstractable web of explicit beliefs for the whole cloth of our concrete everyday practices...Indeed, if nonrepresentable capacities play an essential role in situatedness, and the situation is presupposed by all intelligent behavior, then the aspects of cognition which are common to all physical symbol systems will not be able to account for any cognitive performance at all". (H.L. Dreyfus (1981), p. 1990

et ce qui est en accord avec la règle. Il n'y a pas de symboles dans le cerveau. Les symboles tout comme les règles sont normatifs.

L'idée que la connaissance puisse être représentée dans mon cerveau est encore plus obscure. Qu'est-ce que cela est censé signifier ? Y a-t-il même un seul exemple d'une représentation neurologique d'une connaissance que quelqu'un puisse indiquer ? Nous pouvons, au contraire, nous étonner de ce qu'un respectable réseau de neurones puisse avoir affaire avec la représentation ? Les connaissances sont représentées par des symboles, et il n'y a pas de symbole dans le cerveau, et le cerveau n'utilise pas de symbole. Il n'y a pas de doute que l'idée qui soutient cette conception absurde est dérivée d'une mauvaise compréhension de la programmation d'ordinateur. On semble avoir oublié que c'est nous qui représentons, ou plutôt encodons l'information dans le "langage" (qui n'est d'ailleurs pas un langage) de l'ordinateur, mais l'ordinateur ne représente rien. (*Op. cit.*, p. 279)

La mythologie scientifique des règles consiste, pour sa part, à considérer que la règle devrait fournir l'explication causale de l'apprentissage ou de la compréhension, au sens où un individu a une croyance x (x étant une représentation avec contenu sémantique) en vertu du rôle causal joué par cette croyance dans son réseau d'états psychologiques intentionnels et nous pouvons individuer cette croyance x en spécifiant les causes possibles de son occurrence dans le système, de même que ses conséquences causales possibles. Le problème de cette mythologie vient d'une confusion entre les investigations nomologiques et les investigations normatives.

Comme nous l'avions indiqué au chapitre deux de cette thèse, l'explication dans les sciences physiques consiste en la subsomption sous des lois causales sanctionnée par une théorie, mais ce qui fait la force d'une théorie ce n'est pas seulement son pouvoir prédictif,

ni sa simplicité mais sa force explicative. La question essentielle est celle de savoir si les phénomènes psychologiques constituent un domaine approprié pour la construction de théories et la forme d'explication valorisée dans les sciences physiques. Compte tenu des fonctions de la psychologie du sens commun que nous avons caractérisées en introduction à ce chapitre, ce serait confondre ces fonctions avec la fonction théorique que de considérer que des phénomènes normatifs comme celui de l'apprentissage de la langue dont font partie les catégories de la psychologie du sens commun, tels l'aveu et la reconnaissance d'états psychologiques intentionnels pour expliquer et prédire le comportement, puissent être réductibles à des explications causales.

En fait, nous ne pouvons réduire les différentes fonctions jouées par les prédictats d'attitudes de la psychologie du sens commun à la notion de causalité. La psychologie cognitive nous encourage à considérer les états psychologiques intentionnels comme médiateurs de causalité, en conséquence à les considérer comme de ces sortes de "choses" dont le rôle explicatif est de rendre possible l'idée d'une cause du comportement. Il en est de même en ce qui concerne la notion de représentation, la question posée étant alors de savoir quel rôle causal une représentation peut avoir. Si c'est en vertu du contenu, de pair avec l'idée de computation, nous obtenons le problème de savoir comment la signification peut être attachée à cette machinerie.

La psychologie du sens commun nous permet d'expliquer pourquoi les gens disent ce qu'ils disent en faisant référence à leurs buts, motifs et raisons, et ce, dans le contexte de leurs coutumes et conventions, c'est-à-dire de leur forme de vie.

Le concept d'explication offert par les théories modernes du sens est inapplicable à la clarification de pratiques normatives. En fait, les théories modernes du sens ont modelé leur explication sur les théories hypothético-déductives des sciences physiques qui postulent des entités théoriques et l'unification des hypothèses sous des généralisations plus englobantes. Ce modèle est inapplicable car on doit avoir un concept d'explication selon lequel la règle invoquée pour expliquer les actions d'un agent doit elle-même figurer explicitement dans les intentions de l'agent et dans son comportement normé. Comme le langage est une pratique normative, l'explication du sens doit prendre la forme des règles qui sont les constituants reconnus dans cette pratique, ces explications doivent avoir des fonctions normatives et doivent être des règles effectivement suivies par les locuteurs.

Baker et Hacker indiquaient:

... la clarification de la nature des phénomènes normatifs, en particulier de la nature des explications des pratiques gouvernées-par-des-règles est le problème principal de la vénérable controverse entre les monistes et les pluralistes méthodologique quant à la question de la relation entre les sciences morales et les sciences naturelles. (p. 56)

Wittgenstein s'est employé à démontrer le caractère circonstanciel de ce que nous appelons "expliquer"¹⁶¹ et il nous semble que la science psychologique doit s'inscrire dans

¹⁶¹ E. Bedford (1981) indique, dans l'article intitulé "Emotions", in Chappell, V. C The Philosophy of Mind, que la fonction première des propositions émitives n'est pas de communiquer des faits psychologiques. Leur fonction principale est "judicial" et non-informative. Ces propositions ont pour rôle de situer l'action à expliquer, dans un contexte social et de fournir une justification à l'action. Bref, elles ont pour rôle de rendre l'action humaine intelligible.

une théorie de l'action qui puisse rendre compte de la multiplicité de ses "règles-lois" par lesquelles nous expliquons les caractéristiques du comportement humain.

Une théorie adéquate du "mental" ne peut être construite sur le fondement d'une dichotomie: elle nécessite minimalement une heptachotomie. Et l'appel aux "règles" aura une pertinence différente, selon l'endroit où se situe le fragment de conduite humaine sur notre spectre. (S. Toulmin (1974), p.137)

Nous pouvons donc constater que la théorie computationnelle selon laquelle l'esprit serait computationnel, soulève des difficultés majeures quant à la notion de règles. En effet concernant l'argument voulant que l'esprit humain soit programmé par des règles, nous pouvons objecter que les règles sont normatives. Concernant l'argument voulant que l'organisme humain soit programmé par l'évolution, nous rencontrons deux difficultés majeures, à savoir (i) qu'il est extrêmement douteux de croire que dans le cas de l'organisme humain, le biologique seul soit aussi déterminant et (ii) qu'il est difficile de croire que l'on puisse lire des représentations dans le code génétique.

Quant au présupposé selon lequel cette computation serait logique, nous avons déjà¹⁶² discuté toutes les difficultés de la présomption d'une rationalité déductive.

4.4 Comprendre

¹⁶² Voir le chapitre trois, section optimalité et rationalité.

Wittgenstein écrivait que rien ne lui paraissait plus naturel que de penser qu'il n'y avait pas de processus mentaux corrélatifs aux processus cérébraux et que l'explication la plus simple lui semblait être que la pensée procédait, pour ainsi dire, du chaos et que seule l'histoire, l'advenir effectif, permettait de déterminer les propriétés ou structures de nos pensées. Cet advenir est constitué par l'élaboration symbolique de l'objet intentionnel.

A la question de savoir s'il nous sera possible un jour de décrire nos états psychologiques intentionnels en termes d'états cérébraux, la réponse de Wittgenstein est incontestablement oui, mais... c'est alors tout ce qui s'inscrit dans la forme de vie qui sera modifié.

C'est par l'éducation que nous "avalons" un ensemble de propositions susceptibles de se modifier avec notre connaissance, mais dont le lien avec notre histoire naturelle¹⁶³ et notre comportement primitif est indéniable et irrécusable. Il nous est difficile d'imaginer ce que serait l'éducation, l'être humain, la forme de vie et même le langage dans un tel monde.

¹⁶³ "La réponse cognitiviste consisterait à justifier l'existence d'une activité telle que la démonstration en disant qu'elle constitue l'instrument approprié à la reconnaissance de nécessités encore inaperçues. Wittgenstein, qui n'accepte pas ce genre d'explication, n'essaie pas non plus d'en proposer une autre, parce qu'il estime avoir atteint le point auquel toute explication supplémentaire est, du point de vue philosophique, inutile.

Il considère le calcul et la démonstration comme faisant partie des données de notre histoire naturelle...Des activités telles que compter, additionner, inférer, etc., qui reposent sur des conventions, sont cependant, en un certain sens, aussi naturelles pour l'être humain que parler, marcher ou manger et n'ont pas davantage besoin d'être "fondées". A travers des institutions de ce genre, et donc à travers la convention, c'est encore, en dernière analyse, la nature elle-même (ou, en tout cas, notre nature) qui fait entendre sa voix." (J. Bouveresse (1987), p. 49)

Ce n'est pas parce que nous avons donné un nom à une chose que nous connaissons toutes les règles d'usage de ce nom et que nous saurons l'utiliser correctement. Il en est de même des sensations, nous n'apprenons pas qu'à nommer une sensation, nous apprenons graduellement toute une gamme , toute une variété de noms désignant des sensations.

Les parents apprennent à l'enfant qui crie à dire "j'ai mal", c'est-à-dire une nouvelle façon de se comporter. Ils lui apprennent non la description mais une certaine explication de ce qui se produit. Notre capacité à reconnaître et exprimer certaines émotions est liée à notre apprentissage de certaines sortes d'attente et d'évaluation.

Comment un homme apprend-il la signification des noms de sensations ? Par exemple, du mot "douleur". Voici une possibilité: des mots sont rattachés à l'expression originale, naturelle de la sensation et mis à sa place. Un enfant s'est blessé, il crie; et maintenant les adultes lui parlent, et lui enseignent des exclamations et plus tard des phrases. Ils apprennent à l'enfant une manière nouvelle de se comporter lorsqu'on a mal. (L. Wittgenstein, IP # 244)

Manière nouvelle de se comporter qui n'est ni moins vraie, ni moins authentique. Il est inclus dans le concept même de l'être humain d'exprimer sa douleur par un cri ou par l'expression "j'ai mal". Nous n'appelons pas n'importe quoi une douleur. Notre concept de la douleur peut être appris et reconnu parce qu'il est relié par notre grammaire à un ensemble de comportements, d'attitudes et d'activités qui font que nous soulageons celui qui montre ou qui dit avoir mal.

Le jeu de langage de l'expression de la douleur se développe donc, selon Wittgenstein, à partir d'une connexion naturelle plus ou moins rigide qui existe entre certains états internes et certains mouvements expressifs de l'organisme. Connexion naturelle plus ou moins rigide effectivement, car si nous sommes disposés à croire que le

sourire est l'expression naturelle de la satisfaction, la culture chinoise semble avoir modifié cette nature. C'est sans doute en ce sens que Wittgenstein dit "nous ne comprenons pas plus les gestes des chinois que leurs mots". Ce qui nous permet d'indiquer aussi qu'il y a sans doute une certaine relativité culturelle des "théories" du sens commun.

A mesure que les possibilités d'expression se développent et se diversifient, cette connexion devient plus souple et indirecte, au point de donner finalement l'impression de disparaître pour laisser la place à une simple coïncidence occasionnelle et contingente entre la sensation et son expression.

De là ce paradoxe que le langage, dont la contribution a été indispensable pour permettre l'identification et la constitution de l'objet en tant qu'il peut être séparé de ce qui l'exprime, est accusé en fin de compte de négliger l'essentiel pour l'accessoire et de ne rien nous dire de l'aspect le plus profond et le plus important de l'expérience. Or, dans la mesure où l'apprentissage du langage introduit par lui-même des modifications décisives dans le comportement de l'être qui souffre, il est contradictoire d'exiger des mots qu'ils fournissent une description neutre , indépendante de toute possibilité d'expression comportementale et donc de verbalisation de ce dont il s'agit.

Je dis "j'ai peur", l'autre me demande: qu'est-ce que c'était ? Un cri de peur; ou voulez-vous me faire savoir comment vous vous sentez; ou est-ce une réflexion sur votre état actuel ? Est-ce que je pourrais toujours lui donner une réponse claire ? est-ce que je ne pourrais jamais lui en donner une ? (IP, p. 187)

La réponse est évidemment non dans les deux cas, il y a des nuances et la frontière est flottante, on ne peut la situer que dans le jeu de langage. Le nouveau comportement

remplace le cri mais ne le décrit pas. On ne peut intervenir au moyen du langage entre la sensation et son expression naturelle. On ne peut dans le langage que substituer et le langage constitue l'histoire des substituts symboliques. C'est cet examen des substituts symboliques qui est en cause dans l'élaboration des processus psychologiques.

Il y a tout de même ce problème-ci: le cri, que l'on ne peut pas appeler une description, qui est plus primitif que n'importe quelle description, n'en remplit pas moins la fonction d'une description de la vie psychique.

Un cri n'est pas une description. Mais il y a des transitions. Et les mots "j'ai peur" peuvent être plus ou moins proches et plus ou moins éloignés d'un cri. Ils peuvent s'en rapprocher de très près, et ils peuvent en être éloignés d'une très grande distance.

Nous ne disons tout de même pas sans restriction de quelqu'un, qu'il se plaint, parce qu'il dit qu'il a mal. Par conséquent, les mots "j'ai mal" peuvent être une plainte, et peuvent aussi être autre chose.

Mais si "j'ai peur" n'est pas toujours, et est cependant parfois, quelque chose qui ressemble à la plainte, pourquoi doit-il alors être toujours une description d'un état psychique. (IP, p. 189)

Notre subjectivité n'est analysable que dans un cadre de référence situé et partagé.

En tant qu'utilisateurs du langage, nous partageons une activité ou une forme de vie, nous sommes essentiellement des échangeurs de symboles, nous sommes des produits sociaux en processus de changement à travers les interactions avec les autres. Comme W.C. Booth (1974) le dit:

Le langage est l'invention sociale à travers laquelle nous nous construisons mutuellement et nous construisons la structure de notre monde, le langage est le produit partagé de nos efforts pour vivre l'expérience. (p. 117)

Nous ne pouvons donc considérer l'apprentissage indépendamment des autres facteurs qui constituent la vie personnelle.

Nous n'avons pas de règles fixes quant à la détermination de la plupart de nos concepts intentionnels, parce que nous ne les avons pas appris selon des règles fixes.

L'élaboration socio-culturelle de l'objet intentionnel se fait donc par la transmission culturelle qui a pour fonction d'inscrire l'individu dans une forme de vie. Une forme de vie peut donc dépendre vitalement d'une théorie, c'est-à-dire d'un modèle d'explication comme celui de la psychologie pragmatique, psychologie par laquelle les individus expliquent leurs actions et comportements par une série de concepts référant à des états psychologiques intentionnels.

Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler la méthode anthropologique de Wittgenstein. Dans un monde où les concepts intentionnels n'auraient pas le sens que nous leur donnons et où ces concepts n'auraient pas d'application pour les habitants de ce monde, il nous serait difficile de savoir si ces habitants ont ou non une vie "mentale".

Considérons aussi la possibilité suivante: si, par exemple, nous découvrions un "système" qui ressemble à un robot et qui réagit comme un humain, nous aurions alors deux choix: (i) dire qu'il ne s'agit pas d'un robot mais d'une nouvelle sorte d'organisme, étendre l'extension du concept d'organisme et conserver l'extension actuelle du concept de sensation ou (ii) dire que cela ne peut avoir de sensation puisqu'il s'agit d'un robot, étendre l'extension du concept de robot pour y inclure celui-ci et introduire un nouveau critère pour la sensation, à savoir que seule une chose vivante peut en avoir. Ce à quoi nous autorise la fonction discriminative de la psychologie du sens commun.

Conclusion

Il s'agissait donc essentiellement de déterminer, dans ce chapitre, la nature et le rôle de la psychologie du sens commun. Les auteurs impliqués dans le débat de la constitution d'une psychologie scientifique autonome se divisent en deux camps dans la considération de la nature de la psychologie du sens commun.

Le choix qui nous est laissé est le suivant: (i) ou bien considérer que la psychologie du sens commun est une méthode idéalisée, abstraite et instrumentaliste, (ii) ou bien considérer qu'il s'agit d'une théorie naturaliste, empirique et descriptive faisant appel à des représentations internes computées selon des règles.

En choisissant la deuxième option, il nous est demandé de considérer que la psychologie du sens commun ne peut être intégrée à une psychologie scientifique que dans la seule mesure où nous adhérons au présupposé scientifique de la condition de formalité, selon lequel il ne peut y avoir de science véritable qui tienne compte du sens et de la référence.

Les auteurs considèrent donc qu'on peut intégrer la psychologie du sens commun à une psychologie scientifique, si l'on postule que la psychologie du sens commun considère à la fois qu'il y a des représentations internes et que ces représentations sont computées selon des règles, elles aussi internes.

Or, nous entendions montrer dans ce chapitre que la psychologie du sens commun ne présume pas l'existence de représentation interne ni celle de computation de ces

représentations. Ce qui devrait nous permettre d'affirmer que la psychologie du sens commun ne peut être intégrée à une psychologie scientifique rationaliste.

Comme nous avions conclu précédemment, au chapitre trois, que toute psychologie qui implique l'internalisme sera ultimement réductible aux sciences biologiques et physiques plus fondamentales, nous soutenons ici que, compte tenu que la psychologie du sens commun est irréductible à une psychologie scientifique, elle est en conséquence irréductible aux sciences physiques.

La psychologie du sens commun n'est donc pas naturaliste, au sens où elle ne vise pas à rendre compte des relations de l'organisme à son environnement, en considérant que ces relations relèvent de structures internes, que l'on puisse généraliser.

La psychologie du sens commun n'est donc pas empirique, au sens où elle ne vise pas à rendre compte de structures internes, tels des états psychologiques intentionnels, qui seraient ultimement biologiques ou neurologiques.

Et finalement la psychologie du sens commun n'est pas descriptive, si nous entendons par description, le fait de justifier nomologiquement l'appel à des états internes causalement efficaces, dans la production de l'agir humain.

Nous avons montré, suivant les conseils de Wittgenstein, que cette conception de la psychologie du sens commun relève d'une confusion entre recherche empirique et recherche conceptuelle, confusion due aux préjugés scientifiques modernes.

Ces préjugés sont interreliés dans la problématique qui nous concerne. Il y a d'abord notre tendance à considérer que la seule connaissance valable¹⁶⁴ consiste à formuler des généralisations qui ne peuvent être obtenues que par la méthode de la subsomption causale des sciences physiques, et ce, en présumant à tort que tous les phénomènes peuvent être ultimement identifiés à des espèces physiques naturelles ou encore à des entités théoriques définissables.

Cette tendance rejoint le présupposé qui consiste à considérer, appuyé par les théories modernes du sens, que la signification d'un terme est son référent, fixé par les conditions-de-vérité.

Et finalement il y a la tendance à considérer que l'esprit est un mécanisme ou processus interne, duquel découlent ces états mentaux, entités généralisables et causablement efficaces.

La psychologie du sens commun n'est pas non plus une méthode idéalisée, abstraite et instrumentaliste. Nous avons démontré qu'il faut plutôt la considérer comme une théorie normative, dans la mesure où nous n'identifions pas la normativité à un absolu, ou idéal qui doit être, il faut rappeler que "norme" ne signifie pas la même chose qu'"idéal". En effet,

¹⁶⁴ "Le besoin que nous éprouvons de disposer non seulement de vérités ordinaires, mais également de vérités nécessaires concernant le monde, pourrait résulter simplement de ce que l'on peut appeler, avec Craig, une certaine exigence de transparence ou d'intelligibilité. Bien qu'il puisse nous arriver, dans certains cas, de renoncer plus ou moins à la transparence au profit de l'efficacité prédictive, nous ne souhaitons pas normalement considérer le monde simplement comme quelque chose de prévisible, de contrôlable et de manipulable." (J. Bouveresse (1987), p.129)

il faut nuancer le sens que Dennett (1987) donne de cette caractéristique. Nous n'accepterions pas l'explication suivante:

...idéalisée au sens où elle produit ses prédictions et explications en calculant dans un système normatif; elle prédit ce que nous croyons, désirons et faisons, en déterminant ce que nous devrions croire, désirer et faire. (p. 52)

dans la mesure où il s'agit justement d'un calcul et surtout dans la mesure où la normativité est ici considérée comme une mesure d'optimalité.

Elle n'est pas non plus abstraite et instrumentale mais plutôt pragmatique, au sens où elle vise à rendre compte de l'agir humain en l'expliquant, en le rendant intelligible et en le justifiant. Elle est pragmatique au sens où c'est l'application qui détermine le sens et l'explication du sens.

Comme J.Bouveresse (1976) l'indiquait:

Le pragmatisme de Wittgenstein n'est pas autre chose que la conviction selon laquelle notre concept de la pensée, du calcul, de la déduction, etc., est déterminé par un accord réalisé non pas sur des données de l'expérience incontestables (empirisme), ni sur les données d'une sorte d'ultra-expérience (platonisme), ni sur de simples définitions (conventionalisme) mais sur des formes d'action et de vie. (p. 357)

Notre argumentation s'appuie essentiellement sur la critique des théories modernes du sens et sur la critique de la conception moderne de la règle. Les théories modernes du sens conçoivent le symbolisme selon le présupposé de la méthode scientifique, conception qui conduit à créer une mythologie du symbolisme selon laquelle le symbole est une entité produite par un processus ou mécanisme autonome et interne. De là qu'il puisse être un "quelque chose" comme une inscription neurologique.

La conception moderne de la règle consiste à considérer la règle comme une entité. Selon la mythologie psychologique de la règle cette règle est interne et privée, et l'utilisateur en cours d'apprentissage linguistique n'en a aucune connaissance consciente. Selon la mythologie scientifique de la subsomption causale, la règle est causablement efficace dans la production du comportement, langagier ou autre, et cela bien que l'utilisateur n'en ait aucune connaissance.

Nous croyons avoir au contraire montré, dans le cadre d'une analyse wittgensteinienne, que à la fois les symboles et les règles relèvent de pratiques normatives.

L'explication tout comme la compréhension du sens relève de l'usage pragmatique fait par les utilisateurs, dans la forme de vie. Il y a un lien interne entre le sens, l'explication et la compréhension du sens. L'apprentissage du langage indique que l'explication et la compréhension du sens consiste à être capable de paraphraser des énoncés, à réagir de façon appropriée à un énoncé, à énoncer une phrase dans les circonstances pertinentes, à corriger les erreurs des autres dans leurs énoncés et ainsi de suite.

De même qu'il y a un lien interne entre la règle et son application, c'est dans la pratique courante que les utilisateurs apprennent à formuler des règles, à corriger les règles, à suivre les règles, à appliquer la règle de telle sorte qu'il soit reconnu qu'ils ont compris la règle. Le lien interne entre la règle et son application consiste à justifier notre comportement en référence à la règle, à consulter la règle dans les cas douteux, à corriger

notre comportement en référence à la règle, à critiquer notre comportement ou celui des autres en faisant appel à la règle.

Le sens, l'explication et la compréhension du sens ne sont pas des mécanismes ou processus internes, privés ou neuronaux. Ce sont des habiletés pragmatiques, manifestes, et publiques.

La force explicative de la psychologie du sens commun, consiste donc à rendre compte d'une façon extraordinairement efficace, de la multiplicité des règles-lois par lesquels nous éduquons les individus pour les rendre aptes à fonctionner pratiquement dans la forme de vie dans laquelle ils sont inscrits, de la multiplicité des règles-lois qui nous permettent de comprendre la déviance ou les erreurs d'application et de compréhension, de la multiplicité des règles-lois qui nous permettent d'être créatifs et inventifs. C'est tout de même cette psychologie et celle-là seule qui reconnaît à quel point l'erreur et la déviance sont source de création.

En tant qu'éducateur familial et scolaire, nous pouvons sans doute désespérer de la lenteur de certains apprentissages, nous pouvons sans doute souhaiter découvrir quel mécanisme interne est responsable de certaines difficultés et nous devons certainement travailler à formuler et opérationnaliser des structures, techniques et mécanismes réglés qui permettent de détecter ces difficultés, de les corriger le plus adéquatement et le plus rapidement possible mais nous sommes aussi forcés de reconnaître et d'admettre que la créativité humaine d'une part relève de mécanismes socio-affectifs qui seront sans aucun doute difficilement opérationnalisables et qui, tout compte fait, ne peuvent que nous laisser

perplexes et admiratifs devant la richesse et le foisonnement de la créativité individuelle.

CONCLUSION

Nous indiquions en introduction à cette recherche que la problématique de l'esprit constitue aujourd'hui l'un des domaines de recherche les plus actifs en philosophie et que ce domaine est en pleine confusion autant en ce qui concerne la nature de ses questions théoriques que de ses investigations empiriques, confusion liée au fait que la psychologie vise actuellement à acquérir le statut de science et ce, sur le modèle des sciences physiques. En fait ce domaine de recherche touche des disciplines aussi diverses que la philosophie, la psychologie, la linguistique, la neurologie, l'Intelligence artificielle et l'anthropologie, ce qui implique que la psychologie doit pouvoir cerner son domaine de recherche dans l'ensemble des disciplines qui traitent actuellement des différents problèmes traditionnellement dévolus à la philosophie de l'esprit.

L'intérêt principal de cette thèse résidait dans sa volonté de clarification: clarification des notions en usage, soit dans la psychologie du sens commun (les prédictats d'attitudes), soit dans des secteurs plus spécifiques (représentation, état intentionnel, symbole, information, capacité cognitive); clarification des questions, des méthodes, des positions respectives des disciplines impliquées et des stratégies et thèses défendues par les principaux auteurs qui s'intéressent au statut de la psychologie.

L'objectif de cette recherche consistait à légitimer la psychologie pragmatique, il se voulait une défense de la psychologie du sens commun contre une certaine interprétation et contre son élimination de la recherche scientifique à caractère psychologique. Il s'agissait essentiellement, d'une part, de défendre la psychologie du sens commun contre une certaine interprétation visant à l'intégrer à la psychologie scientifique construite sur le modèle des sciences physiques et, d'autre part, de la défendre contre une élimination en faveur soit d'une psychologie scientifique soit des sciences physiques et ce, en montrant qu'elle remplit de par ses multiples fonctions un rôle indispensable.

Il s'agissait de faire voir que la psychologie du sens commun est indispensable non seulement aux échanges quotidiens qui nous permettent de prédire le comportement mais aussi à une recherche scientifique de ce que sont les états psychologiques intentionnels, dans la mesure où toutes les théories du sens commun perdurent dans l'utilisation courante, pragmatique et dans la mesure où la psychologie du sens commun offre une force explicative qui nous permet de rendre compte d'un ensemble culturel d'habiletés: habiletés à expliquer, avouer et reconnaître des états psychologiques intentionnels particuliers. Ces habiletés sont acquises par l'apprentissage par lequel l'individu s'inscrit dans une forme de vie.

Les deux aspects centraux de notre argumentation consistaient en (i) une analyse de certains postulats philosophiques de la psychologie scientifique et en (ii) une analyse de la nature et du rôle de la psychologie du sens commun.

Pour comprendre à la fois la confusion conceptuelle dont souffrent actuellement les différentes disciplines concernées par la problématique de l'esprit et pour situer notre analyse des postulats philosophiques de la psychologie scientifique, nous avons présenté dans le premier chapitre l'évolution de l'ensemble des investigations concernant "l'esprit." Voyons maintenant ce que notre analyse nous permet de conclure.

Suite aux difficultés rencontrées par le dualisme cartésien des substances et des différentes théories qui ont tenté de résoudre le délicat problème de savoir comment les deux substances ayant des caractéristiques aussi différentes pouvaient interagir, le 20^e siècle a apporté une modification majeure dans le traitement des questions concernant la problématique de l'esprit. Cette modification a fait en sorte qu'il y eut déplacement de l'intérêt du "mental" au physique, au sens où les recherches se sont orientées vers des explications de type physique, comportemental (behaviorisme) ou cérébral (physicalisme).

Le behaviorisme a proposé que les concepts mentaux soient identifiés à des événements comportementaux et s'est surtout intéressé à découvrir les liens entre stimuli, état psychologique, et réponse. Or, des dispositions behaviorales différentes s'appliquent à des états psychologiques de type identique, au sens où il y a différentes façons d'être en colère et de plus les interactions entre états psychologiques, surtout en ce qui concerne les états psychologiques intentionnels sont fondamentales pour rendre compte du comportement, dans la mesure où c'est un certain ensemble de nos croyances et désirs qui détermine notre comportement. Le behaviorisme, du moins le behaviorisme conceptuel, s'est donc avéré incapable d'éliminer les termes psychologiques à la fois au niveau descriptif et explicatif.

Le behaviorisme pouvait se considérer comme ontologiquement neutre par rapport à la nature des états psychologiques. Le deuxième type de réponse à la question de l'identification des états psychologiques nous a été fourni par le physicalisme qui, en vertu même du programme d'unification des sciences, propose une identité entre états psychologiques et états physiques. Or, en vertu de la loi de Leibniz, certaines caractéristiques des états psychologiques ne semblent pas pouvoir être attribuées à des états cérébraux, leur caractéristique intentionnelle précisément. De plus, certaines généralisations importantes du comportement humain échappent aux généralisations physicalistes, au sens où des systèmes neurologiques différents peuvent avoir des états psychologiques de même type. En fait toutes les théories d'identité, qu'il s'agisse des théories d'identité des particuliers, des types ou des propriétés d'états psychologiques ont échoué.

Nous avons de plus montré que l'unité explicative simplificatrice souhaitée par le programme de l'unification des sciences est plus que douteuse car, dans la mesure où le réductionnisme concerne une relation entre des théories, il implique que la théorie réductrice soit enrichie d'énoncés de connexions qui permettent de lier la théorie réduite à la théorie réductrice. De plus nous avons montré, grâce aux distinctions établies entre "description" et "explication" d'un phénomène, que la description des phénomènes qui a cours dans les théories physiques vise davantage à spécifier et justifier les propriétés des systèmes, ce qui constitue une forme d'explication mais ne recouvre pas pour autant les multiples sens de ce qui constitue l'explication des phénomènes sous analyse. Dans le cas qui nous occupe, l'explication du comportement humain requiert que nous parvenions à des généralisations

prédictives et, pour ce faire, la description des mécanismes en cause ne peut suffire. Plus l'organisation d'un phénomène quelconque est complexe, qu'il s'agisse d'un phénomène linguistique, psychologique ou social, plus nous devons tenir compte pour l'expliquer d'éléments autres que sa micro-structure physique. Finalement, les théories scientifiques sont des constructions, des modèles d'explication fondés d'abord sur les explications du sens commun, au sens où ce sont les "théories" du sens commun qui déterminent notre notion pré-théorique du domaine concerné et dans le cas qui nous occupe, du domaine psychologique.

Nous avons de plus montré que les phénomènes psychologiques ne sont pas typiquement expliqués quand on les subsume sous des lois causales, à la manière du modèle déductif-nomologique privilégié par les sciences physiques, mais qu'il faut pour cela les considérer plutôt comme les manifestations de capacités expliquées par l'analyse des systèmes propre à la psychologie, laquelle vise plutôt à montrer comment une propriété psychologique est instantiée dans un système physique. Or, expliquer comment une propriété psychologique est instantiée dans un système physique ne signifie pas nécessairement que la propriété en question soit identique à une propriété physique du même système. Ce qui nous permettait de conclure que l'analyse des systèmes propre à la psychologie ne se réduit pas aux explications du modèle déductif-nomologique des sciences physiques.

Si l'échec du behaviorisme nous permet de conclure que nous ne pouvons éliminer les états psychologiques, l'échec du physicalisme, quant à lui, nous permet de conclure que

nous ne pouvons identifier les états psychologiques aux états cérébraux. Il faut plutôt présumer que le type d'explication proposé par la psychologie du sens commun qui fait appel à des états psychologiques intentionnels est adéquat pour rendre compte des caractéristiques de l'agir humain. Il s'agit donc de trouver une stratégie explicative qui permette de caractériser les états psychologiques intentionnels tout en autorisant un accord possible entre le physique et l'intentionnel. Toutes les stratégies dont nous avons discuté concernent directement ce problème.

Le fonctionnalisme propose de caractériser les états psychologiques intentionnels en terme de rôle causal dans le système de traitement d'information. Selon l'interprétation fonctionnaliste, la psychologie du sens commun postule des états psychologiques qui satisfont aux conditions suivantes: (i) ils sont sémantiquement évaluables et (ii) ils ont des pouvoirs causaux. Parce qu'il considère les états psychologiques comme des états en relation à la représentation comme son contenu, le fonctionnalisme est lié à la théorie représentationnelle de l'esprit. D'une part, l'évaluation sémantique est liée au contenu car si l'on connaît le contenu d'une croyance alors on sait ce qui dans le monde détermine son évaluation sémantique et, d'autre part, les états psychologiques intentionnels sont cause du comportement et cause les uns des autres.

Selon le fonctionnalisme, les états psychologiques intentionnels sont des types fonctionnels. Ces types fonctionnels sont spécifiés en référence à leur rôle causal et non en référence à la structure matérielle dans laquelle ils se réalisent, ce qui autoriserait en conséquence l'autonomie de la psychologie par rapport à la neurologie. De plus, le

fonctionnalisme considère que les relations logiques des descriptions avec contenu sont indépendantes des relations causales entre états psychologiques, ce qui signifie que les états psychologiques intentionnels sont individués et interagissent en vertu de leur contenu.

Les deux problèmes majeurs de toute théorie fonctionnaliste sont donc (i) de déterminer ce qu'est une représentation et comment une représentation peut être interprétée sémantiquement et (ii) de déterminer comment des représentations peuvent être reliées causallement.

L'objectif de faire de la psychologie une science autonome est repris par la psychologie cognitive qui peut être considérée comme la dernière tentative contemporaine. Elle vise à trouver une solution aux deux problèmes soulevés par l'hypothèse fonctionnaliste. Bien qu'il n'y ait pas de champ unifié en psychologie cognitive, c'est l'ensemble de ses postulats que nous avons analysé dans cette thèse. La plupart des psychologues cognitifs présument qu'il existe de bonnes raisons de croire qu'il y a des régularités biologiques sous-jacentes aux processus psychologiques qui sont en place avant toute forme d'apprentissage. En ce qui concerne les agents humains, les différentes formes du cognitivisme sont donc liées au nativisme et à l'innéisme. La psychologie cognitive, alliée à l'Intelligence artificielle, lui a donc emprunté la théorie computationnelle pour affirmer que "l'esprit est un traiteur d'informations", dans le sens où il compute des représentations considérées à la fois comme symboliques et formelles.

La psychologie scientifique qui vise à se constituer comme science autonome, part du principe qu'elle seule peut obtenir les généralisations du comportement humain en

considérant, d'une part, que ces généralisations ne peuvent être obtenues sans faire appel au contenu des états psychologiques intentionnels et, d'autre part, que ces généralisations sont liées au fait que l'agir humain est "guidé par des règles". Il ne faut pas oublier que ce qui est ultimement visé, c'est la résolution de la scission entre la caractérisation physique et la caractérisation intentionnelle des états psychologiques. Pour se constituer comme science, la psychologie doit donc pouvoir composer avec la condition de formalité, condition selon laquelle les états psychologiques doivent être individués sans égard à leur évaluation sémantique et avec la condition de la supervénience dont l'issue centrale consiste à obtenir une relation de dépendance ou de détermination entre les propriétés psychologiques et les propriétés physiques sans qu'il y ait de lien biunivoque entre les propriétés des deux types.

Nous avons identifié trois problèmes majeurs en ce qui concerne l'appel au contenu dans l'individuation des états psychologiques intentionnels à savoir (i) qu'il n'y a pas de consensus quant à la nécessité ou à la possibilité d'y faire appel, (ii) qu'il n'y a pas entente sur une description possible de l'état psychologique intentionnel avec contenu (il s'agit du problème des représentations): description sémantique, syntaxique, neurologique et (iii) qu'il est difficile de déterminer comment le contenu de l'état psychologique intentionnel est lié à l'état du monde (il s'agit du problème de la représentation).

L'appel au contenu pour individuer les états psychologiques intentionnels rappelle le débat entre psychologie naturaliste et psychologie rationaliste. La psychologie naturaliste, d'inspiration gibsonnienne, soutient que le "comment du monde" fait une différence dans

l'individuation des états psychologiques intentionnels, alors que la psychologie rationaliste, d'inspiration cartésienne, soutient que le "comment du monde" ne fait aucune différence dans cette même individuation. Or, nous avons montré que les deux types de psychologie présument une structure interne et que leurs positions divergentes relèvent plutôt d'une différence de point de vue quant à ce qui est premier dans la détermination du sens. En effet, postuler comme dans le premier cas que la structure environnementale détermine la structure mentale ou plutôt, comme dans le deuxième cas, que c'est la structure mentale qui détermine le monde, nous semble insoluble comme problème dans les termes mêmes où il est posé.

Il s'agit alors pour la psychologie cognitive de trouver le moyen de préserver la condition de formalité en la liant à la possibilité d'évaluation sémantique. Dans la mesure où la psychologie cognitive pose au point de départ que les états psychologiques intentionnels sont des états ayant une représentation avec contenu, il faut pouvoir déterminer quelle est la structure de cette représentation et comment celle-ci est engrammée dans les systèmes physiques que sont les organismes humains. La psychologie cognitive présume que la représentation est de l'ordre d'un "quelque chose" que le sujet a ou avec lequel le sujet entretient une relation et que ce "quelque chose" est encodé par les propriétés du cerveau. Il semble que, pour l'instant, la théorie des attitudes propositionnelles soit la seule hypothèse que nous ayions qui puisse satisfaire à ces exigences. Cette théorie considère que les verbes des attitudes propositionnelles expriment une relation entre un organisme et une représentation. Mais chacune des hypothèses envisagées pour décrire cette représentation,

qu'il s'agisse d'une description sémantique, syntaxique ou neurologique, présente de nombreuses difficultés.

La solution proposée par Fodor consiste à considérer que la représentation est linguistique, c'est-à-dire que le contenu est une formule du langage de la pensée (Mentalais). Or, l'hypothèse d'un langage de la pensée ne fait pas consensus et elle présume une position innéiste. Il semble difficile de croire que les analyses des phénomènes psychologiques au niveau humain ne requièrent pas l'appel aux processus sociaux et culturels qui ne peuvent eux-mêmes être caractérisés uniquement en termes de processus psychologiques internes. De plus, l'examen des arguments dits de la catastrophe infra-linguistique et de l'appel à la connaissance tacite nous permettait d'affirmer qu'il y a des difficultés à considérer qu'il existe des représentations mentales linguistiques et que ces représentations sont computées selon des règles tacites.

L'idée d'une description neurologique du contenu mental est aussi plus que douteuse: en plus des problèmes de lecture identifiés par Dennett qui indique qu'il n'y aurait pas suffisamment de structures de données et que celles-ci devraient avoir des caractéristiques tout à fait particulières, il nous faudrait aussi penser que cette hypothèse ne sera de toute façon décidable que par les sciences neurobiologiques. Il semble en fait peu probable qu'une théorie qui suppose une lecture neurologique des représentations mentales puisse être confirmée et même, qu'elle présente une hypothèse empirique intéressante.

Un troisième solution consiste à proposer une thèse de corrélation entre forme syntaxique du contenu des états psychologiques intentionnels et propriétés sémantiques du

contenu de l'état intentionnel et à considérer alors que c'est la forme syntaxique qui détermine le contenu. Mais cette solution d'un niveau syntaxique de lecture ne permet pas alors de comprendre comment la représentation est liée au monde.

Dans la mesure où la psychologie cognitive considère la représentation comme un produit, c'est-à-dire comme le contenu de ces actes qui consistent à représenter, elle doit être en mesure d'expliquer ce qui est représenté, c'est-à-dire l'objet pour la représentation. Or, nous savons qu'aucune des hypothèses envisagées ne fait consensus: ni l'hypothèse sémantique, ni l'hypothèse syntaxique, ni l'hypothèse neurologique. La psychologie cognitive doit aussi être en mesure d'expliquer ce qu'est l'objet en tant que représenté et comment il est lié au monde. Or, ce problème semble être la pierre d'achoppement de toutes les disciplines qui s'intéressent à la problématique de l'esprit. L'objectif principal de la notion de supervénience est de fournir une réponse au présupposé métaphysique de l'unification des sciences basé sur une réduction progressive et ultimement physique et ce, par l'élimination des difficultés rencontrées par les différentes théories d'identité visant à réduire l'intentionnel au physique. Le problème de la supervénience des particuliers vient du fait que le sens commun viole la supervénience parce qu'il individue le contenu des états psychologiques intentionnels relationnellement, alors que la psychologie scientifique doit individuer le contenu non relationnellement afin de respecter la supervénience. La thèse de corrélation entre forme syntaxique du contenu des états intentionnels et propriétés sémantiques du contenu de l'état intentionnel, proposée par Fodor, n'est recevable que dans

la mesure où il y a identité des particuliers psychologiques et physiques; or, comme nous l'avons vu précédemment, ce n'est pas le cas.

En ce qui concerne la supervénience de type qui constitue le véritable enjeu de la psychologie cognitive, puisque la psychologie scientifique ne vise pas tant à rendre compte des croyances individuelles (particuliers) que des capacités (types) à les avoir, nous avons vu qu'elle est liée au postulat des niveaux d'organisation de la psychologie cognitive: niveau sémantique, niveau syntaxique, niveau biologique. Or, il faut présumer que le niveau sémantique est essentiel à la description du comportement rationnel des organismes humains. Si nous prenons pour acquis que l'organisme humain est optimalement construit de telle sorte que le niveau sémantique reflète le niveau biologique, seule la neurologie pourra nous indiquer comment. Et même si nous supposons, à la suite de Dennett, qu'il suffirait de connaître les structures biologiques, rien ne nous indique, bien au contraire, que nous pourrons formuler ce que ces structures ont en commun et comment elles sont liées au système global supérieur.

Si la psychologie cognitive intègre la psychologie du sens commun elle doit, pour être scientifique, répondre aux deux présupposés scientifiques de la condition de formalité et de la supervénience. Comme nous l'avons indiqué, ces deux présupposés impliquent une conception internaliste du contenu, donc une position innéiste. Or, cette position innéiste signifie que la question de l'implémentation biologique du contenu est fondamentale. Cela a pour conséquence que la psychologie scientifique sera réductible aux sciences biologiques.

Si, par contre, la psychologie scientifique n'intègre pas la psychologie du sens commun , d'une part, elle ne peut rendre compte des caractéristiques intentionnelles de l'agir humain et d'autre part, elle est aussi réductible aux sciences physiques. Or, les sciences physiques se révèlent incapables de rendre compte, par leur méthode moléculaire d'analyse des phénomènes, des capacités cognitives supérieures.

Le problème posé par l'intégration de la psychologie du sens commun découle de l'interprétation du sens commun auquel on prête deux postulats: l'un, (i) qu'il y a des représentations internes avec contenu, l'autre, que (ii) ces représentations ont un pouvoir causal. Il nous fallait donc déterminer si effectivement la psychologie du sens commun présuppose une telle conception. Nous avons choisi de discuter de la conception du contenu de l'état psychologique intentionnel de la psychologie du sens commun. Suite à l'argumentation présentée par S. Stich (1984), nous en sommes venue à la conclusion qu'effectivement le contenu d'un état psychologique n'est pas quelque chose qui peut "être lu" dans l'état neuronal et, qu'en outre, une conception externaliste du contenu rend justice à la psychologie du sens commun.

En effet l'examen d'une conception internaliste du contenu de l'état psychologique intentionnel (celle de F.I. Dretske) nous forçait à conclure que si les états psychologiques intentionnels ont un contenu propositionnel spécifique, la question de savoir comment le contenu est lu non seulement demeure, mais relève éventuellement de la neurologie.

La comparaison entre les versions internaliste et externaliste du contenu de l'état psychologique établissait que la position internaliste présente plusieurs difficultés. Les deux

types de fonctionnalisme, qu'il soit cognitif ou naturaliste, sont liés à la version internaliste mais sur la base du postulat qu'il existe ou doit exister des règles internes de la pensée. Or, d'une part, il est difficile de savoir en quoi ces règles pourraient consister et, d'autre part, l'examen de la rationalité nous indique que cette dernière est davantage normative qu'idéalement logique.

Le deuxième aspect de notre argumentation consistait à analyser la nature et le rôle de la psychologie du sens commun. Les psychologues cognitifs considèrent qu'on ne peut intégrer la psychologie du sens commun à une psychologie scientifique que dans la mesure où l'on postule que la psychologie du sens commun présume qu'il y a des représentations internes et que ces représentations internes sont computées selon des règles, elles aussi internes.

Nous avons montré, grâce à la critique des théories modernes de la signification et à l'analyse wittgensteinienne de la signification comme usage, que le sens ne peut être considéré comme un fait de l'esprit mais qu'il est plutôt construit bien que ce soit le monde qui détermine ultimement la vérité. Il faut en fait considérer la représentation comme un processus, comme l'acte d'un agent en réaction à son environnement.

Nous avons aussi montré, grâce à la critique de la notion cognitive de la règle et grâce à l'analyse wittgensteinienne de la notion de règle, que les règles ne peuvent être considérées comme des processus internes et qu'elles sont en fait des propositions constitutives, au sens où certaines propositions psychologiques sont des normes de représentation qui déterminent comment nous devons envisager toutes les propositions

d'expérience de même que des propositions régulatives, dans la mesure où certaines propositions ont pour caractéristique d'être des normes de rectitude auxquelles on doit se conformer. Certaines propositions concernant nos actions sont constitutives de ce que nous jugeons être notre réalité "mentale" et que, pour une part importante, la psychologie du sens commun est constituée de propositions nécessaires qui sont des règles qui nous permettent d'appréhender et notre nature et la réalité.

L'analyse wittgensteinnienne du sens, de l'explication et de la compréhension nous permettent de comprendre qu'à la fois le symbole et la règle relèvent de pratiques normatives et que chacun ne peut être une entité privée, produit de mécanismes ou processus internes. Le symbole et la règle ne peuvent être que publics et normatifs.

La psychologie du sens commun ne peut donc être considérée comme une théorie naturaliste, empirique et descriptive, ni comme une théorie abstraite, idéalisée et instrumentale.

Son rôle est de rendre compte de l'élaboration socio-culturelle de l'objet intentionnel, car l'exercice normatif du langage et de l'usage des idiomes intentionnels constitue le fondement de toute compréhension que nous pouvons dériver au sujet de notre vie mentale.

Le rôle de la psychologie du sens commun est aussi de rendre compte de la rationalité humaine qui doit être considérée comme minimalement normative et non comme idéalement normative ou rationalité idéalisée. Les règles constitutives de la rationalité en ce qui concerne les états psychologiques intentionnels consistent plutôt en la (i) consistance

des intentions, (ii) la non-contradiction des croyances et (iii) la compatibilité des désirs et des croyances.

La psychologie du sens commun remplit un ensemble de fonctions (discriminative, descriptive, critique et éthique) qui permettent d'obtenir des généralisations en rendant intelligibles les actions et c'est en rapport à la règle que cette intelligibilité s'obtient puisque les règles dans leur aspect régulatif guident prospectivement et justifient rétrospectivement. Pour ce qui a trait à l'aspect constitutif des règles, elles expliquent le comportement en fournissant la justification, en indiquant quelles sont ultimement les normes de représentation. Sans doute, les règles déterminent le comportement dans la mesure où elles fixent les limites à ce qu'il est permis de faire, mais cela ne signifie pas pour autant qu'elles causent un comportement spécifique. Si elles permettent ou autorisent le comportement c'est d'une manière normative et non déterministe.

Il faudrait peut-être que la psychologie cognitive, en tant que méthode, tienne davantage compte de la globalité des éléments qui relèvent des phénomènes psychologiques propres aux organismes humains. En d'autres mots, elle ne doit pas oublier certains facteurs que l'on a exclus d'une façon plus ou moins systématique dans la considération du domaine cognitif. Comme le souligne H. Gardner (1985):

...presque tous les scientifiques cognitifs ont conspiré à exclure de leurs considérations des facteurs triviaux tels le rôle du contexte, les aspects affectifs de l'expérience, et les effets des facteurs culturels et historiques sur le comportement et la pensée humaine... Je crois, pour ma part, que, ultimement, les sciences cognitives auront à tenir compte de ces facteurs... (p. 387)

Il faut sans doute aussi considérer que le rôle explicatif du contenu dans les théories empiriques de la cognition n'est, de toute évidence, pas le même que le rôle explicatif du contenu de la psychologie du sens commun.

BIBLIOGRAPHIE

- ALSTON, William P. (1964) Philosophy of Language. Prentice Hall: Englewood Cliffs. 82p.
- ARMOUR, L., BARTLETT, E.T. (1980) The Conceptualization of the Inner Life. A Philosophical Exploration. Humanities Press: Atlantic Highlands. 314p.
- ARMSTRONG, D.M., MALCOLM,N. (1984) Consciousness and Causality, a Debate on the Nature of Mind. Basil Blackwell: Oxford. 222p.
- BAIER, Annette (1985) Postures of the Mind. Essays on Mind and Morals. University of Minnesota Press: Minneapolis. 314p.
- BAKER, G.P., HACKER, P.M.S. (1984a) Scepticism, Rules and Language. Basil Blackwell: Oxford. 140p.
- BAKER, G.P., HACKER, P.M.S. (1984b) Language, Sense and Nonsense. A Critical Investigation into Modern Theories of Language. Basil Blackwell: Oxford. 397p.
- BARTLEY III, William W. (1978) Wittgenstein, une vie. P.U.F.: Paris. Editions Complexe. (traduction française P-L van Berg). (édition originale 1973). 158p.
- BARWISE, Jon. PERRY, John (1983) Situations and Attitudes. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 352p.
- BATESON, Gregory (1977) Vers une écologie de l'esprit. Tome 1. Seuil: Paris. (traduction française F. Drosso, L. Lot, E. Simon) 282p.
- BEDFORD, Errol (1981) "Emotions" in The Philosophy of Mind. ed. V.C. Chappell. Dover Publications: New York. pp. 110-126.
- BENNETT, Simon (1978) Mind and Madness in Ancient Greece. The Classical Roots of Modern Psychiatry. Cornell University Press: New York. 335p.
- BERNARD, Michel (1976) Le corps. Ed. J.P. Delarge. Seuil: Paris. Coll. Corps et Culture. 243p.

- BLOOR, David (1983) Wittgenstein, a Social Theory of Knowledge. Columbia University Press: New York. 226p.
- BONEVAC, Daniel (1988) "Supervenience and Ontology", in American Philosophical Quarterly, 25 (1), pp. 37-47.
- BONNETT, HOC, TIBERGHIEN (1985) Psychologie, Intelligence artificielle et automatique. Bruxelles. 342p.
- BOOTH, C.Wayne (1974) Modern Dogma and the Rhetoric of Assent. University of Chicago Press: Chicago. 234p.
- BOUVERESSE, Jacques (1971) La parole malheureuse. De l'alchimie linguistique à la grammaire philosophique. Editions de Minuit, coll. Critique: Paris. 475p.
- BOUVERESSE, Jacques (1976) Le mythe de l'intériorité. Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein. Editions de Minuit, coll. Critique: Paris. 702p.
- BOUVERESSE, Jacques (1987) La force de la règle. Editions de Minuit, coll. Critique: Paris. 177p.
- BRANDT, Richard B. (1960) "Doubts about the Identity Theory" in Dimensions of Mind. Collier Books: New York. pp. 62- 71.
- BROUGHTON, John M. (1980) "Genetic Metaphysics" in Body and Mind. ed.R.W. Rieber, Academic Press: New York. pp. 177-221.
- BUNZL, Martin (1987) " Reductionism and the Mental", in American Philosophical Quarterly, 24 (3), pp. 181-189.
- CAMPBELL, Keith (1970) Body and Mind. University of Notre Dame Press: Notre Dame. (première édition 1970). 150p.
- CAZENEUVE, Jean (1961) La mentalité archaïque. coll. Armand Colin no.354: Paris. 204p.
- CHAPPELL, V.C. (éd. 1981) The Philosophy of Mind. Dover Publications: New York. 178p.
- CHERNIAK, Christopher (1986) Minimal Rationality. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 161p.
- CHIRPAZ, François (1969) Le corps. P.U.F.: Paris. Coll. SUP. 112p.

- CHISHOLM, Roderick (1977) Theory of Knowledge. Prentice Hall: Englewood Cliffs. (première édition 1966). 144p.
- CHOMSKY, Noam (1968) Le langage et la pensée. P.B. Payot no.148: Paris. (traduction française L.J. Calvet). 145p.
- CHURCHLAND, Patricia S. (1986) Neurophilosophy, Toward a Unified Science of the Mind-Brain. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 546p.
- CHURCHLAND, Paul M. (1980) "In Defense of Naturalism" in The Behavioral and Brain Sciences, (3), p.75.
- CHURCHLAND, Paul (1988) Matter and Consciousness. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. (première édition 1982) 184p.
- COHEN, Jonathan L. (1980) "Some Defects in Fodor's "Computational" Theory" in The Behavioral and Brain Sciences, (3), p. 75.
- COHEN, Jonathan L. (1981) "Can Human Irrationality be Experimentally Demonstrated" in The Behavioral and Brain Sciences, (4), pp.317-370.
- COULTER, Jeff (1979) The Social Construction of the Mind. Studies in Ethnomethodology and Linguistic Philosophy. Rowman and Littlefield: New Jersey. (1979: The Macmillan Press:London). 190p.
- CUMMINS, Robert (1983) The Nature of Psychological Explanation. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 219p.
- CUMMINS, Robert (1989) Meaning and Mental Representation. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 176p.
- DAVIDSON, Donald (1970) "Mental Events" in Essays on Actions and Events. Clarendon Press: Oxford (1980). pp.207-227.
- DAVIDSON, Donald (1973) "The Material Mind" in Mind Design. ed. J. Haugeland (1987) MIT Press. Bradford Books: Cambridge. pp. 339-354.
- DELEUZE, Gilles (1973) Empirisme et subjectivité. P.U.F.: Paris. Coll. Epiméthée. 237p.
- DENNETT, Daniel C (1978) "Current Issues in the Philosophy of Mind", in American Philosophical Quarterly, 15 (4), pp. 249-261.

- DENNETT, Daniel C. (1979) Brainstorms. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 353p.
- DENNETT, Daniel C. (1987) The Intentional Stance. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 388p.
- DENNETT, Daniel C. (1990) La stratégie de l'interprète. (trad. française P.Engel) Gallimard: Paris. 492p.
- DENNETT, Daniel C. (1991) "Real Patterns", in The Journal of Philosophy, LXXXVIII (1), pp. 27-51.
- DODD'S, E.R. (1959) Les grecs et l'irrationnel. Flammarion: Paris. Coll. Champs no.28. (traduction française M. Gibson.) 316p.
- DRETSKE, Fred I. (1982) Knowledge and the Flow of Information. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. (première édition 1981). 273p.
- DRETSKE, Fred I. (1983) "Précis of Knowledge and the Flow of Information" in The Behavioral and Brain Sciences, (6), pp.55-90.
- DRETSKE, Fred I. (1988) Explaining Behavior, Reasons in a World of Causes. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 165p.
- DREYFUS, Hubert L. (1984) Intelligence artificielle: mythes et limites. Flammarion: Paris. (traduction française R.M. Vassalo-Villaneau) (éd. originale 1972) 442p.
- ELIADE, Mircea (1969) Le mythe de l'éternel retour. Archétypes et répétition. Gallimard: Paris. Coll. Idées no. 191. 187p.
- ELSTER, Jon (éd. 1986) The Multiple Self. Studies in Rationality and Social Change. Cambridge University Press: Cambridge. 269p.
- EY, Henri (1968) La conscience. P.U.F.: Paris. Coll. SUP no. 16. (première édition 1963) 500p.
- FARRELL, B.A. (1950) "Experience" in The Philosophy of Mind. ed.V.C. Chappell (1981). Dover: New York. pp. 23-48.
- FEYERABEND, Paul (1978) Science in a Free Society. New Left Bank Publ.: Londres.
- FLOISTAD, G. (éd. 1983) Contemporary Philosophy. A new survey. Vol 4. Philosophy of Mind. Martinus Nijhoff: London. 470p.

- FODOR, Jerry A. (1975) The Language of Thought. Harvester Press: Sussex.
- FODOR, Jerry A. (1980) "Methodological Solipsism Considered as a Research Strategy" in The Behavioral and Brain Sciences, (3), pp.63-73.
- FODOR, Jerry A. (1981) Representations. Philosophical Essays in the Foundations of Cognitive Science. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 342p.
- FODOR, Jerry A. (1986) The Modularity of Mind. An Essay on Faculty Psychology. MIT Press. Bradford Book: Cambridge. (première édition 1983) 145p.
- FODOR, Jerry A. (1987) Psychosemantics. The Problem of Meaning in the Philosophy of Mind. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 167p.
- FODOR, Jerry A. (1991) "A Modal Argument for Narrow Content", in The Journal of Philosophy, LXXXVIII (1). pp. 5-26
- FOSS, Jeffrey (1983) "A Materialist's Misgivings About Eliminative Materialism", in Canadian Journal of Philosophy, supplementary 11. pp. 105-133.
- FOSS, Jeffrey (1987) "Is The Mind-Body Problem Empirical ?" in Canadian Journal of Philosophy, 17 (3), pp. 505-532
- FOUCAULT, Michel (1966) Les mots et les choses. Une archéologie des sciences humaines. Bibliothèque des sciences humaines. Gallimard: Paris. 400p.
- FOUCAULT, Michel (1984) Histoire de la sexualité. Gallimard: Paris.
- FREUD, Sigmund (1962) Trois essais sur la sexualité. Gallimard: Paris. Coll. Idées, no.3. 189p.
- GARDNER, Howard (1985) The Mind's New Science. A History of the Cognitive Revolution. Basic Books: New York. 423p.
- GAUKER, Christopher (1987) "Mind and Chance", in Canadian Journal of Philosophy, 17 (3), pp. 533-552
- GENDLIN, Eugene T. (1962) Experiencing and the Creation of Meaning, a philosophical and psychological approach to the subjective. The Free Press of Glencoe: New York. 379p.

- GERGEN, Kenneth J. (1971) The Concept of Self. Holt, Reinhart and Winston, Inc. : London. 243p.
- GLOVER, Jonathan (éd. 1976) The Philosophy of Mind. Oxford University Press: London. 170p.
- GOLDFARB, Warren (1989) "Wittgenstein, Mind and Scientism" in The Journal of Philosophy, LXXXVI (11). pp. 635-642.
- HAUGELAND, John (1980) "Formality and Naturalism" in The Behavioral and Brain Sciences, (3), p. 81.
- HAUGELAND, John (1982) "Weak Supervenience", in American Philosophical Quarterly, 19 (1). pp. 93-103.
- HAUGELAND, John (1987) Mind Design. Philosophy, Psychology, Artificial Intelligence. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. (première édition 1981). 368p.
- HAUGELAND, John (1986) Artificial Intelligence: The Very Idea. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 287p.
- HEIL, John (1985) in Philosophical Books, XXVI (3).
- HENRY, Michel (1965) Philosophie et phénoménologie du corps. P.U.F.: Paris. Coll. Epiméthée. 417p.
- HOBBES, Thomas (2ième éd. 1966) The English Works of Thomas Hobbes. éd. Sir . Molesworth. Scientia Verlag Aalen: Germany.
- HOFSTADTER,D.R., DENNETT, D.C. (1987) Vues de l'esprit, fantaisies et réflexions sur l'être et l'âme. (traduction française J. Henry) InterEditions: Paris. (éd. originale 1981). 508p.
- HOOK, Sidney (éd.1960) Dimensions of Mind. A Symposium. Collier Macmillan: New York. 250p.
- JACKENDOFF, Ray (1987) Consciousness and the Computational Mind. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 356p.
- JOHNSON, Mark (1987) The Body in the Mind. The Bodily Basis of Meaning, Imagination, and Reason. University of Chicago Press: Chicago. 233p.

- KAUFMANN, Nicolas (1984) "Le projet de l'Encyclopédie de l'empirisme logique: Neurath vs Carnap" in Cahiers d'épistémologie, no 8407 Université du Québec à Montréal. 24p.
- KENNY, Anthony (1975) Ce que Wittgenstein a vraiment dit. Marabout Université no. 266. (traduction française J.- F. Malherbe). (édition originale 1973). 188p.
- KIM, Jaegwon (1978) "Supervenience and Nomological Incommensurables", in American Philosophical Quarterly, 15 (2). pp. 149-156
- KRIPKE, Saul (1982) Wittgenstein on Rules and Private Language. Harvard University Press: Cambridge.
- LANGER, Susanne K. (1972) Mind: an Essay on Human Feeling. Vol.II. The Johns Hopkins University Press: London. 400p.
- LECOURT, Dominique (1981) L'ordre et les jeux, le positivisme logique en question. Bernard Grasset: Paris. 191p.
- LEDER, Drew (1990) The Absent Body. The University of Chicago Press: Chicago. 218p.
- LEROIS, Geneviève (1953) René Descartes. Mame: Paris. 135p.
- LEVY-BRUHL, L. (1926) How Natives Think. (trans.L.A. Clare). London: George Allen and Unwin. (éd. originale 1922)
- LEWIS, G. 1950) Le problème de l'inconscient et le cartésianisme. P.U.F.: Paris.
- LYONS, William (1983) "Dennett, Functionalism, an Introspection", in Canadian Journal of Philosophy, supplementay II. pp.55-83
- MACNAMARA, John (1984) Names for things. A Study of Human Learning. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. (première édition 1982). 275 p.
- MADELL, Geoffrey (1981) The Identity of the Self. The University Press: Edinburgh. 145p.
- MALCOLM, Norman (1971) Problems of Mind, Descartes to Wittgenstein. Harper Torchbooks: New York. 103p.
- MARGOLIS, Joseph (1984) Philosophy of Psychology. Prentice Hall: Englewoods Cliffs. 107p.

- MAURO, Tullio De (1969) Une introduction à la sémantique. Payot: Paris. (Traduction française L.J. Calvet) 220p.
- MERLEAU-PONTY, Maurice (1967) La structure du comportement. P.U.F.: Paris. (6ième édition). 248p.
- MILLIKAN, Ruth G. (1984) Language, Thought, and Other Biological Categories, New Foundations for Realism. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 354p.
- MISCHEL, Theodor (1974) Understanding Other Persons. Basil Blackwell: Oxford. 225p.
- MORIN, Edgar (1986) La Méthode III. La connaissance de la connaissance. Livre premier: Anthropologie de la connaissance. Seuil: Paris. 203p.
- MOROWITZ, Harold J. (1980) "Rediscovering the Mind" in The Mind's I (1981). Basic books: New York. pp.34-42.
- PENFIELD, Wilder (1975) The Mystery of the Mind, a Critical Study of Consciousness and the Human Brain. Princeton University Press: Princeton. 123p.
- PEPPER, Stephen C. (1960) "A Neural-Identity Theory of Mind" in Dimensions of Mind. Collier Books: New York. pp.45- 62.
- PITCHER, Georges (éd. 1966) Wittgenstein, the Philosophical Investigation. Anchor Books: New York. 510p.
- PUTNAM, Hilary (1959) "Minds and Machines" in Dimensions of Mind. ed. S. Hook (1960). pp. 138-164.
- PUTNAM, Hilary (1973) "Reductionism and the Nature of Psychology" in Mind Design. ed. J. Haugeland (1987). pp. 205-219.
- PUTNAM, Hilary (1975) "The Meaning of "Meaning"" in Minnesota Studies in the Philosophy of Science. ed. K. Gunderson. University of Minnesota Press: Minneapolis. pp. 131-193.
- PYLYSHYN, Zenon W. (1986) Computation and Cognition. Toward a Foundation for Cognitive Science. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 292p.
- RIEBER, R.W. (éd.1980) Body and Mind: Past, Present and Future. Academic Press: New York. 260p.

- RORTY, Richard (1979) Philosophy and the Mirror of Nature. Princeton University Press: Princeton. 401p.
- RYLE, Gilbert (1949) The Concept of Mind. Barnes and Nobles: London. 334p.
- SAUSSURE, Ferdinand de (1972) Cours de linguistique générale. Payot: Paris. 510p.
- SCHILDER, Paul (1968) L'image du corps. Etude des forces constructives de la psyché. Gallimard: Paris. Coll. Tel no.53 (traduction française F. Gantheret) (éd. originale 1950) 352p.
- SHAFFER, Jerome A. (1968) Philosophy of Mind. Prentice Hall: Englewood Cliffs. 113p.
- SHEPARD, N., COOPER, L. A. (1986) Mental Images and their Transformations. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 364p.
- SKINNER, B.F. (1964) "Behaviorism at Fifty" in Behaviorism and Phenomenology. The University of Chicago Press: Chicago. pp79-109.
- STICH, Stephen (1984) From Folk Psychology to Cognitive Science, The Case against Belief. MIT Press. Bradford Books: Cambridge. 266p.
- SWINBURNE, Richard (1982) "Are Mental Events Identical with Brain Events", in American Philosophical Quarterly, 19 (2). pp.173-181.
- TAYLOR, Richard (1974) Metaphysics. Prentice Hall: Englewood Cliffs. (première édition 1963). 133p.
- TEICHMAN, Jenny (1974) The Mind and the Soul. An Introduction to the Philosophy of Mind. Routledge and Kegan Paul. Humanities Press: New York. 110p.
- TOULMIN, Stephen (1974) "Rules and their Relevance for Understanding Human Behavior", in Understanding Other Persons. Ed. T, Mischel. Basil Blackwell: Oxford.
- VAN FRAASSEN, B.C. (1977) "The Pragmatics of Explanation" in American Philosophical Quarterly. 14 (2). pp. 143-150.
- VOHRA, Ashok (1986) Wittgenstein's Philosophy of Mind. Open Court: La Salle. 116p.

- WANN, T.W. (éd. 1964) Behaviorism and Phenomenology. Contrasting Bases for Modern Psychology. The University of Chicago Press: Chicago. 190p.
- WALTZ,D. FELDMAN, J.A. (éd.1988) Connectionist Models and their Implications: Readings from Cognitive Science. Ablex Publishing Corporation: Norwood. 383p.
- WHITELEY, C.H. (1973) Mind in Action: An essay in Philosophical Psychology. Oxford University Press: Oxford. 122p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1961) Tractatus logico-philosophicus. Gallimard: Paris. Coll. Idées no. 264. (traduction française P. Klossowski) (édition originale 1921). 177p..
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1965)De la certitude. Gallimard, coll. Idées no. 344. 152p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1968) Philosophical Investigations. Trans. G.E.M. Anscombe. Basil Blackwell, Oxford. 363p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1970) Fiches. Gallimard: Paris. Bibliothèque des Idées. (traduction française J. Fauve). (édité par G.E.M.Anscome et G.H.Von Wright). (édition originale 1967). 184p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1971) Carnets 1914-1916. Gallimard: Paris. (traduction française G.G. Granger). (édition originale 1961). 249p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1971) Leçons et conversations suivies de Conférence sur l'éthique. Gallimard: Paris.(traduction française J. Fauve). (édition originale 1966). 185p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1975) Remarques philosophiques. Gallimard: Paris. (traduction française J. Fauve). (édition originale 1964). 330p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1980) Remarks on the Philosophy of Psychology. Vol. I et II. The University of Chicago Press. (traduction C.G. Luckhardt). (édité par G.E.M. Anscombe et G.H.Von Wright) 143p., 218p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1980) Culture and Value. The University of Chicago Press. (traduction P. Winch). (édité par G.H. Von Wright). (édition originale 1977). 94p.
- WITTGENSTEIN, Ludwig (1982) Remarks on Frazer's Golden Bough. Brynmill. Humanities: England. (édité par R. Rhees). (traduction A.C. Miles). (édition originale 1979). 18p.

ANNEXE

LEXIQUE¹⁶⁵ DES THEORIES ET AUTEURS

Behaviorisme

Il n'y a pas une mais plusieurs doctrines du behaviorisme. Nous pourrions en distinguer trois versions différentes¹⁶⁶: (i) le behaviorisme logique, appelé aussi philosophique; (ii) le behaviorisme méthodologique et (iii) le behaviorisme radical. Le behaviorisme logique soutient que tous les prédictats mentaux peuvent être traduits, paraphrasés, définis, analysés, réduits, éliminés, ou remplacés par des termes comportementaux ou environnementaux, sans qu'il y ait aucune perte du pouvoir à expliquer ce qui est psychologiquement réel. Le behaviorisme radical soutient que du fait que, d'une part, le comportement est produit comme fonction de variables cognitives et que,

¹⁶⁵. Ce lexique a été conçu dans le but d'aider le lecteur à situer certaines positions et argumentations. En tant que tel, ce lexique ne fait pas état de toutes les nuances ou divergences quant aux interprétations, ni aux critiques des théories et encore moins quant à l'évolution de la pensée des auteurs. Nous prions donc le lecteur de considérer qu'il s'agit d'une présentation sommaire des théories et auteurs visant à lui permettre d'aborder l'argumentation de la thèse elle-même.

¹⁶⁶ Consulter J. Margolis (1984), pp. 36-38.

d'autre part, les variables cognitives sont fonction de variables environnementales, on peut en conclure que le comportement est produit comme fonction de variables environnementales, et qu'en conséquence les explications en termes de variables cognitives sont inutiles et que les phénomènes mentaux sont des fictions. Le behaviorisme méthodologique est tout simplement l'aspect méthodologique du behaviorisme radical. Nous discutons principalement, dans cette thèse, du behaviorisme logique qu'on peut considérer comme ontologiquement neutre par rapport à la nature des états psychologiques, mais nous nous attaquons aussi au behaviorisme radical qui lui, vise l'élimination de l'utilisation des termes psychologiques et dont le principal représentant est B.F. Skinner.

Cognitivisme

Le cognitivisme peut être considéré comme une approche ou méthode générale d'analyse des problèmes liés à l'esprit. La psychologie cognitive peut être considérée comme la dernière tentative en liste pour faire de la psychologie une science autonome. La psychologie cognitive part du postulat que les organismes humains sont des "systèmes traiteurs d'informations"¹⁶⁷. La psychologie a en fait emprunté à l'Intelligence artificielle l'analogie au fonctionnement des ordinateurs extrapolé à l'esprit¹⁶⁸, dont on doit pouvoir

¹⁶⁷. L'expression est de J. Haugeland (1978): l'esprit est un IPS (information processing system).

¹⁶⁸. Un auteur comme Fodor (1981) indique plutôt que la psychologie cognitive est une redécouverte et une défense de la théorie représentationnelle de l'esprit, théorie philosophique.

expliquer les pouvoirs cognitifs en tenant compte des caractéristiques intentionnelles. Une théorie psychologique peut appartenir à la psychologie cognitive soit parce que (i) c'est une théorie désignée pour expliquer une capacité cognitive soit (ii) c'est une théorie qui explique une capacité psychologique en faisant appel à des sous-capacités cognitives et (iii) il y a des variétés du cognitivisme selon les versions innéiste et non-innéiste.

La psychologie cognitive n'est pas nécessairement liée à une position innéiste concernant les capacités cognitives mais toute psychologie cognitive doit admettre une certaine structuration innée de l'esprit. Il est pratiquement inévitable de concevoir que les capacités cognitives humaines sont liées à l'organisme biologique.

Une capacité cognitive serait une capacité de traitement d'informations et un système qui instantie une capacité cognitive serait un système capable de transformer des énoncés. Des capacités cognitives sont, par exemple, la prise de décision, la résolution de problèmes, la mémoire, le raisonnement et les processus perceptuels supérieurs.

On peut aussi distinguer deux types généraux de psychologie cognitive, soit (i) un cognitivisme dit "molaire" et (ii) un cognitivisme dit "homonculaire", selon qu'on adopte une stratégie d'explication des capacités cognitives (stratégie dite "top-down") ou des sous-capacités cognitives (stratégie dite "bottom-up").

Théorie fonctionnaliste de l'esprit¹⁶⁹

¹⁶⁹. La théorie fonctionnaliste est parfois aussi appelée "théorie causale".

Théorie selon laquelle les états psychologiques intentionnels sont caractérisés par leur rôle causal dans le système de traitement d'informations: un état psychologique donné est caractérisé par ses relations causales à l'input environnemental, aux autres états psychologiques et à l'output¹⁷⁰. Ses trois postulats de base sont les suivants: (i) les états psychologiques intentionnels sont fonctionnellement caractérisés; (ii) en vue de spécifier les généralisations que les états psychologiques intentionnels instantient, nous devons nous référer au contenu de ces états et (iii) les états psychologiques intentionnels sont des relations aux représentations mentales, ces dernières étant conçues comme des objets interprétés sémantiquement.

D'une part les états psychologiques intentionnels sont des types fonctionnels et ces types fonctionnels sont spécifiés en référence à leurs profils relationnels ou leurs rôles causaux et non en référence à la structure matérielle dans laquelle ils se réalisent. Cette théorie serait en conséquence autonome par rapport aux sciences biologiques.

En plus de cette distinction entre fonction et structure, le fonctionnalisme souhaite préserver la distinction entre relations causales et relations sémantiques. Les états psychologiques intentionnels forment un système non seulement causalement relié mais aussi sémantiquement cohérent. La théorie fonctionnaliste alliée à la théorie computationnelle de l'esprit permet de régler ce problème en considérant que les représentations sont à la fois formelles et symboliques: les représentations mentales ont un

¹⁷⁰ Nous traduisons, dans cette thèse, les expressions "input" et "output" par "condition" et "manifestation", selon le sens donné à ces termes par R. Cummins (1983).

rôle causal en vertu de leurs propriétés formelles et des propriétés sémantiques en tant que symboles.

Fonctionnalisme cognitif

Type de fonctionnalisme selon lequel un système a des états psychologiques intentionnels seulement s'il est le modèle de la théorie psychologique fonctionnaliste. Certains termes de la théorie sont des termes théoriques, parmi ces termes théoriques il y aura une expression pour le contenu représentationnel de chaque type d'état et les états physiques sont considérés comme des états possédant une inscription neurologique. Les explications psychologiques intentionnelles concordent avec les explications physiques parce que si la constitution physique interne du sujet était telle qu'elle ne concordait pas avec les demandes de la théorie psychologique, alors ce ne serait tout simplement pas un modèle de la théorie.¹⁷¹

Fonctionnalisme naturel

Type de fonctionnalisme selon lequel le sujet fonctionnera optimalement seulement dans des mondes dans lesquels ses croyances sont vraies. L'optimalité sera mesurée en considérant que le sujet agira comme il doit, c'est-à-dire comme sa structure interne est

¹⁷¹. J.A. Fodor peut être considéré comme un fonctionnaliste cognitif.

construite pour le faire. Les explications physiques intentionnelles concordent avec les explications physiques parce que les systèmes humains sont optimalement construits pour fonctionner dans le monde actuel.¹⁷²

Physicalisme

Théorie selon laquelle les états psychologiques intentionnels sont identiques à des états cérébraux. Il y a un certain nombre de versions de la théorie de l'identité: théorie de l'identité contingente, théorie de l'identité logique, théorie de l'identité de correspondance, à la Feigl. Si l'identité est contingente, elle doit être susceptible d'être prouvée ou infirmée par une recherche empirique et la méthode pour déterminer si l'état psychologique intentionnel est localisé dans le cerveau doit être logiquement indépendante de la méthode pour vérifier l'apparition du processus cérébral corollaire, ce qui est impossible, à moins d'avoir au préalable identifié les deux états. La théorie de l'identité logique présume que la description en termes physiques et la description en termes intentionnels non seulement réfèrent au même événement mais que les termes sont extensionnellement équivalents, ce qui implique, selon la Loi de Leibniz, que "X est identique à Y, si et seulement si tout ce que nous pouvons dire de X peut être dit de Y". La théorie d'identité de la correspondance présume qu'il y a une différence conceptuelle entre les termes physiques et les termes psychologiques mais que ces termes désignent le même événement, ce qui implique que nous puissions établir les énoncés de connexion entre les termes en question.

¹⁷². D.C. Dennett peut être considéré comme un fonctionnaliste naturel.

Psychologie du sens commun¹⁷³

Cette théorie consiste dans le fait que les organismes humains ont cette caractéristique d'expliquer leurs actions en faisant appel à des croyances, désirs, intentions, c'est-à-dire à des états qualifiés d'intentionnels. Cette théorie est pragmatique au sens où elle est basée sur la nécessité d'agir, et intuitive au sens où elle n'est pas le résultat de données scientifiques mais relève plutôt d'une pratique animée de convictions partagées. En ce sens, nous pouvons parler d'une "théorie" psychologique du sens commun à la façon dont nous parlons d'une théorie physique du sens commun.¹⁷⁴ Malgré une certaine entente identifiée au premier chapitre de cette thèse, il n'y a pas de consensus¹⁷⁵ quant à ce que les auteurs jugent être les postulats de base et le rôle explicatif de la psychologie

¹⁷³. De l'expression "folk psychology". Nous référons le lecteur aux définitions données au premier chapitre de la thèse, définitions des principaux auteurs engagés dans le débat, à savoir S. Stich, P.M. Churchland, D.C. Dennett, J.A. Fodor.

¹⁷⁴. Nous pouvons aussi ajouter cette réponse de S.Stich (1984) à un argument voulant qu'il n'y ait pas de véritable sens du terme "théorie" qui nous permette d'affirmer que nos explications psychologiques ordinaires contiennent une quelconque théorie de l'esprit: "Our everyday use of folk psychological concepts to explain and predict the behavior of our fellows clearly presupposes some rough and ready laws which detail the dynamics of belief and desire formation and connect these states to behavior. These presupposed laws can with a bit of effort be teased out and made explicit. Collectively they surely count as a commonsense theory." p.212

¹⁷⁵. Soulignons que Dennett (1987) considère qu'il s'agit d'une méthode idéaliste, abstraite et instrumentaliste, alors que Fodor (1987) considère qu'il s'agit d'une théorie naturaliste, empirique et descriptive. Notre thèse consistera à soutenir que la psychologie du sens commun n'est ni une théorie instrumentaliste, ni une théorie réaliste, mais une théorie pragmatique et normative.

du sens commun, mais il est présumé par nombre d'auteurs que la psychologie du sens commun est liée à la théorie représentationnelle de l'esprit.

Psychologie naturaliste

Est naturaliste toute forme de psychologie qui présume que l'on ne peut individuer les états psychologiques intentionnels sans faire référence à leurs causes et effets environnementaux. La psychologie naturaliste est parfois aussi appelée psychologie "écologiste" dont l'instigateur serait Gibson. Il est généralement accepté que cette psychologie a sa justification mais qu'il sera impossible d'en faire une science, selon les critères scientifiques usuels.

Psychologie rationaliste

Est rationaliste toute forme de psychologie qui postule que le "comment du monde" ne fait aucune différence par rapport à l'individuation des états psychologiques intentionnels. Les défenseurs de la psychologie rationaliste affirment que l'on ne peut construire une psychologie qui tienne compte des relations sémantiques, puisque la question du sens est liée aux relations possibles de l'organisme avec les choses du monde externe et qu'il sera impossible d'obtenir une science de l'ensemble des généralisations qui

englobent ces relations. La psychologie rationaliste soutient donc qu'on peut difficilement tenir compte de la valeur sémantique des représentations.

Théorie computationnelle¹⁷⁶

Théorie selon laquelle "l'esprit est un traiteur d'informations" et selon laquelle les états et processus psychologiques intentionnels sont computationnels. Les processus computationnels ont deux caractéristiques, ils sont à la fois (i) symboliques, c'est-à-dire qu'ils font appel à des représentations et (ii) formels, c'est-à-dire qu'ils s'appliquent aux représentations en vertu de leur forme.¹⁷⁷ Cette théorie permettrait de comprendre comment on peut lier les propriétés causales des représentations avec leurs propriétés

¹⁷⁶. C'est dans *Elements of Philosophy*, chap. 1 p.3, que Hobbes proclama "par raisonnement, j'entends la computation". La théorie de Hobbes contient deux postulats de base concernant la pensée. Le premier postulat est que penser est un "discours mental", c'est-à-dire penser consiste en opérations symboliques. Le deuxième postulat consiste à affirmer que penser est un processus clair et rationnel lorsqu'il suit des règles méthodiques. En d'autres termes, le raisonnement explicite est un processus "quasi-mécanique".

¹⁷⁷. "According to the computational theory of mind, two criteria must be met in providing an explanation of the behavior of an intentional or representational system. (1) We must represent the rule-governed behavior of the system by giving formal rules holding among codes or among articulated cognitive states. In a formal system that is all the system has access to. It does not have the interpretations; only the theory provides that. (2) ...Though, if the system is representational, so that regularities in its behavior can be captured only by referring to the content of its representations, then the rules must have the property that those that apply to a particular code or state will appear to depend on what it is a code for, ..., they must "respect the semantic interpretation"." Z.W. Pylyshyn (1986),p.66

sémantiques via leur syntaxe. Elle permettrait donc de solutionner certaines difficultés des théories fonctionnaliste et représentationnelle.

Théorie des attitudes propositionnelles¹⁷⁸

Théorie selon laquelle la relation présumée entre un organisme et une représentation mentale est caractérisée par une attitude envers une proposition. Fodor (1987) en donne la définition suivante: "Pour tout organisme O, et toute attitude A envers la proposition P, il y a une relation (fonctionnelle/computationnelle) R et une représentation mentale MP telle que: MP signifie que P, et O a A si O entretient R à MP." (p. 17)

Théorie du langage de la pensée

Théorie selon laquelle les attitudes propositionnelles sont des états relationnels dans lequel l'un des relata est une proposition de l'organisme dans le langage de la pensée (Mentalais). La thèse du langage de la pensée, proposée par Fodor, soutient que les représentations mentales sont des formules d'un langage de la pensée et que les états psychologiques intentionnels qui ont un contenu ont aussi une structure syntaxique - une

¹⁷⁸. Nous voulons tout de même souligner que Dennett (1987) indique qu'il n'y a pas de véritable acceptation de ce terme: "First, I focus the principal problem: while it is widely accepted that beliefs are propositional attitudes, there is no stable and received interpretation of that technical term." p. 117

structure constituante - appropriée au contenu qu'ils ont, ainsi un particulier de représentation interne est une configuration neurologique. Cette hypothèse lui permet de régler le problème de savoir dans quel langage est encodée la représentation.

Théorie représentationnelle de l'esprit¹⁷⁹

Theorie selon laquelle il y a des représentations mentales des "objets" du monde et ces représentations sont sémantiquement évaluables, au sens où dire d'une croyance qu'elle est vraie ou fausse c'est évaluer cette croyance selon ses relations au monde. La théorie représentationnelle classique présume, d'une part, une relation entre un organisme et une représentation mentale et, d'autre part, qu'un processus psychologique consiste en une séquence causale de computation (au sens de Hobbes) entre représentations mentales.

Stich (1984) soutient qu'il y a une version faible et une version forte de la théorie représentationnelle de l'esprit. Il les distingue de la façon suivante: la version faible soutient , tout comme la version forte, que les états psychologiques intentionnels sont des relations entre l'organisme et des représentations mentales interprétées sémantiquement mais refuse l'interprétation de la version forte selon laquelle les généralisations nomologiques qui

¹⁷⁹. Fodor (1987) indique, concernant cette théorie : "It is in fact, a Good Old Theory - one to which both Locke and Descartes (among many others) would certainly have subscribed." et il ajoute "(It's among the cruder ironies of cognitive science that insofar as the Representational Theory of Mind is the content of the computer metaphor, the computer metaphor predates the computer by perhaps three hundred years. Much of cognitive science is philosophy rediscovered - and, I think, vindicated.) p.26

décrivent les interactions entre états psychologiques s'y appliquent en vertu de leur contenu.

La version faible soutient au contraire que les généralisations en question ne s'appliquent qu'en vertu de la syntaxe¹⁸⁰.

Théorie syntaxique de l'esprit¹⁸¹

Théorie selon laquelle les états cognitifs dont l'interaction est responsable du comportement peuvent être systématiquement modelés aux objets syntaxiques abstraits de telle façon que les relations causales entre états cognitifs, de même que les liens de causalité entre stimuli et comportements, peuvent être décrits en termes de propriétés syntaxiques et des relations des objets abstraits auxquels les états cognitifs sont modelés. Ce qui signifie que les relations causales entre états cognitifs reflètent les relations formelles entre objets syntaxiques. Les particuliers d'états cognitifs seraient des particuliers d'objets syntaxiques abstraits.

¹⁸⁰. La version faible est une tentative de résoudre les problèmes liés à la question du contenu des représentations. Il s'agit donc d'une tentative qui vise à satisfaire la condition de formalité, imposée par les critères scientifiques. Mentionnons qu'il s'agit d'une problématique essentielle dans l'argumentation de Fodor.

¹⁸¹. Théorie défendue par S. Stich (1984).

Churchland, Paul et Patricia.

Ces deux auteurs considèrent que la psychologie du sens commun devra disparaître au même titre que toute théorie du sens commun, dans la constitution d'une véritable psychologie scientifique. On peut les considérer comme des matérialistes éliminatifs au sens où, selon eux, l'explication de ce qu'est l'esprit humain sera réductible à une explication de type strictement physicaliste. Ils critiquent plus particulièrement la théorie représentationnelle et la théorie des attitudes propositionnelles.

Cummins, Robert

Il adhère aux postulats de la psychologie cognitive et plus particulièrement à la théorie computationnelle de l'esprit. Il considère que pour expliquer les capacités cognitives on doit faire appel à une biologie déjà contrainte et informée, mais que la stratégie d'analyse des systèmes qu'il propose comme méthode psychologique est nécessaire à l'explication des capacités cognitives supérieures, parce qu'un "système traiteur d'informations" est un manipulateur de symboles et que les symboles sont distingués par le fait qu'ils sont analysables par une interprétation sémantique systématique. Sa position serait à rapprocher de celle de F.I. Dretske.

Dennett, Daniel C.

Protagoniste réputé quant à la question de la position de la psychologie du sens commun dans la constitution d'une psychologie scientifique. Il défend une position homonculaire au sens où c'est par l'étude des sous-capacités cognitives seulement que nous pourrons obtenir une psychologie qui puisse expliquer les particularités intentionnelles des organismes humains. Il s'oppose à Fodor quant à la théorie représentationnelle de l'esprit car selon lui les représentations ne sont probablement pas linguistiques, mais l'originalité de sa position qui consiste à défendre le niveau intentionnel fait qu'il soutient l'importance de la psychologie du sens commun, dans la mesure où nous l'interprétons comme méthode instrumentale et idéalisée. On peut le considérer comme un fonctionnaliste naturel puisqu'il considère que la Nature nous a optimalement construits pour être rationnel.

Dretske, Fred.I

Il soutient une position naturaliste au sens où, selon lui, la conformité entre les caractérisations de type physique et les caractérisations de type intentionnel est à chercher du côté des données physiques et biologiques. Sa thèse consiste à soutenir que les organismes humains sont des systèmes physiques qui manifestent la capacité à traiter de

l'information ayant un contenu. Il a une position innéiste puisque ce sont les structures biologiques qui encodent les représentations sémantiques.

Fodor, Jerry A.

Protagoniste le plus important quant à la défense d'une interprétation réaliste de la psychologie du sens commun, dans la mesure où il l'interprète comme étroitement liée à la théorie représentationnelle de l'esprit. Les organismes humains ont des représentations innées et encodées neurologiquement. On le considère comme un fonctionnaliste cognitif dont les principales thèses consistent à expliquer comment on peut lier les caractéristiques sémantique et causale des états psychologiques intentionnels. C'est un ardent défenseur de la théorie des attitudes propositionnelles et l'instigateur de la théorie du langage de la pensée.

Haugeland, John

Il endosse la théorie computationnelle mais non la théorie représentationnelle de l'esprit liée à la théorie des attitudes propositionnelles. Il postule plutôt, comme plusieurs spécialistes en Intelligence artificielle, que l'esprit humain n'a pas de représentations linguistiques, et qu'il faut plutôt chercher d'autres sortes de structures de représentations que les phrases; tels les prototypes (E. Rosch), les images (Kosslyn) ou les "frames" (Minsky)

Il reconnaît, par ailleurs, que les capacités cognitives humaines ont des caractéristiques intentionnelles particulières.

Plyshyn, Zenon W.

Il adhère aux théories représentationnelle et computationnelle et considère aussi que la psychologie du sens commun interprétée en ce sens doit être intégrée à la constitution d'une psychologie scientifique autonome. Il distingue, tout comme Dennett, des niveaux d'explication, tout en indiquant que le niveau sémantique ou symbolique de la représentation est essentiel à expliquer les capacités cognitives des organismes humains.

Stich, Stephen

Bien qu'il en reconnaisse la valeur au niveau pragmatique, il s'oppose à l'intégration de la psychologie du sens commun à la constitution d'une psychologie scientifique. Sa principale thèse consiste à défendre que toute psychologie qui fait appel au contenu des états psychologiques (dont plus particulièrement les croyances) est vouée à l'échec. Il propose plutôt une théorie syntaxique de l'esprit, parce que pour obtenir les généralisations sur lesquelles repose toute recherche scientifique, il faut une taxonomie des états

psychologiques intentionnels qui ne tiennent pas compte des similitudes idéologiques, référentielles et causales.